BIBLIOTHEQUE ARMENIENNE DE LA FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN
ՀԱՅԿԱԿԱՆ ՄԱՏԵՆԱՇԱՐ ԳԱԼՈՒՍՏ ԿԻՒԼՊԵՆԿԵԱՆ ՀԻՄՆԱՐԿՈՒԹԵԱՆ

TIGRANE II & ROME

NOUVEAUX ECLAIRCISSEMENTS A LA LUMIERE DES SOURCES ORIGINALES

PAR

HAGOP MANANDIAN

TRADUIT DE L ARMENIEN ORIENTAL

PAR

H. THOROSSIAN

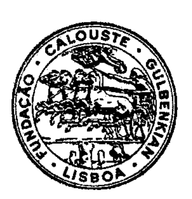
ANCIEN REPETITEUR A L'ECOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES DE PARIS

AVANT-PROPOS

DE

JÉRÔME CARCOPINO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



En dépôt à la Librairie Bertrand, S. A. R. L. — Lisbonne

IMPRENSA NACIONAL
Lisbonne — 1963

Table des matières

Imprimé au Portugal — Printed in Portugal

Avant-Propos

C'est un devoir pour les historiens qui étudient la conquête romaine de reconnaître les services que vont leur rendre les recherches de feu M. le Professeur Manandian. Certes, son livre Tigrane II et Rome *a été écrit par un patriote arménien irrésistiblement fasciné par la haute figure du monarque, son compatriote d'il y a deux mille ans, qui, au dernier siècle avant notre ère, réussit à constituer autour de ses états héréditaires de la Grande Arménie un véritable empire, assez vaste et cohérent pour témoigner en faveur de son créateur et valoir à celui-ci, quelque éphémère qu'ait été sa création, le titre éclatant de «roi des rois» jusqu'à lui monopolisé par les souverains Parthes. Mais ce qui est remarquable et particulièrement digne d'éloge, c'est que l'admiration de l'auteur pour son héros n'ait fait tort, ni à la conscience de son enquête, ni à la lucidité de ses démonstrations, ni à la probité qui ne cesse de les régir.*

Son ouvrage se présente à nous dans une stricte conformité aux règles de la méthode scientifique la plus rigoureuse. Le texte, imprimé à Lisbonne après avoir été excellemment traduit en notre langue par un maître de notre Ecole des Langues Orientales, M. Thorossian, est

accompagné, page après page, par un cortège de références aux auteurs anciens et aux érudits modernes dont une bibliographie raisonnée nous expose, à la suite du dernier chapitre, les caractères distinctifs. En outre, il est éclairé, chemin faisant, par toutes les cartes géographiques dont le détail aide à comprendre le déroulement des campagnes où Lucullus et Pompée se sont sucessivement engagés dans les pays les plus lointains de l'Asie-Mineure contre Mithridate VI Eupator et Tigrane II. Enfin, il est suivi d'un précieux index des noms propres de personne et de lieu.

Toutefois, ce ne sont là que de très minces mérites si on les compare à l'honnêteté foncière d'un historique où, toutes les fois qu'il se heurte à un épisode ou bien à un schéma stratégique dont les interprétations prêtent à la controverse, l'historien prend la peine de citer intégralement les différents témoignages dont l'immédiate confrontation permet au lecteur de se former une opinion personnelle, même si celle-ci, après examen, s'écarte de celle que M. le Professeur Manandian avait préférée.

On ne sera donc point surpris des heureux résultats obtenus grâce à son perpétuel recours aux sources.

Dès le début, la critique à laquelle l'auteur a soumis le texte de Justin sur l'alliance de Mithridate Eupator et de Tigrane II et qui, d'ailleurs, rejoint celle de Théodore Reinach, me semble exemplaire. Un peu plus loin, il fait à bon droit prompte justice des bévues de Moïse de Khorène sur la conquête de l'Attique par Sylla. S'agit-il pour lui d'estimer les situations respectives des deux capitales arméniennes d'Artaxata et de Tigranocerte, il aboutit, dans les deux cas, aux conclusions les plus plausibles. En ce qui concerne la première, il rappelle, sans l'adopter expressément, l'hypothèse que j'accepte pour ma part et qui attribue à la perspicacité d'Hannibal le choix du site; et, de toute manière, il fixe avec bonheur cette

fondation au IIème siècle avant notre ère. Pour ce qui est de la seconde, il a très habilement harmonisé les renseignements divers que nous fournissent Strabon, Pline l'Ancien et Tacite, pour la localiser ailleurs que Mommsen, et la photographie qu'il a publiée suffirait à lui donner raison en nous montrant à Farkin la section du rempart qui y subsiste encore. Il n'a point tort de fausser compagnie à Plutarque — et à Mommsen — et de soutenir contre eux que Lucullus n'a pas déclaré à Tigrane II une guerre à laquelle le Sénat de Rome, au surplus, ne l'avait pas autorisé. Pareillement, il n'éprouve aucune peine à débarrasser notre tradition des calomnies de Plutarque accusant Tigrane d'avoir, en 69 av. J. C., dénoncé à Mithridate le double jeu de Métrodore de Skepsis et entraîné du coup la condamnation de cet ambassadeur du roi du Pont: il lui suffit d'observer que suivant Strabon, Métrodore était mort en 71 av. J. C., et peut-être de maladie.

Ce n'est pas tout. La plupart des rectifications chronologiques auxquelles a procédé M. Manandian s'imposeront désormais. Nul, après lui, ne s'avisera plus d'enfler démesurément les effectifs des monarques orientaux; et, quant au jalonnement des routes suivies par les belligérants dans leurs avances ou leurs retraites, M. Manandian a pu l'établir avec toute vraissemblance grâce à sa connaissance de ces régions tourmentées jointe à une explication véridique des textes qui nous en parlent.

Or à ces progrès dans l'analyse, que nous devrons à l'auteur, correspondent des vues d'ensemble d'une grande justesse; et, par exemple, j'ai singulièrement apprécié la clairvoyance avec laquelle, en accord du reste avec nos meilleurs savants, il a su nous rendre compte des changements de la politique orientale des Romains. Il a parfaitement élucidé les mobiles d'attitudes qui n'ont varié qu'en apparence. Les Romains, en Asie comme ailleurs, ont commandé aux circonstances en s'y accommodant: ils ont

tendu main aux Parthes tant qu'ils ont redouté Mithridate et Tigrane, et ils ont levé le poing sur les Parthes dès qu'ils n'eurent plus rien à craindre, ni d'un Pont morcelé et soumis, ni d'une Arménie réduite à la vassalité qu'impliquait une alliance forcée.

Cependant je suis assuré que la mémoire de M. Manandian ne sera point offensée si je me permets, en terminant, de signaler les points sur lesquels je suis obligé de me séparer de l'auteur.

Aussi bien l'origine de nos divergences tient-elle, avant tout, à l'opposition des idées que nous nous formons sur les auteurs anciens auxquels tout le monde est naturellement contraint de remonter. Pour M. Manandian, ceux qu'il blâme pour leur partialité en faveur de Rome représentent la tradition occidentale. Les autres, qu'il considère comme plus dignes de foi, s'inspireraient d'une tradition spécifiquement orientale. Je crains, pour ma part, qu'il n'y ait là qu'une illusion. Les sources orientales dont M. Manandian suppose l'existence sont perdues, si tant est qu'elles aient existé; et ce n'est assurément pas les pauvres glanures d'informations plus ou moins confuses que nous a laissées Moïse de Khorène qui pourraient nous faire présumer l'importance et la valeur de cette littérature abolie. En réalité, les écrivains anciens dont les ouvrages, totalement ou partiellement, sont parvenus jusqu'à nous, appartinrent aux mêmes milieux intellectuels et ne furent divisés que par leurs conceptions politiques et par leurs inclinations littéraires. Les racontars de Plutarque que M. Manandian a si justement et si souvent éliminés, viennent en droite ligne des mémoires de Lucullus, dont j'ai moi-même, en mon César, *défini le caractère apologétique, condamné les hâbleries et les mensonges. Au contraire, les auteurs auxquels M. Manandian accorde son crédit, Salluste par exemple, par son aversion pour la* nobilitas *dont faisait partie Lucullus, et Appien, plus tard, par ses em-*

prunts à des devanciers démocrates, nous ont offert une version des faits que l'aristocratie n'avait pas travestie. Au fond, tout ce que nous apprennent les Anciens sur les événements contemporains de Tigrane II provient des écrivains de la Grèce et de Rome; et il n'y a donc pas lieu, dès le point de départ, de dresser l'Occident contre l'Orient, pour exalter celui-ci et rabaisser celui-là. Tigrane II s'était sans doute plus ou moins hellénisé, mais il ne pouvait répandre qu'un hellénisme superficiel et passager par des transferts massifs des populations qu'il avait déportées et qui saluèrent, dès qu'elles le purent, l'arrivée des Romains victorieux comme celle de leurs libérateurs. De même, je constate qu'une tentative de réhabilitation de Mithridate se heurtera toujours au jugement que Tigrane II a porté contre lui lorsque, au témoignage, non suspect à M. Manandian, de Memnon, le roi d'Arménie traita le roi du Pont de «méchant»; et j'avoue qu'à la cour de l'un comme de l'autre se déchaînent les mêmes intrigues de sérail, les mêmes drames de harem.

Mais trop d'indulgence envers les monarques orientaux n'enlève rien à la force avec laquelle M. Manandian a flétri les abus, excès et cruautés des proconsuls romains. J'ai stigmatisé dans mon César *(pp. 653-654) les fautes de Lucullus, inévitables conséquences des défauts de sa caste: l'orgueil et la cupidité. Ces vices dont la conquête romaine fut initialement tarée s'atténuèrent déjà avec Pompée et l'ambition de César, se déployant sur un horizon vraiment œcuménique, sera de conquérir par les bienfaits de la paix les nations qu'il avait subjuguées par les armes.*

*Peut-être l'évolution de l'empire a-t-elle marché plus vite et plus loin que l'*imperator *ne l'aurait souhaité. Au IIIème siècle de notre ère, si le grec n'est reconnu langue officielle que dans une moitié du monde romain, la pensée hellénistique, l'art hellénistique, les religions hellénistiques ont envahi l'Italie et toutes les provinces;*

et le latin n'est plus langue littéraire que chez les Chrétiens d'Afrique.

Mais n'anticipons point sur cet avenir encore indécis, revenons au passé du deuxième quart du I[er] *siècle avant notre ère. Nous ne pourrons le bien comprendre que si nous utilisons les recherches de M. Manandian, que si nous savons profiter des chapitres clairs et vigoureux qu'il a composés sur cette vieille et obscure histoire. Son Tigrane II est assuré d'une place d'honneur à côté de la mémorable thèse sur* Mithridate *de Théodore Reinach, que son livre corrige moins encore qu'il ne la complète et précise.*

JÉRÔME CARCOPINO,
de l'Académie Française.

Préface

L'histoire de l'ancienne Arménie durant la période de Tigrane II est sommairement et incidemment étudiée, surtout par ceux des savants occidentaux qui dans leurs ouvrages n'ont examiné que l'histoire de la république romaine ou celle du royaume pontique, et non l'histoire de l'Arménie proprement dite. Les plus importants de ces ouvrages historiques sont les œuvres de trois parmi les plus grands savants allemands, français et italiens: Mommsen, Th. Reinach et Ferrero[1]. En outre, les expéditions de Lucullus en Arménie sont examinées en détail par Kurt Eckhardt, disciple de Lehmann-Haupt, dans son vaste travail publié dans *Klio,* revue allemande bien connue (t. IX, année 1909, et t. X, année 1910)[2].

Dans presque tous les ouvrages arméniens, historiques et critiques, de même que dans les travaux, en français et en russe, que N. Dolens et A. Khatch, Fr. Tournebize, Kévork Aslan, J. de Morgan et K. Khalatiantz ont consa-

---

[1] Mommsen Th., *Histoire romaine* (trad. française), t. V, Paris, 1866; t. VI, 1868. — Reinach Th., *Mithridate Eupator,* Paris, 1890. — Ferrero G., *Grandeur et décadence de Rome* (trad. fr.), t. I, Paris, 1904.

[2] Eckhardt K., «Die armenische Feldzüge des Lucullus», dans *Klio,* t. IX, Heft 4, et t. X, Heft 1 & 2, Leipzig, 1909–1910.

crés à l'histoire de l'ancienne Arménie, l'exposé concernant Tigrane II est, en grande partie, et presque sans aucun changement, extrait des œuvres ci-dessus mentionnées de Mommsen ou de Th. Reinach. Les PP. M. Tchamtchian et H. Asdourian, qui ont mis à profit d'anciennes sources grecques et, aussi, latines, dont ils ont, par endroits, relevé les erreurs, constituent une exception.

Ainsi que les savants occidentaux eux-mêmes l'ont justement observé et souligné, les sources originales et essentielles, composées un ou plusieurs siècles après l'époque de Tigrane-Mithridate, sont, en majeure partie, suspectes et peu dignes de foi; en effet, leurs récits sont entachés de partialité en faveur des Romains. On sait avec quelle habileté Rome était parvenue, pour défendre ses propres intérêts, à créer une histoire panégyrique qui, faisant fi de la vérité historique, passait sous silence les faits défavorables à la Republique[1].

Que les historiens romains ne soient pas dignes de foi, cela a été, dès le premier siècle de notre ère, souligné par un auteur ancien, le célèbre Flavius Josèphe. Celui-ci, dans la préface de son histoire de la *Guerre juive,* signale en particulier que les auteurs romains, même témoins oculaires des événements, ont grandement altéré les faits et la vérité historique, pour faire l'éloge de Rome, ou médire de ses ennemis.

Il faut dire que ses adversaires, l'Arménie, et le Pont, ont eu, eux aussi, à cette époque leurs propres historiographes. Les sources anciennes citent, par exemple, la vaste histoire de Tigrane II, écrite par Métrodore de Scepsis, le «misoromain» *(Misoromaeus),* considérée comme un travail brillant, composé avec talent, de même que les importantes oeuvres historiques de Héraclide, Teucros de Cyzi-

---

[1] Voir Cicéron, *De Imperio Cn. Pompeii,* IX, 25.

que, Apollonidès, Diophante et d'autres encore, tous partisans de Mithridate. Mais naturellement, après les revers arméniens et pontiques et la destruction de la culture hellénique dans ces pays, seules purent être conservées les oeuvres favorables à Rome victorieuse. L'histoire de l'époque Tigrane-Mithridate aurait pu apparaître, sans doute, en beaucoup de points, sous une tout autre lumière, si les écrits de ce parti adverse avaient été, eux aussi, conservés.

Bien que les défauts signalés plus haut des sources romaines proprement dites aient été également relevés et soulignés dans les écrits des historiens et critiques occidentaux, ces mêmes sources ont cependant servi de base unique et principale aux études de Mommsen, de Th. Reinach et d'autres historiens. Ceux-ci ont même utilisé sans réserve les témoignages suspects et peu dignes de foi tirés des Biographies de Plutarque, dans lesquelles ce dernier trace avec perfidie de grotesques caricatures de Tigrane II et de l'administration féodale de son Etat. Malheureusement, les historiens occidentaux n'ont pas suffisamment tenu compte du fait que les renseignements mensongers de Plutarque et des auteurs romains ont été souvent démentis par les témoignages des sources neutres d'Asie Mineure hellénique, sources qui font clairement apparaître le peu d'authenticité de ces renseignements.

Les conclusions et les observations que nous venons d'exposer devaient naturellement nous conduire à soumettre à un nouvel examen et à une nouvelle appréciation toutes les importantes sources originales. Ainsi que nous allons le voir au cours de notre présente étude, il est possible d'exposer et d'éclaircir l'histoire de Tigrane II et de son époque d'une manière plus exacte et plus fondamentale qu'il n'a été fait dans les travaux précédents, en se servant de ces sources originales avec précaution et esprit critique.

L'histoire de la période Mithridate-Tigrane telle qu'elle a été présentée par les historiens occidentaux dans leurs ouvrages mentionnés, pèche par une autre grave faiblesse.

Outre le fait que ces historiens se sont appuyés sur les témoignages tendancieux de sources romaines, ils ont, eux aussi, adopté à l'égard de l'Orient et de ses peuples une attitude partiale, malveillante. Leur sympathie se porte non pas vers Mithridate et Tigrane, mais ouvertement vers Rome et ses généraux qu'ils ont cherché à idéaliser en les présentant comme des héros. Le savant italien Ferrero, par exemple, qui a la réputation d'un grand historien, appelle le général Lucullus «protecteur et adorateur de l'hellénisme»; et pourtant, c'est ce général qui fut le fossoyeur de la riche culture hellénistique et des superbes cités helléniques du Pont: «Pillant partout[1] d'immenses trésors, se plaisant à jouer le rôle de grand protecteur de l'hellénisme à sa façon, par une capricieuse extravagance de générosité sans exemple dans l'histoire militaire de Rome». Mommsen et Reinach, non seulement n'ont pas tenu compte des initiatives culturelles de Tigrane II ni de ses réformes dans l'Arménie arriérée, mais encore, ils ont attribué à l'«orgueilleuse et capricieuse obstination» d'un Tigrane «tyran» la fondation de Tigranocerte, ville qui était pourtant destinée à devenir le centre et le soutien de l'hellénisation de l'Arménie. De plus, nous observons, en particulier chez Mommsen, une antipathie marquée pour l'Orient et les Asiatiques. Cet historien signale, par exemple, qu'en Orient «chaque sujet est fidèle et faux comme le chien»[2]. Selon lui, «un des traits du caractère des Asiatiques est leur empressement à faire office de bourreau sur un signe de leur sultan!»[3]. Il est significatif que Mommsen

---

[1] Ferrero, *op. cit.*, t. I, p. 229.
[2] Mommsen, *op. cit.*, t. V, p. 260.
[3] *Ibid.*, p. 283.

ait cru possible d'appeler sultans des monarques, tels que Mithridate et Tigrane, qui étaient pourtant des souverains du type hellénistique, épris de progrès.

L'idéalisation de Rome et, par contre-coup, l'abaissement de l'Orient, que l'on perçoit clairement dans les oeuvres déjà citées des historiens occidentaux, sont les traits évidents d'un parti pris peu scientifique qui, naturellement, ne peut pas permettre une appréciation exacte de l'époque Tigrane-Mithridate.

Il convient de rejeter de façon catégorique l'opinion prévalant chez les historiens occidentaux, d'après laquelle les guerres arméno-romaines, comme celles entre le Pont et Rome pendant la dernière période, auraient eu le caractère d'une révolte de l'Orient barbare uni contre l'Occident civilisé. Mommsen déclare nettement que ces guerres avaient marqué le début de la réaction nationale des Asiatiques et leur rébellion contre Rome et les peuples occidentaux[1]. De même, Th. Reinach signale que ces luttes avaient réveillé «le vieil antagonisme de l'Asie et de l'Europe»[2].

En réalité, ces guerres, conduites par les généraux de la république romaine, avaient pour but le pillage à main armée des pays d'Orient et leur exploitation financière; elles étaient menées non contre un Orient barbare et uni, mais contre deux monarques cultivés, épris de progrès, qui dans leurs pays respectifs, comme dans tout le Proche Orient, s'efforçaient de donner essor au développement de la culture citadine hellénistique, ainsi qu'à leur commerce et à leur industrie.

A cet égard, on doit considérer comme fort pertinente l'observation suivante du savant français Morgan: «En écrasant Mithridate et Tigrane, les Romains venaient de

---

[1] Mommsen, *op. cit.*, t. v, pp. 262–263.
[2] Reinach, *op. cit.*, p. XI.

mettre fin à la culture macédonienne de l'Asie, car de tous les Etats nés de la conquête alexandrine, il ne restait plus que des ruines, que des roitelets incapables de soutenir le renom des Hellènes. Les deux grands rois du Pont et de l'Arménie étaient les derniers qui eussent été capables de relever dans leurs Etats cette belle civilisation de l'Hellade»[1].

C'est à Rome qu'incombe en grande partie la responsabilité de la décadence culturelle survenue postérieurement dans l'Asie Antérieure; elle a dépouillé et ruiné l'Orient non seulement en y faisant des expéditions militaires, mais aussi, en l'exploitant par des mesures financières et par des prêts usuraires. Sous forme de butin et de profits, les richesses des pays d'Orient ont été presque constamment transférées en Italie et à Rome ainsi que leurs ouvriers qualifiés, comme esclaves. En conséquence, il n'est pas difficile de supposer que le grand fossé de haine et d'antagonisme qui s'est élargi par la suite entre l'Orient iranien et l'Occident romain, ait été, par le fait même de Rome, profondément creusé à l'époque de Trigrane-Mithridate.

Arrivé au terme de cette préface, il nous faut souligner que l'histoire de Tigrane II, étudiée accessoirement par Mommsen, Th. Reinach et Ferrero et donnée en guise de complément à l'histoire romaine et pontique, est pour la première fois examinée dans la présente monographie dans le cadre de l'histoire arménienne, insuffisamment connue des historiens étrangers.

Outre les précisions critiques et comparatives des témoignages des sources originales, notre étude fournit des renseignements inédits; en effet, grâce à nos précédents travaux historico-géographiques, il nous est maintenant

---

[1] J. de Morgan, *Histoire du peuple arménien,* Paris, 1919, p. 80.

possible de préciser les routes des expéditions luculliennes et pompéiennes et d'éclaircir les questions topographiques controversées et obscures qui, faute de sources, n'avaient pas été élucidées jusqu'ici. Nous avons joint au présent travail des cartes spéciales détaillées permettant de déterminer avec précision ces antiques routes militaires.

I

Situation politique et économique de l'Asie Antérieure avant Tigrane II

La domination d'Alexandre le Macédonien et celle des Séleucides furent pour l'Asie Antérieure non seulement le point de départ d'un rapide essor économique, mais aussi, dans une certaine mesure, le début d'une transformation sociale.

La domination macédonienne marqua en Asie Antérieure une ère exceptionelle d'intense prospérité pour le commerce, l'industrie et l'artisanat, favorisa la fondation de nombreuses colonies et villes grecques, permit enfin le progrès de la culture citadine hellénistique; ainsi, une nouvelle voie fut ouverte au développement futur du Proche Orient.

L'Occident hellénique, ayant, dans les années 334–330 avant notre ère, soumis tout le Proche Orient, y fonda un grand empire qui s'étendait jusqu'à l'océan Indien et aux régions nord-est de l'Iran; il avait réduit en colonies hellènes cette riche partie du monde et s'était proposé de fondre l'Orient dans ses Etats en transformant, grâce aux villes et colonies autonomes hellénisées, sa vie politique et culturelle. Après Alexandre le Macédonien et ses successeurs, les Séleucides suivirent en Orient la même politique d'hellénisation, surtout pendant la première période de leur domination.

Cependant, la réalisation de cette politique et l'unification durable d'un très vaste Orient étaient une entreprise fort difficile, disproportionnée aux forces, relativement faibles, des dominateurs hellènes.

Le démembrement du grand empire Séleucide commença dès l'époque de ses plus puissants rois. Aux environs de 305 les

Séleucides perdirent tout d'abord leurs provinces de l'Inde. Puis, en 255 approximativement, la Bactriane et la Sogdiane se séparèrent de cet empire. Vers la même époque la Cappadoce, le Pont, l'Arménie et l'Atropatène parvinrent à maintenir leur indépendance. Par la suite, aux IIIème & IIème siècles avant notre ère, les Séleucides se trouvèrent en présence de nouveaux adversaires: les Arsacides parthes et Rome. Ces deux puissants Etats devaient peu à peu devenir les héritiers de tout leur empire.

Arsace Ier (Archak), de la race nomade des Parni (Abars), est considéré comme le fondateur du royaume parthe. Il s'était, aux environs de 250 avant notre ère, révolté, avec ses lignagers, contre les Séleucides, et avait tué leur satrape. Après Arsace Ier, Tiridate ou Arsace II, son frère et successeur, vainquit Séleucus II Callinique (248–210), s'établit définitivement en Parthie et soumit bientôt l'Hyrcanie voisine, dont la ville de Zatragarda (auj. Asterabad) était le centre.

Comme nous le voyons, le royaume parthe qui se constitua aux confins nord-est du grand empire Séleucide, n'était pas très vaste à ses débuts. Ses conquêtes expansionnistes, qui mirent fin à l'empire Séleucide et au développement de l'hellénisme en Orient iranien, commencèrent au temps de Mithridate Ier (171–138 avant notre ère). Celui-ci, profitant des discordes intestines des Séleucides, occupa leurs territoires orientaux, du mont Caucase aux rives de l'Euphrate et jusqu'aux confins de la Cappadoce[1]. Ainsi, l'hellénisme occidental dut céder à l'iranisme oriental ses conquêtes politiques et culturelles. Dès lors, seules la Syrie septentrionale et la Cilicie restèrent provisoirement soumises au pouvoir séleucide.

C'est au cours de ce même IIème siècle, au moment où les Parthes se rendaient maîtres des territoires orientaux des Séleucides, que du côté occidental Rome entrait en lice contre les petits Etats helléniques et le royaume Séleucide.

L'expansion romaine dans les pays de la Méditerranée orientale était déjà commencée lorsque prit fin la deuxième guerre punique (218–201). La défaite décisive, lourde de conséquences, qu'Antiochus le Grand essuya près de Magnésie, en 190, permit aux Romains de raffermir leur influence sur les petits Etats

[1] Cf. Justini Juniani, *Epitome historiarum Philippicarum Pompeii Trogi*, XLI, 5, 8.

de l'Asie Mineure. Ici, comme en Grèce, Rome, au début, se présenta en libératrice et protectrice des petits Etats et des peuples opprimés. En réalité, l'objectif de sa politique était de dresser ces Etats amis les uns contre les autres et, en les affaiblissant, d'établir partout sa domination.

Une fois maîtres de la Grèce et de la Macédoine, les Romains levèrent bientôt leur masque de libérateurs désintéressés; en 133, ils pénétrèrent en Asie Mineure, en conquérants, et établirent leur pouvoir à Pergame. C'est à l'intense activité de la diplomatie astucieuse et habile de Rome qu'il faut, probablement, attribuer le testament d'Attale III, roi de Pergame; par ce testament, le monarque désignait le peuple romain comme héritier, tant de son royaume que de ses trésors. Pergame fit, dès lors, sous le nom de «province d'Asie», partie des territoires romains.

L'arrivée de Rome impérialiste en Asie fut, comme nous l'allons voir, le début de la grande ruine et de la catastrophe; elle entraîna de terribles conséquences destructrices pour le développement économique et culturel de l'Orient hellénique. C'était aussi pour exploiter l'Orient que les dominateurs hellènes avaient fait sa conquête; seulement ils avaient — comme nous l'avons dit — grandement contribué à son progrès en y fondant des centaines de villes et de colonies, et en créant des conditions favorables à la prospérité du commerce, de l'artisanat et de l'industrie. On ne saurait en dire autant de la domination romaine qui, au cours du premier siècle avant notre ère, se montra funeste; ce fut une période de régression économique et culturelle. D'innombrables esclaves et d'immenses richesses furent alors expédiés d'Orient en Occident. D'une manière générale, les Etats et les villes de l'Orient hellénique furent pillés et détruits.

Il convient de signaler que les écumeurs et ravageurs de l'Asie n'étaient pas seulement les célèbres généraux de la république romaine, ses fonctionnaires ou ses fermiers, mais aussi, ses agents politiques les plus renommés et les plus progressistes. Sur la proposition du tribun de la plèbe, Caïus Gracchus, une série de lois furent publiées en 123–122; bien que la plupart de ces lois n'eussent pas de rapports immédiats avec l'Orient, elles accentuèrent cependant l'inexorable exploitation de la province d'Asie. La célèbre «loi sur le blé» *(lex frumentaria),* grâce à laquelle les citoyens romains pouvaient, dans la capitale, acheter le pain bon marché, avait justement obligé les autorités à imposer à cette province de nouveaux et lourds impôts, directs et

indirects. En outre, en vertu d'une loi spéciale, la perception des impôts en Asie fut donnée en fermage à l'ordre des chevaliers. Par là, Rome visait à s'assurer la coopération de cette riche classe de capitalistes, contre les patriciens. En sus du recouvrement des impôts, le pouvoir de juridiction en matière criminelle fut, selon la loi de Sempronius *(lex Sempronia judicaria)* de 123, également confié aux chevaliers.

Il va sans dire qu'en raison de ces mesures législatives la province d'Asie devait économiquement dépérir et mourir d'hémorragie sous l'arbitraire des fermiers et des usuriers romains[1]. La pénible situation de cette province et des Etats de l'Asie Mineure, alliés de Rome, est signalée avec franchise par Tite-Live. Selon cet historien, là où pénétraient les fermiers romains, les droits des citoyens devenaient inopérants, et les libertés des alliés se trouvaient supprimées[2].

Les usuriers, grands et petits, et les agents des banques romaines, venus de Rome et d'Italie, non seulement exploitaient cruellement la province d'Asie, mais commettaient aussi des exactions dans les petits Etats d'Asie Mineure: Bithynie, Galatie et Cappadoce. Ces alliés de Rome devaient tôt ou tard perdre leur illusoire indépendance, et être les victimes du vorace impérialisme romain.

L'historien allemand Théodore Mommsen met en évidence, en un style imagé, combien la domination romaine était dure en Asie:

> Après la mise en vigueur des lois ci-dessus mentionnées de Caïus Gracchus — dit Mommsen — la domination romaine, bien lourde déjà à l'origine, était devenue insupportable: ni le diadème des rois ni la hutte du paysan n'étaient à l'abri de la confiscation; tout épi qui poussait, poussait au profit du collecteur romain de la dîme; tout enfant né de parents libres, grandissait pour le pourvoyeur romain d'esclaves (. . .). Dans des contrées paisibles, au milieu de ces nations efféminées, on aurait pu voir se passer des choses terribles, s'il avait paru parmi elles un homme qui sût donner le signal d'une révolte générale[3].

---

[1] Cf. Chapot V., *La province romaine proconsulaire d'Asie,* Paris, 1904, pp. 41-49.

[2] Tite-Live, *Periochae,* XLV, 18.

[3] Mommsen, *op. cit.,* t. V, p. 258.

En effet, comme nous allons le voir, une grande révolte, qui devait se transformer peu à peu en révolution sociale, ne tarda pas à éclater, d'abord en Asie Mineure, ensuite, en Grèce. L'instigateur de ces graves événements était Mithridate du Pont, puissant et implacable adversaire de Rome.

Le royaume du Pont, le principal des Etats qui avaient pris part à ces grands événements, était situé au sud de la mer Noire, entre la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Petite Arménie. Ce pays, où vivaient des races sémitiques et aryennes et des Asiatiques aborigènes, avait été, au temps de la domination de la Perse achéménide, soumis dans une large mesure à l'influence de la culture iranienne. Dans ces régions côtières, à Sinope, Amisos, Trébizonde et dans d'autres villes, s'étaient déjà établies, avant la domination expansionniste des Achéménides, des colonies grecques, puissants supports de la diffusion de la langue et de la civilisation hellènes. La noblesse perse, qui y avait conquis des terres et des domaines, formait la majeure partie de la classe dominante. Mithridate Ier (302–266 avant notre ère), considéré comme le fondateur du royaume du Pont, était issu de l'une des plus nobles familles perses.

Ce royaume était donc de fondation récente et s'était déjà suffisamment agrandi sous les successeurs de Mithridate Ier. Il atteignit l'apogée de sa force et de sa gloire au début du Ier siècle avant notre ère, durant le règne de Mithridate Eupator (111–63), appelé aussi le Grand. Ce puissant roi avait en peu de temps conquis l'ancienne Colchide jusqu'à Dioscurias et jusqu'au Souram d'aujourd'hui; il avait soumis aussi la Cheronèse Taurique, en Russie méridionale, et les pays scythes voisins, ainsi que la Petite Arménie, au sud-est du Pont, qui formait avant sa soumission un royaume distinct. Après ces grandes conquêtes le Pont était devenu le plus vaste Etat de l'Asie Mineure, le plus puissant adversaire de l'empire romain.

Au sud du Pont et de la Petite Arménie se trouvait la Cappadoce, limitrophe de la Sophène arménienne; elle s'étendait, au sud, jusqu'à la Cilicie, à l'ouest, jusqu'à la Lycaonie, et au nord-ouest, jusqu'à la Galatie. Ici, comme dans le Pont, s'était, aux premières années de la domination séleucide, probablement en 301–280, créé un royaume à part dont le fondateur était Ariarathe II, issu, comme Mithridate Ier, de la noblesse perse.

Selon le témoignage de Diodore de Sicile[1], Ariarathe II était parvenu à occuper la Cappadoce à l'aide de renforts obtenus du roi Ardoadès ('Αρδοάτης) d'Arménie. En Cappadoce, comme dans le Pont, des grands propriétaires, membres de la noblesse perse, composaient la majeure partie de la classe dominante et le pays avait été, sous la domination achéménide, soumis à l'influence de l'Etat iranien et de sa civilisation. Cependant l'hellénisme avait, là aussi, pris racine dans les villes, et son influence était forte, principalement dans les couches supérieures de la population.

Outre le Pont et la Cappadoce, la Bithynie et la Galatie prirent part, elles aussi, aux événements historiques de l'époque de Mithridate-Tigrane.

La Bithynie, située à l'angle nord-ouest de l'Asie Mineure, sur les côtes de la mer Noire, du Bosphore et de la Propontide, s'étendait, à l'est, jusqu'à la Paphlagonie, au sud-est jusqu'à la Galatie, et au sud, jusqu'à la Mysie. Ce pays s'appelait Bithynie, du nom des Bithynis de Thrace, qui, avec d'autres tribus thraces, avaient, de la péninsule balkanique, immigré en Asie Mineure. Ces immigrants y avaient fondé le royaume de Bithynie qui, semi-indépendant sous la domination des Perses achéménides, s'était érigé en Etat indépendant au début du IIIème siècle. A l'instar des autres contrées occidentales d'Asie Mineure, la Bithynie, elle aussi, était, dans une large mesure, sous l'influence de la culture hellénique.

Au centre de l'Asie Mineure se trouvait la Galatie, limitrophe de la Bithynie, du Pont et de la Cappadoce. Elle avait emprunté son nom aux Galates ou Celtes qui, en passant par la Thrace, étaient, en 277–276 avant notre ère, venus en Asie Mineure et s'étaient établis en Phrygie; ces immigrants belliqueux, formés de trois races différentes, et divisés en familles distinctes, incapables de créer un Etat uni, devinrent le jouet de l'habile diplomatie romaine.

Les Galates, ainsi que les royaumes de Bithynie et de Cappadoce, furent, comme nous allons le voir, les dociles alliés des envahisseurs romains et prirent part, avec les troupes romaines, à toutes les grandes guerres romano-pontiques et arméno-romaines.

---

[1] Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, XXXI, 19, 5.

II

La dynastie d'Artaxias. Tigrane II

Après la chute de la Perse achéménide, ni Alexandre le Macédonien ni les Séleucides n'arrivèrent à soumettre l'Arménie d'une manière durable et ferme.

Trois principautés arméniennes distinctes furent créées dans ce pays, en remplacement des deux satrapies perses: Petite Arménie, Sophène et Grande Arménie; elles eurent pour gouverneurs soit les successeurs des anciens satrapes, soit des princes autochtones. Bien que considérées comme faisant partie des satrapies du royaume Séleucide, leur situation de vassalité vis-à-vis de ce dernier fut souvent nominale.

La défaite d'Antiochus le Grand près de Magnésie (190 avant notre ère) donna le signal d'un mouvement général vers l'indépendance, non seulement en Asie Mineure, mais aussi sur le haut plateau arménien. Comme Strabon en témoigne[1], après la déroute d'Antiochus, deux de ses généraux, ceux qui, avec l'accord de ce monarque, gouvernaient la Grande Arménie et la Sophène, passèrent du côté des Romains, proclamèrent leur indépendance et prirent pour eux-mêmes le titre de roi.

Ainsi, dans la première moitié du IIème siècle, les territoires arméniens se trouvèrent de nouveau divisés en trois Etats distincts dont chacun avait son roi. En Petite Arménie régnait le roi Mithridate, allié de Pharnace du Pont (190–169); en Grande Arménie, Artaxias (Artachès), et dans la Sophène, l'Anthisène, l'Oromanditide et dans quelques cantons, Zariadrès (Zareh).

---

[1] Strabon, X, 14, 15.

Selon un témoignage intéressant de Polybe, la Grande Arménie était le plus puissant et le plus vaste de ces royaumes; ce célèbre historien grec dénomme Artaxias «gouverneur de la plus grande partie de l'Arménie»[1]. Strabon le confirme en ces termes:

> On raconte — dit-il — que l'Arménie, très peu étendue à l'origine, s'accrut surtout par le fait des conquêtes d'Artaxias et de Zariadrès . . . Ayant su concerter leurs efforts pour s'agrandir aux dépens des nations voisines, ils enlevèrent successivement aux Mèdes la Caspiané, la Phaunitide et la Bassaropéda; aux Ibères tout ce qui est au pied du Paryadrès avec la Chorzène et de l'autre côté du Cyrus (la Koura) la Gogarène; aux Chalybes et aux Mosynèkes, la Carénitide et la Derxène, provinces qui aujourd'hui sont limitrophes de la Petite Arménie, ou en font partie; aux Cataones l'Acilisène et tout le district de l'Anti-Taurus; aux Syriens, enfin, la Taronotide[2].

Il ressort de ce témoignage qu'Artaxias avait conquis le territoire Caspien ou le Païtakaran (=Κασπιανή), le Vaspourakan (=Βασοροπέδα), la Phaunitide (?), les districts situés aux flancs du Paryadrès (c'est-à-dire le Taïk), la Chorzène (=Χορζηνή)[3], la Gogarène (=Γωγαρηνή), le canton de la Carénitide (=Καρηνῖτις), la Derxène (=Ξερξηνή)[4] et le Timorique (=Ταμωνῖτις)[5]; quant à Zariadrès, il avait occupé le canton d'Acilisène (=Ακιλισηνή) et le territoire situé aux environs de l'Anti-Taurus. Puis Strabon nous informe que, de son temps, toute la population de cette Arménie agrandie parlait la même langue, c'est-à-dire l'arménien. On peut accepter ce renseignement de Strabon, mais naturellement avec quelques

---

[1] Polybe, *Histoire universelle en quarante livres*, trad. française par F. Bouchot, Paris, 1847, t. III, liv. XXV, 6, p. 110.

[2] Strabon, XI, 14, 5.

[3] Markwart propose de rectifier l'appellation Χορζηνή- et la lire Χολαρζηνή (voir *Eranschahr nach der Geographie des Ps. Moses Xor.*, Berlin, 1901, p. 116).

[4] On doit corriger Ξερξηνή et lire Δερξηνή. (Selon Pline, *Histoire naturelle*, 5, 83: Derxène, Derzène); voir Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen . . .*, p. 213.

[5] Dans le texte grec de Strabon on lit: Ταμωνῖτις au lieu de Ταμωρῖτις, (voir Markwart, *Eranschahr*, p. 170).

réserves. On sait, en effet, que dans les divers districts de l'Arménie vivaient, au temps des Sassanides et même après la fin de leur domination, des races parlant des idiomes étrangers. Par conséquent, il faut, en apparence, comprendre le témoignage de Strabon dans ce sens que, de son temps, l'arménien était la langue la plus répandue, l'idiome prédominant.

En ce même IIème siècle avant notre ère, la Petite Arménie, comme la Grande Arménie et la Sophène, s'était agrandie, elle aussi; elle avait conquis les contrées du Paryadrès occidental, les régions côtières du nord-est du Pont, et reculé ses frontières jusqu'à la mer Noire.

«La Petite Arménie — dit Strabon — est une contrée passablement fertile, qui, ainsi que la Sophène, a toujours eu ses princes ou dynastes nationaux, lesquels s'alliaient souvent à l'Arménie proprement dite, mais agissaient souvent aussi en dehors d'elle. Ces dynastes avaient en outre sous leur autorité les Chaldaei et les Tibaréni, et se trouvaient disposer ainsi de tout le pays jusqu'à Trébizonde et à Pharnacie»[1].

En Arménie et au nord de la Cappadoce s'étaient donc constitués trois royaumes arméniens indépendants au lieu d'un grand Etat uni, formé d'un seul bloc. Naturellement il est fort compréhensible que la dispersion et la division des Arméniens aient été un obstacle à leur union solidaire pour une coopération à un but commun.

On se rendit probablement compte de l'importance qu'aurait l'unité des territoires arméniens, en particulier dans la période de leur ascension politique. On sait qu'Artaxias Ier qui avait démesurément étendu les frontières de la Grande Arménie, avait voulu aussi soumettre la Sophène voisine. Toutefois, la Cappadoce et le Pont ne pouvaient souffrir ni l'accroissement de la puissance de l'Arménie ni la fusion politique de ses territoires. La Petite Arménie et la Sophène, dont l'indépendance était menacée par le puissant royaume d'Artaxias, se lièrent intimement à ces Etats étrangers et eurent recours à leur aide. Diodore de Sicile atteste[2] qu'Artaxias ne parvint pas à annexer la Sophène à son

---

[1] Strabon, XII, 3, 28.

[2] Diodore de Sicile, *Des Vertus et des Vices (De virt. et vitiis)*, XXXI, 22.

royaume à cause de l'intervention d'Ariarathe V, roi de Cappadoce. Mithrobarzane, fils de Zariadrès, réfugié en Cappadoce lors de l'invasion d'Artaxias, fut, avec l'aide d'Ariarathe, rétabli sur le trône paternel.

Malheureusement les textes écrits relatifs à la Grande Arménie ne donnent sur ce pays que des renseignements occasionnels et fragmentaires. Parmi ceux-ci, les témoignages de Strabon et de Plutarque concernant la capitale Artaxata, fondée par Artaxias Ier, probablement en 166 avant notre ère, sont particulièrement importants[1].

«Les villes d'Arménie — dit Strabon — sont Artaxata (qu'on nomme aussi quelquefois Artaxiasate, qui fut fondée par Annibal pour le roi Artaxias) et Arxate, située comme l'autre sur l'Araxe, mais près de la frontière d'Atropatène, tandis qu'Artaxata, grande et belle cité qui sert de résidence ordinaire au roi d'Arménie, s'élève à l'entrée de la plaine d'Araxe. Elle a été bâtie là dans une espèce de presqu'île formée par un coude du fleuve, qui baigne par conséquent ses murs de trois côtés, pendant que le quatrième côté figurant l'isthme de la presqu'île est fermé par un fossé et un mur» [2].

Le fait que cette ville fut construite selon les conseils et les indications d'Annibal nous est aussi rapporté en détail par Plutarque.

«On raconte — dit cet historien[3] — qu'après la déroute d'Antiochus par les Romains, Annibal le Carthaginois se retira à la cour d'Artaxias, roi d'Arménie, à qui il donna plusieurs conseils et instructions utiles; qu'en particulier, ayant remarqué dans le pays un lieu très agréable et très fertile dont on ne tirait aucun parti et qu'on négligeait absolument, il y traça le plan d'une ville; qu'ayant ensuite mené Artaxias en cet endroit, il lui montra ce plan et l'exhorta à faire bâtir la ville».

Beaucoup d'historiens mettent en doute et la fondation d'Artaxata sur les conseils d'Annibal et la fuite du général carthaginois en Arménie. Malgré ces incertitudes, les témoignages ci-dessus sont très importants, car ils confirment avec clarté et

---

[1] Fabricius, *Theophanes von Mitylène und Q. Dellius als Quellen der Geographie des Strabons*, Strasbourg, 1888, pp. 32 & 131.

[2] Strabon, XI, 14, 6.

[3] Plutarque, *Lucullus*, XXXI, 5.

précision la fondation d'Artaxata au temps d'Artaxias Ier, au IIème siècle avant notre ère. Les renseignments de Strabon sur la topographie et les fortifications d'Artaxata, en particulier, sont précieux.

La fondation de la ville dans la plaine d'Aïrarat est l'une des œuvres les plus remarquables d'Artaxias. Cette plaine devint dès lors le centre de l'unité politique et culturelle de l'Arménie.

Heureux était le choix de l'emplacement de la ville, au double point de vue de la stratégie et de l'économie. Située au centre du massif arménien, cette plaine était ainsi mieux défendue contre l'envahisseur que les districts environnants des régions montagneuses. De plus, la route du commerce de transit, venant de l'Asie centrale et de la Chine et traversant la plaine d'Aïrarat pour aller vers les ports de la mer Noire, passait près d'Artaxata.

Comme nous le voyons, le fondateur de la dynastie artaxiade fut aussi le premier organisateur de la Grande Arménie historique; sous son règne, cet Etat agrandi atteignait déjà presque partout ses frontières naturelles; il s'étendait de la Mésopotamie septentrionale jusqu'au fleuve Cyrus, et de l'Atropatène jusqu'à la Sophène et la Petite Arménie. Désormais on devait compter avec ce nouveau royaume, devenu l'un des plus puissants Etats de l'Asie Antérieure; il jouait un certain rôle dans les relations internationales. Polybe, qui raconte en détail la guerre menée en 180 par Pharnace du Pont et le roi Mithridate de la Petite Arménie contre le roi de Pergame, de Cappadoce et de Bithynie, cite le traité de paix signé par ces monarques, et atteste qu'«Artaxias, gouverneur de la plus grande partie de l'Arménie», avait adhéré à ce traité[1].

L'accroissement de la puissance de l'Arménie artaxiade, indépendante et unie, fut considéré comme un danger par les rois séleucides, anciens suzerains des territoires arméniens. Ainsi qu'en témoignent Diodore de Sicile et Appien[2], Antiochus IV (175–164 avant notre ère) envahit l'Arménie vers 165. Artaxias Ier fut vaincu; cependant, il parvint bientôt à faire rétablir ses anciens droits.

---

[1] Polybe, *op. cit.*, t. III, liv. XXV, 6, p. 100.

[2] *Fragments* chez Müller, *Frag. hist. graec,* II, p. X, et Appien, *Des guerres des Romains en Syrie,* 45 & 46.

Il ressort d'un autre témoignage de Diodore de Sicile[1] que Timarcus, satrape des Séleucides, s'était révolté, et proclamé roi de Médie (161); il avait pactisé avec Artaxias Ier et, grâce à son concours, avait étendu jusqu'à Séleucie et Zeugma les frontières de son royaume.

Les médiocres renseignements fournis accidentellement par les sources ne nous permettent pas de donner une image claire et complète de cette grande période de transition du temps d'Artaxias. Toutefois, les renseignements précités, si fragmentaires qu'ils soient, montrent que la constitution de l'Arménie artaxiade, indépendante et puissante, marqua une nouvelle ère pour l'histoire de ce pays.

Il est remarquable, et particulièrement intéressant à signaler, que les grands événements de la période artaxiade inspirèrent des récits et de vieilles chansons légendaires que Moïse de Khorène mit à profit. Cet historien savait qu'Artaxata avait été fondée par Artaxias; il l'atteste lui-même, lorsqu'il dit: «. . . des chants qu'on récite dans le Goghten»[2]. En outre, comme je l'ai signalé dans un précédent travail[3], on retrouve chez Moïse de Khorène un certain nombre de souvenirs relatifs aux guerres et aux événements historiques survenus en Arménie à l'époque d'Orontès-Yervant et Artaxias Ier, événements et guerres qu'il connaissait par ces mêmes légendes et ces anciens récits. Les inscriptions grecques découvertes à Armavir pourraient éventuellement confirmer cette nouvelle hypothèse; malheureusement elles n'ont pas été publiées jusqu'ici.

Nous n'avons guère de renseignements sur la Grande Arménie ni sur les autres royaumes arméniens durant la période postérieure, qui va du règne d'Artaxias Ier à celui de Tigrane II (95–55 avant notre ère). Un important passage de Justin nous apprend seulement que le grand Etat parthe, qui avait peu à peu conquis les territoires séleucides limitrophes d'Arménie, avait aussi fait la guerre à Artavast d'Arménie. Cet Artavast est probablement le même qui est mentionné dans la légende arménienne comme étant le fils et le successeur d'Artaxias Ier[4].

---

[1] Müller, *ibid.*, p. XII.

[2] Moïse de Khorène, *Histoire de l'Arménie* (en arm.), II, ch. 49.

[3] Manandian, *Du commerce et des villes d'Arménie en liaison avec le commerce mondial des temps anciens* (en russe), Erivan, 1930, p. 97.

[4] Moïse de Khorène, *op. cit.*, I, ch. 30, et II, ch. 50, 51–53, 55, 61–62.

Dans son témoignage signalé plus haut, Justin rapporte ceci:

> Artaban eut pour successeur son fils Mithridate, qu'à cause de ses exploits on appela le Grand . . . Il signala son courage dans de nombreuses guerres contre ses voisins, et réunit plusieurs peuples à son empire. Il combattit avec succès les Scythes, et vengea sur eux l'affront de sa famille. Enfin, il attaqua Ortoadiste (Artavast), roi d'Arménie[1].

Non seulement celui-ci, mais encore les témoignages tirés de textes écrits et autres nous apprennent que c'est à l'époque de Mithridate II le Grand seulement (123–88 avant notre ère) que les Parthes eurent définitivement soumis les pays mésopotamiens et l'Atropatène. L'expédition de Mithridate contre Artavast aurait eu lieu par conséquent après la conquête des pays voisins de l'Arménie; apparemment l'attaque partit du côté de l'Atropatène, et, comme Markwart le suppose, avec la participation du roi de ce pays, son allié et son vassal[2].

Bien que pendant cette guerre entre Arméniens et Parthes ceux-ci n'aient pas réussi à conquérir l'Arménie, ils avaient probablement vaincu les Arméniens et détenu chez eux comme otage Tigrane II, ainsi que l'attestent Justin et Strabon[3].

Strabon affirme, lui aussi, que l'Arménie n'était pas soumise lors de l'invasion de Mithridate le Grand.

«Les Parthes — dit Strabon — soumirent les Mèdes et les Babyloniens; seuls les Arméniens n'ont pu être conquis. Les Parthes ont plusieurs fois envahi leur territoire, mais sans jamais réussir à s'en emparer définitivement. Au contraire Tigrane résista victorieusement, comme nous l'avons dit dans la partie de l'Arménie»[4].

Les témoignages d'Appien et de Strabon au sujet de la captivité de Tigrane sont importants. Si l'on en croit Appien, Tigrane II était le fils, non d'Artavast, mais de Tigrane[5]. Quant

---

[1] Justin, *Epitoma historiarum Philippicarum Pompeii Trogi ex recen.* Fr. Ruehl, Leipzig, 1915, XLII, 2, 3–6.

[2] Markwart, *Eranschahr,* p. 109.

[3] Justin, *op. cit.,* XXXVIII, 3, 1, et Strabon, XI, 14, 15.

[4] Strabon, XVI, 1, 19.

[5] Appien, *Syr.,* 48.

à Strabon, en parlant d'Artaxias Ier et de Zariadrès, il dit que Tigrane II était descendant d'Artaxias Ier[1].

Dans les récents ouvrages historiques et critiques nous trouvons des opinions contradictoires concernant les successeurs d'Artaxias Ier, ainsi que la parenté entre Artavast et Tigrane II. Parmi celles-ci la plus plausible est, à mon avis, l'hypothèse de Th. Reinach qui, avec Appien, considère Tigrane II comme le fils de Tigrane Ier, Artavast étant le frère de ce dernier[2]. Les historiens et les critiques n'ont pas vu que le renseignement d'Appien est confirmé par l'examen attentif des témoignages de Moïse de Khorène. Cet auteur a repris, nous l'avons dit plus haut, d'intéressants souvenirs historiques concernant les premiers rois de la famille d'Artaxias, souvenirs qu'il a connus par les légendes ou par d'anciens récits. D'après ces sources Moïse de Khorène affirme qu'Artavast, fils et successeur d'Artaxias, n'a pas laissé d'enfants, et que c'est Tiran[3], son frère, qui a régné après sa mort. Cet important renseignement du «Père de l'histoire arménienne» concorde, nous le voyons, avec le témoignage d'Appien. Conformément à ces renseignements, on peut, me semble-t-il, considérer comme probable qu'à Artaxias Ier avait succédé son fils Artavast Ier, et ensuite, le frère de celui-ci, Tigrane Ier, qui, à son tour, a eu comme successeur son fils Tigrane II.

Ainsi que nous l'avons dit, à partir de Tigrane II nous possédons sur la Grande Arménie des renseignements détaillés.

Tigrane II, retenu en otage chez les Parthes, ne monta sur le trône qu'en 95 avant notre ère. Cette date nous est donnée par Plutarque. Lorsque, en 70, Appius Claudius vint auprès de Tigrane en ambassadeur, ce monarque, au dire de l'historien[4], régnait déjà depuis vingt-cinq ans. Afin de se libérer et de se faire rétablir par les Parthes sur le trône paternel, il avait, selon Strabon[5], cédé aux Parthes, à titre de rançon, soixante-dix des vallées de l'Arménie, qui, d'après Markwart[6], étaient précisément les régions qu'Artaxias avait conquises aux confins de l'Atropatène.

---

[1] Strabon, XI, 14, 15.
[2] Th. Reinach, *op. cit.*, p. 104, et Markwart, *Eranschahr*, p. 173.
[3] Moïse de Khorène, *op. cit.*, II, ch. 61.
[4] Plutarque, *Lucullus*, 21.
[5] Strabon, XI, 14, 15.
[6] Markwart, *Eranschahr*, p. 109.

Rentré dans sa patrie après sa libération, Tigrane, selon Appien, ceignit la tiare à l'endroit même où il devait plus tard fonder la ville de Tigranocerte. Il faut donc admettre que l'ancienne Arzanène où l'on a récemment situé l'emplacement de cette ville, c'est-à-dire l'actuelle Farkin, se trouvait non en Sophène, mais dans les territoires du royaume d'Artaxias, en Grande Arménie[1].

Le premier acte de Tigrane II, après son avènement, fut d'annexer la Sophène voisine. La Cappadoce, à peine capable de maintenir son indépendance nominale avec l'appui des Romains, ne fut pas en mesure de défendre son ancien allié et ami. Tigrane II attaqua Artane, dernier roi de Sophène (94 avant notre ère) et rattacha son territoire à la Grande Arménie.

«Tigrane était descendant d'Artaxias — dit Strabon — et régnait sur l'Arménie proprement dite, c'est-à-dire toute la partie du pays qui s'étend le long de la Médie, de l'Albanie et de l'Ibérie jusqu'à la Colchide et la Cappadoce maritime, sur la mer Noire. Quand à Artane le Sophénien, descendant de Zariadrès, qui régnait sur l'Arménie méridionale, et plus spécialement sur la partie du sud-ouest, il fut vaincu par Tigrane qui demeura ainsi seul maître de tous ces pays»[2].

On voit donc que l'Arménie orientale et l'Arménie occidentale, qui étaient, à l'époque des Achéménides, aussi bien qu'au temps des Séleucides, des pays distincts et indépendants, formèrent un Etat unique sous le sceptre de Tigrane II. Quant au troisième royaume arménien, la Petite Arménie, qui se trouvait avant l'occupation de la Sophène au-delà des frontières naturelles du massif arménien, il avait été, dès la fin du IIème siècle, conquis par Mithridate du Pont, et annexé aux domaines de ce roi.

Après le rattachement de la Sophène, le puissant et vaste royaume de Tigrane II devenait, à l'ouest, limitrophe du Pont et de la Cappadoce. Au sud et à l'est, l'Arménie avait comme voisins immédiats les petits Etats placés sous la suzeraineté des Parthes: l'Osrhoène, la Gordyène, l'Adiabène, l'Atropatène; au nord, l'Albanie et l'Ibérie.

Après 94, allait commencer en Orient, entre Rome et le Pont, une lutte longue et opiniâtre à laquelle, comme on va le voir, devait participer aussi le puissant empire de Tigrane II.

---

[1] Markwart, *Südarmenien und die Tigrisquellen,* Vienne, 1930, p. 119.
[2] Strabon, *ibid.*

III

Traité executive arméno-pontique. Expédition de Tigrane II en Cappadoce

Comme nous l'avons vu plus haut, le Pont était devenu, au début du Ier siècle avant notre ère, un Etat vaste et puissant, considérablement agrandi sous le règne de Mithridate Eupator, dit le Grand.

Le Pont ou l'ancienne Cappadoce pontique, uni au temps des Achéménides à la Cappadoce proprement dite ou Grande Cappadoce, avait avec cette dernière des liens culturels et religieux, et même certaines affinités raciales. En outre, la Cappadoce, voisine du Pont, avait une grande importance stratégique, du fait que ses vastes frontières nord-orientales s'étendaient jusqu'à la Petite Arménie, et presque jusqu'aux confins méridionaux du Pont. Il est donc aisé de comprendre la raison pour laquelle Mithridate le Grand s'efforça par tous les moyens d'annexer ce pays, de race et de religion identiques à celles de son royaume.

Mithridate était parvenu à soumettre effectivement la Cappadoce, en 99 avant notre ère, et lui avait donné pour roi son fils Ariarathe IX, âgé de huit ans. Toutefois, par décision du sénat romain, les troupes pontiques durent, peu après (en 95), évacuer ce pays, et c'est ainsi qu'Ariobarzane Ier, le Philoromain, fut proclamé roi de Cappadoce.

C'est justement sous le règne de cet ami des Romains que Tigrane II occupa en 94 la Sophène limitrophe de la Cappadoce et qui, comme nous l'avons dit, était l'amie et l'alliée de longue date du royaume des Ariarathe. Dès lors, ce pays en tant qu'ancien défenseur et protecteur du royaume de Zariadrès de Sophène, devait naturellement être considéré par la Grande Arménie

comme un voisin dangereux. D'autre part, Ariobarzane I[er], docile serviteur de la politique romaine, était un obstacle à la réalisation des objectifs déjà mentionnés de la politique pontique, objectifs auxquels Mithridate Eupator ne pouvait renoncer.

Au début du I[er] siècle, Tigrane et Mithridate considéraient donc tous deux la Cappadoce comme un ennemi commun; il était par conséquent fort naturel, qu'ils cherchassent à s'unir contre ce voisin. Dans mon travail en russe sur le commerce et les villes d'Arménie[1] j'ai signalé, en me fondant sur l'hypothèse de Th. Reinach, que la politique amicale des rois du Pont, et en particulier celle de Mithridate Eupator à l'égard de l'Arménie, de l'Atropatène et de l'Ibérie, s'expliquait par une autre cause: les intérêts du grand commerce pontique[2]. L'amitié de ces pays avait pour le Pont une importance considérable, car ses grands ports servaient d'entrepôts aux marchandises en transit et étaient les carrefours du grand commerce mondial et les points d'aboutissement des routes internationales qui, de l'Extrême-Orient et de l'Asie Centrale, allaient à Amisos et à Sinope, en passant par Ecbatane et Artaxata.

Les liens d'amitié entre le Pont et la Grande Arménie se resserrèrent davantage au temps de Tigrane II. En raison des intérêts vitaux de leurs pays respectifs, Tigrane et Mithridate conclurent, en 95 ou 94, un traité qui avait probablement pour but d'assurer à Mithridate l'appui militaire du roi d'Arménie contre la Cappadoce voisine, et non pas de préparer une guerre arméno-pontique contre Rome, en dépit du récit, d'ailleurs coloré et confus, de Justin. Dans ce traité, renforcé par le mariage de Tigrane avec Cléopâtre, fille de Mithridate, les deux rois stipulèrent que les villes et les régions occupées reviendraient à Mithridate, les prisonniers et le butin à Tigrane.

Je crois nécessaire de donner ci-dessous un long extrait du témoignage de Justin à ce sujet:

> En ce temps-là, le roi d'Arménie était Tigrane, donné autrefois en otage aux Parthes; ce prince avait été depuis renvoyé par eux dans le royaume de ses pères. Mithridate voulait s'en faire un allié dans la guerre contre Rome,

---

[1] Manandian, *op. cit.*, p. 48.

[2] Th. Reinach, *op. cit.*, p. 78 & 234.

> qu'il méditait depuis longtemps. Mais Tigrane n'ayant contre les Romains nul sujet de plainte, Mithridate, à l'aide de Gordius, lui conseille d'attaquer Ariobarzane, prince indolent et faible; et, pour déguiser son artifice, il lui donna en mariage sa fille Cléopâtre[1]. Dès l'arrivée de Tigrane, Ariobarzane fuit à Rome en emportant ses trésors; et Mithridate se voit ainsi redevenir, grâce à Tigrane, maître de la Cappadoce. Dans le même temps, Nicomède étant mort, son fils, nommé aussi Nicomède, détrôné par Mithridate, vient à Rome en suppliant, et le Sénat se décide à rétablir ces deux rois sur leur trône. On envoie pour cette expédition les légats M. Aquilius et Manlius Maltinus. A cette nouvelle, Mithridate s'allie avec Tigrane pour combattre les Romains, et ils conviennent entre eux que les villes et les terres conquises resteront à Mithridate, les prisonniers et le butin à Tigrane[2].

Ce témoignage a conduit les historiens occidentaux à des conclusions peu pertinentes; or, comme Th. Reinach le fait observer, il est d'une confusion telle, qu'on peut le considérer comme suspect[3].

Les événements de 93–89, que nous venons de mentionner et que Justin rapporte d'une manière confuse et sommaire, se sont en réalité déroulés dans l'ordre suivant, d'après d'autres textes écrits.

En 93 avant notre ère, immédiatement après l'annexion de la Sophène, Tigrane II, à l'instigation de Mithridate, envahit, comme Justin l'atteste, la Cappadoce, et s'en empara entièrement. Ariobarzane Ier dut se réfugier à Rome. A la même date, ce dernier fut remplacé sur le trône par Ariarathe, fils mineur de Mithridate, dont Gordius était tuteur. La Cappadoce conquise, Tigrane, comme on le voit, était rentré en Arménie après avoir confié au fils de Mithridate tout le pays qu'il avait occupé. Ce fait nous autorise à supposer que le traité signalé par Justin, stipulant que «les villes et les territoires appartiendraient à Mithridate», était probablement conclu avant 93.

---

[1] Pour le mariage de Tigrane avec Cléopâtre cf. Plutarque, *Lucullus,* 22, et Appien, *Des guerres des Romains contre Mithridate,* 104.

[2] Justin, XXXVIII, 3, 1–5.

[3] Th. Reinach, *op. cit.,* p. 115, note 3.

On sait par Plutarque[1] que, par ordre du sénat romain, Sylla, propréteur de Cilicie, fut envoyé en Cappadoce. Il vainquit les troupes de Gordius et de Tigrane, et rétablit l'allié de Rome Ariobarzane I[er] sur le trône de ce pays. Pendant qu'il était sur les bords de l'Euphrate, Sylla reçut dans son camp, en 92, un ambassadeur du roi parthe Mithridate II; cet envoyé, nommé Orobaze, venait rechercher l'alliance et l'amitié des Romains, et proposer l'Euphrate comme frontière entre les deux Etats[2]. Ce témoignage montre clairement que Kurt Eckhardt commet une erreur magistrale lorsqu'il place avant 92 les guerres de Tigrane II contre les Parthes et l'annexion à l'Arménie de la Mésopotamie, ainsi que des petits Etats parthes vassaux[3].

Probablement en 91, immédiatement après le départ de Sylla, Mithras et Bagoas, qui étaient, semble-t-il, des généraux de Tigrane, attaquèrent derechef la Cappadoce, et l'occupèrent. Ariobarzane s'enfuit à Rome encore une fois et Ariarathe, fils de Mithridate, fut de nouveau rétabli sur son trône[4].

En cette même année 91, après la mort de Nicomède II, des dissensions avaient pris naissance également en Bithynie où Rome avait proclamé roi Nicomède III, fils aîné de Nicomède II. Toutefois, son fils cadet, Socrate, réfugié auprès de Mithridate Eupator, obtint de lui des troupes et parvint à occuper la Bithynie, naturellement sans l'assentiment de Rome.

Les deux rois chassés, Ariobarzane I[er] et Nicomède III, allèrent à Rome, comme Justin et Appien[5] en témoignent, pour solliciter du secours. Le sénat envoya en Orient Manius Aquilius et Manlius Maltinus, qui, en 89, les rétablirent sur leur trône sans livrer combat ni rencontrer de résistance.

Ces renseignements fondés sur les faits se rapportent aux événements historiques mentionnés, survenus dans les années 93–89; ils montrent clairement que le témoignage de Justin est non seulement trop succinct, mais aussi contestable et douteux, par endroits.

Justin ne parle que de la première attaque de Tigrane II sur la Cappadoce; il omet la seconde expédition conduite par les gé-

---

[1] Plutarque, *Sylla,* 5.
[2] Plutarque, *ibid.;* Appien, *Mithr.,* 57; Florus, 70.
[3] Eckhardt, *op. cit.,* p. 403.
[4] Appien, *Mithr.,* 10.
[5] Justin, XXXVIII, 3, 4, et Appien, *Mithr.,* 9–11.

néraux Mithras et Bagoas. Son témoignage nous donne l'impression que c'est en 93 que Nicomède III s'était, comme Ariobarzane, enfui à Rome. En outre, selon lui, l'alliance entre Mithridate et Tigrane était conclue, non en vue des expéditions de 93 et de 91, alors que Tigrane et Mithridate coopéraient déjà effectivement en vertu de cette même alliance, mais pour la grande bataille qui devait être livrée, en 88, entre Rome et le Pont, bataille à laquelle, comme nous allons le voir, Tigrane n'a jamais participé.

Sur la foi des témoignages suspects de Justin, les historiens occidentaux ont, à mon avis, donné de la participation de Tigrane II aux événements des années 93–84 une explication discutable et même fort douteuse. Tout d'abord, l'opinion généralement admise suivant laquelle Tigrane a été l'instrument docile et muet des desseins politiques de Mithridate Eupator, ne me semble pas suffisamment fondée[1]. Nous avons déjà dit plus haut que la participation de Tigrane à l'occupation de la Cappadoce, en 93, s'expliquait simplement par le fait que ce pays était, après l'annexion de la Sophène, devenu un voisin dangereux à la frontière ouest de la Grande Arménie. Il n'est pas difficile de comprendre également que l'expédition de 91 avait une grande importance pour l'Arménie, parce que le roi de Cappadoce, Ariobarzane I[er], le Philoromain, avait aussi pris part aux négociations amicales des Parthes avec Sylla (92), ainsi que Plutarque le rapporte[2]. Quant à l'accord d'amitié entre la Parthie, Rome et la Cappadoce, Tigrane II ne pouvait naturellement le voir d'un œil favorable. On conçoit aisément qu'en confiant à Ariarathe et à Gordius le royaume de Cappadoce, il assurait ses arrières à l'ouest, et renforçait ses positions politiques en cas de guerre contre les Parthes.

D'autre part il faut considérer comme une grande erreur l'opinion de Mommsen, de Morgan et d'autres auteurs[3], selon laquelle le traité entre Tigrane II et Mithridate Eupator concernait non seulement la Cappadoce, mais aussi les grandes batailles des années 88–84 entre Rome et le Pont, batailles que ces deux mo-

---

[1] Th. Reinach, *op. cit.*, p. 105; Eckhardt, *op. cit.*, 403–404; Dolens & Khatch, *Histoire des Anciens Arméniens*, etc.

[2] Plutarque, *Sylla*, 5.

[3] Mommsen, *op. cit.*, t. v, pp. 279–280; J. de Morgan, *Histoire du peuple arménien*, Paris, 1919, p. 70; V. Brioussov, *Annales des destinées historiques du peuple arménien* (en russe), Moscou, 1918, p. 24, *passim*.

narques auraient ainsi préparées de longue date. A partir de cette hypothèse, ces auteurs ont blâmé Tigrane II d'avoir, au cours de ces batailles, violé son traité avec Mithridate[1]. Nous allons voir, au contraire, que vers la fin de 90 avant notre ère, ni Mithridate ni Tigrane ne se croyaient de taille à combattre les Romains. Il est aussi tout à fait improbable qu'avant les guerres arméno-parthes, Tigrane ait envisagé une lutte insensée et aventureuse contre Rome, puissante et conquérante.

Il me semble plus probable que la source romaine utilisée par Justin, signalant que le traité entre Mithridate et Tigrane a été signé après l'arrivée de Manius Aquilius en Orient et avant la guerre des années 88–84 entre Rome et le Pont, a vraisemblablement voulu rejeter sur ces deux rois la responsabilité des batailles postérieures. Mais en réalité, comme nous allons le voir tout à l'heure, le provocateur de cette grande guerre fut Manius Aquilius et non Mithridate. Quant à Tigrane, qui n'avait pris aucune part à ces luttes, il est injustement accusé d'avoir rompu le traité, aux termes duquel il avait assumé des obligations vis-à-vis de la Cappadoce seule, et non envers le Pont dans la guerre de ce dernier contre Rome.

Les faits que je vais exposer ci-dessous montrent que le témoignage de Justin au sujet du traité en question est faux et tendancieux.

---

[1] Voir, par exemple, Th. Reinach, *op. cit.*, p. 311.

IV

Première guerre mithridatique

(88–84 avant notre ère)

J'espère pouvoir, dans une prochaine étude, examiner d'une manière circonstanciée la première guerre mithridatique, ainsi que la grande révolution sociale qui éclata en Orient et en Grèce. Pour l'instant, je me contenterai d'en faire un exposé succinct; je soulignerai tout particulièrement l'erreur de certains historiens occidentaux, tels que Spiegel et Mommsen, qui font participer à cette guerre la Grande Arménie tigranienne[1].

Il est encore une autre opinion prédominante sur la guerre de 88–84, opinion selon laquelle Mithridate Eupator, s'étant armé avec ardeur, se serait préparé à faire la guerre aux Romains dans le dessein de les chasser d'Asie, et c'est pour atteindre ce but qu'il aurait pactisé avec Tigrane II, avant même de commencer les hostilités.

Ces hypothèses doivent à mon avis faire l'objet d'un nouvel examen. Les témoignages fondés sur les faits montrent clairement que Mithridate avait tout essayé pour éviter cette terrible guerre. Il avait dépensé des sommes considérables à Rome afin que les questions en litige fussent pacifiquement réglées, grâce à l'intervention de sénateurs qu'il avait corrompus. Parmi les problèmes qui engendraient de continuelles discordes, figuraient non seulement la question de Cappadoce, mais aussi et surtout, celle du royaume de Bithynie, dont l'amitié et la neutralité étaient pour le Pont très importantes, en raison du détroit du Bosphore,

---

[1] Spiegel F., *Iranische Alterthumskunde*, Leipzig, 1878, Bd. III, p. 92, et Mommsen, *op. cit.*, t. V, pp. 279–280.

situé aux confins nord-est de la Bithynie. La question des détroits de la mer Noire avait naturellement une importance capitale pour l'Etat maritime de Mithridate, dont les villes hellénistiques, splendides et riches, étaient de grands centres pour le commerce mondial de transit.

Que Mithridate n'ait pas, en 88, réellement voulu faire la guerre à Rome, les sources romaines mêmes le font clairement ressortir. Elles nous apprennent que, pour éviter la guerre, Mithridate ne s'opposa pas à ce que Nicomède et Ariobarzane fussent rétablis sur leurs trônes respectifs, et cela malgré l'exceptionnelle importance politique et économique des questions touchant la Cappadoce et la Bithynie.

La responsabilité de la guerre de 88–84 n'incombe assurément pas à Mithridate, mais à l'ambassadeur romain Manius Aquilius. C'est celui-ci qui poussa Nicomède à attaquer et à piller les régions nord-est du Pont jusqu'à Amastris et l'obligea à lui payer, ainsi qu'aux financiers romains, aux frais de la population pontique spoliée, les dépenses effectuées à l'occasion de son avènement.

Même pendant cette expédition de brigandage, Mithridate n'opposa pas de résistance; il ne fit pas non plus la guerre. Au contraire il poursuivit les négociations pacifiques, et demanda seulement qu'il lui fût permis de se défendre et de se battre contre Nicomède. Ce ne fut que lorsque les ambassadeurs romains rejetèrent cette demande aussi, qu'il fut persuadé de l'inutilité des pourparlers et jugea que la guerre était désormais son seul moyen de défense.

«N'est-ce pas — s'était-il écrié — que tout homme tire l'épée contre un brigand, sinon pour sauver sa vie, au moins pour venger sa mort?»[1].

Les négociations pacifiques de Mithridate n'étaient pas, comme Mommsen l'explique très justement, d'astucieuses machinations diplomatiques, mais la manifestation de son sincère désir d'éviter une guerre qu'il ne souhaitait pas, la considérant comme difficile et dangereuse.

«Ni le sénat romain, ni le roi du Pont, ni celui de Bithynie — dit Mommsen — n'avaient voulu la rupture; mais Aquilius la voulait, et la guerre éclata»[2].

---

[1] Justin, XXXVIII, V, 2.

[2] Mommsen, *op. cit.*, t. V, p. 279.

Tout en admettant que Mithridate ne voulait pas faire la guerre à Rome, Mommsen suppose néanmoins qu'il aurait, avant les hostilités, conclu avec Tigrane un nouveau traité renforçant son alliance avec le roi d'Arménie, et obtenu de lui une armée de secours.

Cette hypothèse au sujet d'un nouveau traité[1], qui n'est fondée que sur le témoignage déjà cité de Justin (voir plus haut, p. 31), est tout à fait improbable. Quant à l'autre hypothèse de Mommsen, selon laquelle Mithridate aurait, avant la guerre, obtenu de Tigrane un corps d'armée auxiliaire, elle est aussi la conséquence d'une erreur, ainsi que Th. Reinach le signale dans l'un de ses articles[2].

Le corps d'armée arménien de 10 000 hommes ayant pris part à cette guerre est en effet cité chez Appien[3], qui, en sus des troupes appartenant en propre à Mithridate (τὸ οἰκεῖον) composées de 250 000 fantassins et 40 000 cavaliers, mentionne séparément la cavalerie auxiliaire (συμμαχικά) de la Petite Arménie, comptant 10 000 hommes. Cette cavalerie avait — les sources l'attestent — pris part aux deux grandes guerres victorieuses, près du fleuve Amnias, et à Protopachion, sous la conduite d'Ariarathe, fils de Mithridate, et probablement, sous celle de Nemanès ou Naïmanès, général arménien. Mais ces troupes n'étaient pas le corps d'armée auxiliaire envoyé par Tigrane; c'était la cavalerie de la Petite Arménie qui était probablement à cette époque rattachée au royaume cappadocien d'Ariarathe[4].

Après les premières victoires près d'Amnias et à Protopachion le combat revêtit, en Asie Mineure, le caractère d'une révolution, d'abord nationale, puis sociale. L'entrée triomphale des troupes pontiques en Asie Mineure occidentale suscita un grand enthousiasme, principalement dans les milieux nationalistes hellènes et, surtout, chez les démocrates. Ces derniers avaient une haine démesurée contre la dureté du pouvoir romain, qui avait supprimé l'indépendance hellénique, s'était révélé le protecteur de la noblesse et de la classe fortunée et, en même temps que celle-ci, avait spolié la plèbe. Les Romains eux-mêmes reconnaissent le caractère barbare de ces vexations. Cicéron, par

[1] Mommsen, *op. cit.*, t. v, p. 278.
[2] Th. Reinach, *Revue des études grecques*, II, p. 384.
[3] Appien, *Mithr.*, 17.
[4] Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 122, note 1.

exemple, signale que le nom de Romain était devenu odieux en Asie; quant aux impôts, dîme, droits de douane ils avaient pour la population des conséquences mortelles.

Mithridate, voyageant incognito avant la guerre, s'était informé de la situation intérieure de l'Asie Mineure et avait, dès le début des hostilités, tâché de défendre et de protéger les populations spoliées. Non seulement il libéra et renvoya dans leurs foyers les soldats asiatiques faits prisonniers, mais il leur accorda aussi une indemnité de voyage.

En 88, il conquit, en un temps très court, presque toute l'Asie Mineure. Les populations l'accueillirent à bras ouverts et l'acclamèrent comme leur libérateur et comme un nouveau «Dionysos». Elles le considérèrent comme le fondateur d'un nouvel empire helléno-asiatique, à l'instar d'Alexandre le Macédonien.

Les cruelles vexations exercées par l'impérialisme romain durant plus de quarante ans avaient, nous l'avons dit, soulevé en Asie Mineure une haine implacable et effrénée contre Rome, surtout contre ses fermiers et ses usuriers. On peut considérer comme très plausible l'opinion de l'historien anglais Merivale, selon laquelle le massacre de 80 000 Italiens en Asie Mineure doit être attribué plutôt à cette haine et à ce besoin de vengeance qu'aux ordres secrets et prémédités de Mithridate[1].

Dès 88, la vague révolutionnaire submergea peu à peu l'Asie Mineure et, dans les territoires libérés, éclata, comme une force de la nature déchaînée, une des plus grandes révolutions sociales, qui se propagea aussi en Grèce.

Pendant l'été de cette même année, les Athéniens se soulevèrent, lorsque leur envoyé en Asie Mineure assura qu'en secouant le joug romain ils se libéreraient de leurs dettes, rétabliraient l'ancienne démocratie et recouvreraient leurs anciennes libertés.

Vers la fin de la même année, les troupes pontiques, sous la conduite d'Ariarathe, fils de Mithridate, passèrent en Europe, où elles occupèrent la Thrace et une partie de la Macédoine. Avec cet Ariarathe, roi de Cappadoce, et aussi apparemment de la Petite Arménie, la cavalerie arménienne dont il était question plus haut, prit part également à ces guerres. Outre la Thrace et une partie de la Macédoine, presque tous les petits Etats de

---

[1] Merivale, *General History of Rome*, 1875.

l'Hellade et toutes les îles égéennes, sauf Rhodes, passèrent aussi du côté de Mithridate, après la révolte athénienne.

Il faut dire que les historiens occidentaux donnent de ces grands événements un récit haut en couleur, et présentent les figures marquantes de la période mithridatique avec une certaine partialité. A cet égard il convient de relever ce fait très caractéristique que les Romains, ennemis mortels de Mithridate, ont donné du caractère de celui-ci une image plus objective et plus impartiale que les historiens occidentaux récents. Cicéron compare ce roi à Alexandre le Macédonien et le considère comme le plus grand de tous les monarques venus depuis ce dernier[1]. Justin atteste que Mithridate, par sa grandeur, surpassait tous les rois de son siècle et ceux des époques postérieures[2]. Par contre, il n'est pour Mommsen qu'un oriental rude, perfide et cruel[3]. D'après Th. Reinach, il est, sous le masque hellénique, un barbare plein de haine pour la civilisation méditerranéenne[4].

Ces récentes appréciations, ainsi que d'autres jugements semblables sur la personnalité de Mithridate, sont fort invraisemblables et dénuées de tout fondement. Il n'est pas difficile de comprendre que l'antipathie manifestée envers Mithridate par les historiens occidentaux cités s'explique en partie par le fait qu'il avait essayé de détruire l'impérialisme romain, non seulement par les armes, mais aussi en suscitant une révolution sociale, ce que la majorité des historiens considère comme un péché mortel contre la civilisation.

Dès le début de son règne, Mithridate avait voulu atténuer la gravité de la situation économique de l'Asie Mineure; dans tous les territoires conquis il fit remise à la fois de l'arriéré des impôts et des impôts à venir pendant cinq années. Cette magnificence même, Mommsen la qualifie de sottise[5]. Les mesures sociales et économiques des années 87 et 86 contre la ploutocratie locale eurent, pour les populations spoliées de l'Asie Mineure, une grande importance, car cette ploutocratie, de connivence avec

---

[1] Ciceron, *Académiques,* II, I, 3.
[2] Justin, XXXVII, I, 7.
[3] Mommsen, *op. cit.,* t. V, p. 262.
[4] Th. Reinach, *op. cit.,* p. 299.
[5] Mommsen, *op. cit.,* t. V, p. 284.

les autorités romaines, les exploitait et était, de ce fait, naturellement partisane du gouvernement impérialiste romain.

En tant que défenseur et protecteur de ces populations, Mithridate accorda la liberté aux cités qui se soumettaient et octroya tant aux indigènes qu'aux étrangers le droit de cité. Il décréta l'annulation de toutes les dettes, distribua des terres aux indigents et affranchit les esclaves.

Selon les renseignements que donnent les sources on comptait dans les rangs des soldats pontiques envoyés en Grèce, quinze mille affranchis qui se battaient contre les Romains. De même, il est intéressant de signaler que les habitants de l'île de Chios, partisans de Rome, étaient envoyés en Colchide et placés sous la surveillance de leurs propres esclaves.

A cause de la révolution, la guerre contre les Romains se poursuivit parallèlement à la guerre civile et aux luttes de classes. Et sur les arrières de l'armée pontique en campagne, la classe dominante des nobles et des capitalistes d'Asie Mineure et de Grèce ne tarda pas à se soulever contre le pouvoir mithridatique.

Au début de 87, lorsque le corps d'armée de Sylla vint de Rome pour camper en Béotie, la majorité de la population grecque, où les éléments anti-démocratiques étaient puissants, embrassa le parti des Romains. On comprend par conséquent qu'il faille attribuer les victoires de Sylla, de même que les succès des troupes romaines en Asie Mineure, non seulement à la supériorité des soldats romains de métier, bien entraînés, ou à la félonie du général pontique Archélaos, mais aussi aux soulèvements intérieurs contre Mithridate. Les témoignages des sources à ce sujet montrent combien violentes ont été la haine et la colère des insurgés envers Mithridate; ils signalent qu'en Asie Mineure près de mille six cents individus furent condamnés à mort sous l'inculpation de complicité dans l'attentat contre Mithridate.

La première guerre mithridatique se termina en 84, et, conformément aux conditions du traité verbal conclu à Dardanos, Mithridate renonça à toutes ses conquêtes, fut obligé de payer à Sylla une indemnité de guerre de 2000 talents et de lui livrer 70 ou 80 navires de guerre.

Les historiens cités plus haut, ayant fait participer Tigrane II à cette guerre, trouvent étrange et incompréhensible que la

Grande Arménie n'ait pas été mentionnée dans l'accord de Dardanos.

«Dans ce traité — dit Mommsen — on n'avait touché mot de l'attitude des Romains envers le roi Tigrane d'Arménie, contre qui ils avaient en fait combattu. Tigrane interpréta avec juste raison cette circonstance comme un consentement tacite lui permettant de prendre possession des territoires romains en Asie Mineure. Puisqu'il n'était pas possible de laisser ces pays devenir victimes des barbares, il était nécessaire de s'entendre, de gré ou de force, avec ce nouveau et puissant conquérant d'Asie»[1].

Ces observations de Mommsen ne peuvent être admises; elles proviennent évidemment d'une erreur. Tigrane, comme nous l'avons vu plus haut, n'avait pas participé à cette guerre et n'avait assumé aucune obligation à ce sujet; il est donc parfaitement compréhensible que les Romains n'aient eu aucun motif pour le faire participer au traité de Dardanos.

Les conséquences du rétablissement de la domination romaine en Asie Mineure furent terribles et funestes. La révolution y fut durement réprimée; un certain nombre de villes furent détruites et pillées, d'innombrables esclaves furent encore une fois envoyés en Italie et à Rome. En punition de sa déloyauté, l'Asie Mineure devait payer une indemnité de guerre de 2000 talents et rembourser la totalité des impôts des cinq précédentes années (88–84). Pendant près de six mois les troupes romaines vécurent dans l'abondance en Asie Mineure, dont les villes furent astreintes à les entretenir et à les nourrir très largement ainsi qu'à payer à chaque soldat une solde équivalente à plus de quarante fois sa solde ordinaire.

Ainsi, l'Asie Mineure fut, à partir de 84, exploitée et pillée de manière telle qu'elle fut contrainte de se dessaisir de toutes ses richesses et même des meilleurs éléments de sa population laborieuse. Malgré cela, elle ne put s'acquitter ni de ses énormes dettes, ni même de leurs intérêts.

Il était nécessaire d'exposer succinctement cette première guerre mithridatique, parce que l'*Histoire* et la *Géographie* de Moïse de Khorène en ont conservé de vagues souvenirs. Les té-

---

[1] Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 170.

moignages de cet historien arménien justifiant un examen particulier, je les cite intégralement:

1. *Moïse de Khorène, II, ch. 12, p. 123 (éd. Tiflis, 1913):*

Mais Artachès (Artaxias), ayant soumis les contrées situées entre les deux grandes mers, couvrit l'océan de la multitude de ses voiles pour asservir tout l'Occident. Car, Rome étant alors agitée par de grands troubles, personne n'opposa à Artachès une vive résistance. Mais je ne saurais dire par quelle influence s'éleva cet effroyable tumulte et ses (d'Artachès) troupes innombrables s'exterminèrent mutuellement. Artachès s'enfuit et mourut, dit-on, de la main de ses soldats après vingt-cinq ans de règne.

Mais (Artachès) ayant enlevé dans l'Hellade les statues de Zeus, d'Artémis, d'Athéné, d'Héphaestos et d'Aphrodite, les fait transporter en Arménie. Ces statues ne sont pas encore arrivées au centre du pays, que déjà on apprend la mort d'Artachès; on fuit, on jette ces statues dans le fort d'Ani, mais les prêtres ayant suivi ces idoles restent près d'elles.

2. *Ibid., ch. 13, p. 124:*

Avant même son arrivée en Asie, il (Artachès) fut annoncé dans le château de l'Attique (Ediggé).

3. *Moïse de Khorène,* Géographie, *trad. Soukrian, Venise, 1881, p. 17:*

. . . la grande île d'Eubée, et une autre petite île, appelée Atalante qui, dit-on, fut trouvée par les troupes d'Artachès (Artaxias), roi d'Arménie (afin qu'elles assure le ravitaillement de l'armée) qui avait investi le Château [appelé Zarmanali (Merveilleux)]. Car les eaux agitées, on ne sait pourquoi, retardaient (l'arrivée) des vaisseaux transportant les vivres. On dit que c'est là que mourut Artachès.

Comme Markwart le fait observer avec raison[1], le château Zarmanali mentionné chez Moïse de Khorène est la ville d'Athè-

[1] Markwart, *Eranschahr,* p. 4.

nes assiégée par Sylla; pour ce qui est de la grande île d'Eubée, c'étaient, en réalité, les troupes de Mithridate qui s'en étaient emparé. Il est de même très exact, qu'en 88, lors de l'occupation de la Thrace, de la Macédoine et de l'Hellade, Rome, en raison des violentes agitations intestines, ne put «résister vigoureusement» aux troupes pontiques.

Cependant, Moïse de Khorène, ne connaissant pas les sources romaines et grecques des guerres mithridatiques, ne pouvait naturellement donner le récit exact des événements historiques de cette période; confondant les faits, il a supposé que les événements précités auraient pu avoir lieu au temps du roi Crésus et d'Artachès (Artaxias) le Conquérant.

Il est significatif de voir qu'au deuxième paragraphe du passage reproduit plus haut (n° 1) il est question du transport, de l'Hellade en Arménie, des idoles de Zeus, d'Artémis, d'Athéné, d'Héphaestos et d'Aphrodite. Au sujet de ces statues, Auguste Carrière émet l'opinion que «l'introduction en Arménie des idoles grecques ne correspond à aucun événement réel, mais est un produit de l'imagination réfléchie de Moïse de Khorène[1]».

Cette affirmation du savant français me semble plus que discutable. Nous savons, par les témoignages d'Agathange et de Moïse de Khorène, que les statues de Zeus, d'Artémis, d'Athéné et d'Héphaestos se trouvaient dans les bourgs d'Ani (Kémakh), Erèz, Thil et dans le canton de Bagaridj, qui à l'époque de la guerre mithridatique n'étaient pas encore annexés à l'Arménie; ils faisaient partie du royaume pontique de Mithridate[2]. Il me paraît fort possible que ces statues aient été, comme l'atteste Moïse de Khorène, transportées de Grèce pendant la première guerre mithridatique, au sujet de laquelle cet auteur a transcrit les souvenirs historiques mentionnés plus haut.

---

[1] Carrière A., *Les huit sanctuaires de l'Arménie païenne, d'après Agathange et Moïse de Khorène,* Paris, 1899, p. 27.

[2] Markwart, *Die Genealogie der Bagratiden,* dans *Caucasica,* Fasc. 6, Teil 2, Leipzig, 1930, p. 63.

V

Conquêtes de Tigrane II

Vers la fin de 90 avant notre ère, Tigrane II avait, on l'a vu, signé avec Mithridate Eupator un pacte d'amitié et assuré ainsi ses arrières à l'ouest de son empire.

Après la conclusion de ce traité et ses expéditions en Cappadoce dans les années 93 et 91, Tigrane, profitant des troubles intérieurs survenus en Parthie par suite de la mort de Mithridate II (en 90 ou 88 avant notre ère), commença ses guerres victorieuses contre les Arsacides parthes, ses ennemis et ses rivaux. Il n'est pas rare de voir confondues, dans les ouvrages historiques et critiques, les dates précises des grandes conquêtes faites ultérieurement par le roi d'Arménie, la succession chronologique n'étant établie que de façon approximative.

En entreprenant la guerre contre les Parthes, Tigrane reprit tout d'abord les soixante-dix vallées qu'il leur avait cédées pour prix de sa délivrance. Selon Markwart, ces vallées étaient les régions qu'Artaxias Ier avait occupées du côté d'Atropatène[1]. D'après Strabon[2], Tigrane avait en même temps soumis, outre ces soixante-dix vallées, le grand Aghbak, territoire situé au voisinage de l'actuel Bach-Kalé, que les Atropaténiens devaient reprendre plus tard, c'est-à-dire en 33 avant notre ère[3]. Markwart propose de corriger le nom de Συμβάκη altéré dans le texte de Strabon et de le lire Ἀλβάκη[4].

---

[1] Markwart, *Eranschahr,* p. 109.
[2] Strabon, XI, 13, 2.
[3] Markwart, *ibid.*
[4] Strabon, XI, 13, 2.

«Les puissants voisins de la Médie Atropatène — dit Strabon — sont les Arméniens et les Parthes, qui se sont, à plusieurs reprises, emparé de ses territoires. Mais elle leur tenait tête et reprenait ce qui lui avait été enlevé. C'est ainsi qu'elle avait repris Aghbak (Symbace, Συμβάκην) aux Arméniens soumis à Rome et avait établi des relations amicales avec César».

C'est probablement après l'occupation de ce canton que Tigrane entreprit son expédition dans l'Adiabène et dévasta les régions de Ninive et d'Arbèles[1]. Il est intéressant de noter, Strabon l'atteste, que les Arméniens s'étaient établis même dans ce pays lointain, où ils formaient une bonne partie de la population.

«La plus grande partie de l'Adiabène — dit Strabon[2] — est presque entièrement composée de plaines. Faisant partie de la Babylonie, elle a un prince à elle; à diverses reprises elle s'est vu annexer à l'Arménie. On sait quelles ont été dès l'origine les relations des trois plus grands peuples de cette partie de l'Asie, à savoir: les Mèdes, les Arméniens et les Babyloniens, et comment chacun de ces peuples, à la première occasion favorable, tombait sur ses voisins, quitte à traiter avec eux et à se réconcilier avec la même facilité».

Après avoir occupé et soumis à son pouvoir l'Adiabène et la Médie-Atropatène, Tigrane marcha vers le sud-est et arriva à Ecbatane, capitale et résidence d'été des Arsacides parthes; il incendia la forteresse d'Adrapana, située à environ dix kilomètres d'Ecbatane[3].

La défaite parthe eut naturellement comme conséquence l'acceptation forcée de la suzeraineté de Tigrane par tous les Etats voisins de l'Arménie: l'Adiabène, la Gordyène, la Médie-Atropatène, devinrent ses vassales. Apparemment elles furent obligées de lui payer tribut et lui fournir, en temps de guerre, une force armée.

Cassius Dion atteste que Mithridate, roi d'Atropatène, avait épousé la fille de Tigrane[4].

Les Parthes vaincus durent non seulement se résigner à cet état de choses, mais encore céder à Tigrane toute la Méso-

---

[1] *Ibid.*, XI, 14, 15.
[2] *Ibid.*, XVI, 1, 19.
[3] Isidore de Charax, § 6; C. Müller, *Geogr. graeci min.*, I, 250.
[4] Cassius Dion, XXXVI, 14.

potamie, ainsi que la Mygdonie et l'Osrhoène qui en faisaient partie. En même temps — un passage de Justin l'affirme clairement[1] — ils conclurent avec Tigrane un traité d'alliance et renoncèrent au titre de «roi des rois», titre qui devait être porté désormais par le roi d'Arménie.

Maître de la Mésopotamie, située aux frontières sud de l'Arménie, Tigrane transféra les tribus arabes nomades de la partie méridionale de cette contrée pour les établir dans la région d'Osrhoène (Edesse). Il leur confia, comme l'attestent Plutarque et Pline[2], la surveillance des routes commerciales de transit, et les chargea de percevoir pour son compte les droits de douane, principalement près du passage de l'Euphrate, à l'ouest de Zeugma. Tigrane érigea, semble-t-il, en principauté distincte la Mygdonie, voisine de l'Osrhoène, où la ville de Nisibis avait une grande importance stratégique, et il en confia le gouvernement à son frère Gouras.

Ainsi qu'il ressort de l'examen attentif des sources, la plupart des guerres arméno-parthes et des conquêtes de Tigrane eurent lieu lors de la première guerre mithridatique, approximativement pendant les années 89–85. L'hypothèse d'Asdourian qui place la soumission des territoires parthes après l'annexion de la Syrie, et postérieurement à 84[3], est certainement erronée. Gutschmid signale avec justesse que l'occupation de la Syrie, qui n'était pas limitrophe de l'Arménie, n'était possible qu'après la défaite des Parthes et la soumission de la Mésopotamie[4].

Après les guerres arméno-parthes, soit environ 84 ou 83 avant notre ère, Tigrane s'empara de la Haute Syrie, tout entière, sauf la ville de Séleucie, près d'Antioche. Le témoignage suivant de Justin au sujet de l'occupation de ce pays est particulièrement digne d'attention:

> La haine implacable des deux frères, qui passa à leurs enfants, et la guerre acharnée qu'elle alluma, ayant épuisé la Syrie et ses rois — dit Justin — le peuple recourut à des appuis étrangers, et chercha des rois au dehors. Or, une

[1] Justin, XL, 3.

[2] Plutarque, *Lucullus,* 21, et Pline, VI, 28, 142.

[3] Asdourian, *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom, von 190 v. Chr. bis 428 n. Chr. . . .,* Fribourg, 1911, p. 22.

[4] A. von Gutschmid, *Untersuchungen über die Geschichte des Königreichs Osroëne,* p. 20, note 4.

partie du peuple croyait qu'il fallait offrir la couronne à Mithridate, roi du Pont; les autres, à Ptolémée, roi d'Egypte; mais d'aucuns objectaient que Mithridate était engagé dans une guerre contre les Romains et Ptolémée avait toujours été l'ennemi de la Syrie. Tous les suffrages se réunirent donc sur Tigrane, roi d'Arménie, qui, déjà puissant par lui-même, était, de plus, allié des Parthes, et parent de Mithridate[1].

Le témoignage de Strabon en ce qui concerne la Syrie et la Phénicie est également important. Contrairement à Justin, cet auteur signale que Tigrane s'était rendu maître de ces pays par les armes et non pacifiquement.

«Quant à lui (Tigrane) — dit Strabon — il était passé par des fortunes diverses: détenu d'abord chez les Parthes comme otage, il avait réussi, en leur cédant soixante-dix des vallées de l'Arménie, à rentrer dans sa patrie; puis, devenu plus fort, il leur reprit ce qu'il leur avait cédé, et dévasta même leur territoire, principalement aux environs de Ninive et d'Arbèles. Il soumit ensuite à son pouvoir l'Atropatène et la Gordyène, et, de proche en proche, tout le reste de la Mésopotamie; enfin, passant l'Euphrate, il conquit, par la force des armes, la Syrie elle-même, et la Phénicie»[2].

Comme on le voit, ce renseignement est en contradiction avec les affirmations de Justin. Celui-ci dit clairement que Tigrane avait pris possession de la Syrie à la suite de l'offre spontanée de la population. L'explication donnée par Asdourian au sujet de cette contradiction est fort plausible. Selon cet auteur, les témoignages en question peuvent tous deux être exacts, car Tigrane, invité par l'une des factions du pays, aurait dû soumettre de force, l'autre faction[3].

La ville d'Antioche et les négociants qui faisaient le commerce international de transit furent manifestement les partisans de Tigrane. L'annexion de la Syrie à l'Arménie avait pour eux une grande importance économique, car, depuis la soumission de la Mésopotamie, la principale route mondiale qui passait par Zeugma se trouvait entre les mains de Tigrane.

---

[1] Justin, XL, I, 1–3.
[2] Strabon, XI, 14, 15.
[3] Asdourian, *op. cit.*, p. 20, note 3.

Après avoir occupé la Syrie septentrionale, Tigrane soumit aussi la Cilicie Pédiade *(Cilicia Pedias),* partie nord-ouest de l'Etat séleucide; il devint, de même, maître du petit royaume de Commagène, à l'est de la Cilicie Pédiade.

Ainsi, il fut, dès lors, aux confins occidentaux de son Etat, le voisin immédiat des Romains qui avaient, en 102 avant notre ère, occupé la Cilicie montagneuse occidentale *(Cilicia Tracheia).*

La ville d'Antioche, capitale des Séleucides, peuplée de près d'un demi-million d'habitants, devint, au sud, la principale résidence royale de Tigrane; c'est là qu'étaient frappées, à son effigie et à son nom, ces belles monnaies dont un grand nombre est aujourd'hui conservé dans les musées.

Quant à la Syrie séleucide, il y institua une préfecture à part, à la tête de laquelle il désigna comme gouverneur Bagarat, un de ses généraux (Μαγαδάτης=*Βαγαδάτης), ainsi que l'atteste Appien[1]. D'après Markwart, la tradition arménienne, conservée chez Mar Apas Catina, considère justement ce Bagarat comme l'ancêtre de la famille féodale des Bagradites[2]. Dans l'année qui suivit la conclusion du traité entre Sylla et Mithridate, soit dès 83, les chroniqueurs syriaques, ainsi que Mommsen le signale[3], mentionnent Tigrane comme maître de tout le pays, et désignent la Cilicie et la Syrie comme une satrapie arménienne sous le gouvernement de Bagarat.

L'observation suivante de Th. Reinach concernant la domination arménienne en Syrie est intéressante[4]:

> La Syrie respira; pendant quatorze ans[5] elle connut, avec l'humiliation d'une domination étrangère, la paix, la sérénité et la prospérité.

Il ressort des renseignements occasionnels et fragmentaires des sources, que Tigrane II, après avoir, en 84–83, conquis la

---

[1] Appien, *Syr.,* 48.

[2] Markwart, *Eranschahr,* p. 174.

[3] Mommsen, *op. cit.,* t. VI, p. 181.

[4] Th. Reinach, *op. cit.,* p. 312.

[5] De 83 à 69 (voir Appien, *Syr.,* 48). Selon Justin (XL, 1, 4), la domination de Tigrane en Syrie dura dix-sept ans. Niese croit que ce chiffre est le résultat d'une erreur de transcription (17, au lieu de 13) (voir *Grundriss der Römischen Geschichte . . .,* p. 136, note 2). Suivant Reinach, Justin compte probablement jusqu'en 66, époque de la défaite finale de Tigrane (voir Th. Reinach, *op. cit.,* p. 312, note 6).

Syrie, fit de longues guerres en Asie Mineure orientale et en Phénicie, principalement, contre des villes fortifiées imprenables. C'est la reine de Séleucie, Cléopâtre ou Séléné, qui, en Phénicie et dans la Syrie méridionale, organisa contre lui la résistance. Et il est plus que probable qu'il occupa ces régions syriennes et les villes côtières de Phénicie après avoir livré de longues batailles, plus acharnées les unes que les autres.

Après la mort de Sylla (78) et avant la troisième guerre mithridatique (74–71) Tigrane envahit derechef la Cappadoce, cette fois-ci encore, semble-t-il, à l'instigation de son beau-père Mithridate. Ce pays, ainsi que le remarque Appien[1], était alors pris comme dans un filet; il était menacé non seulement du côté des territoires arméniens de Sophène, récemment occupés, mais encore, du côté de la Commagène et de la Cilicie Pédiade. Pendant cette expédition, Tigrane réussit à s'emparer de Mazaca, capitale de la Cappadoce, ainsi que de nombreuses autres cités hellénisées dont les habitants, au nombre de 300 000, furent transportés dans Tigranocerte, nouvellement bâtie[2].

Il faut cependant tenir pour improbable l'opinion de Mommsen, selon laquelle Tigrane aurait, avant même cette expédition, annexé à la Sophène la ville de Mélitène avec tous ses territoires environnants[3]. Cette hypothèse, admise par Khalatiantz[4] et d'autres, ne peut être exacte, car il ressort des témoignages de Salluste et de Tacite, que lors de l'expédition de Lucullus, en 69, la région ouest de l'Euphrate et la ville de Mélitène se trouvaient à l'intérieur des frontières du royaume cappadocien, et non dans celles de l'empire tigranien[5].

Outre les habitants des villes cappadociennes, on transféra en Arménie et à Tigranocerte les habitants des villes de la Cilicie Pédiade, et, en particulier, ceux de la ville littorale de Soli[6].

Les guerres de Tigrane II en Phénicie, et en particulier l'occupation de Ptolémaïs, sont mentionnées par Flavius Josèphe. La conquête de cette ville avait eu lieu non en 74, comme l'indique

---

[1] Appien, *Mithr.*, 67.

[2] *Ibid.*, cf. aussi, Strabon, XII, 2, 9.

[3] Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 180.

[4] Khalatiantz, *Esquisse de l'Histoire d'Arménie* (en russe), Moscou, 1910, p. 160.

[5] Salluste, IV, *Fragment* 59, et Tacite, *Annales*, 15, 27.

[6] Plutarque, *Pompée*, 28, 4; cf. aussi Dion, XXXVI, 37.

Mommsen[1], mais, en 70 avant notre ère, c'est-à-dire avant l'invasion de Lucullus en Arménie[2].

Je reproduirai intégralement ci-dessous le témoignage de Josèphe à ce sujet:

> Vers ce même temps on annonça que Tigrane, roi d'Arménie, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, avait envahi la Syrie et allait arriver en Judée. Cette nouvelle, comme de juste, épouvanta la reine et le peuple. Ils envoyèrent donc de nombreux et riches présents et des ambassadeurs à Tigrane, qui assiégeait alors Ptolémaïs: car la reine Séléné, appelée aussi Cléopâtre, qui gouvernait alors la Syrie, avait persuadé les habitants de fermer leurs portes à Tigrane. Les envoyés se rendirent donc auprès de Tigrane et le prièrent d'accorder sa faveur à la reine et au peuple. Tigrane les reçut avec bienveillance, flatté d'un hommage apporté de si loin, et leur donna les meilleures espérances. Mais, à peine s'était-il emparé de Ptolémaïs qu'il apprit que Lucullus, à la poursuite duquel Mithridate venait d'échapper en se réfugiant chez les Ibères, avait ravagé l'Arménie et assiégeait (sa capitale). Et Tigrane, aussitôt cette nouvelle connue, reprit la route de son royaume[3].

Comme Strabon lui aussi en témoigne, pendant les guerres syriennes et phéniciennes, Tigrane avait emmené en captivité la reine Cléopâtre-Séléné. Celle-ci fut incarcérée dans la forteresse de Séleucie, située en face de Zeugma, où elle fut, par ordre de Tigrane, décapitée avant l'invasion de Lucullus en 69[4].

Tigrane II, au cours de son règne de vingt-cinq ans (95–70 avant notre ère), avait, comme nous le voyons, agrandi considérablement son pays, qui s'étendait maintenant, d'un côté, de la mer Caspienne et du fleuve Cyrus jusqu'à la Méditerranée et à la frontière d'Egypte, et de l'autre, de la Grande Médie jusqu'à la Cilicie Trachée romaine et à la Cappadoce. A en croire Josèphe, Tigrane n'avait pas envahi la Palestine, et pourtant ce pays avait

---

[1] Mommsen, *op. cit.*, VI, p. 181.

[2] Cf. Plutarque, *Lucullus*, 21, 2.

[3] Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIII, 16, 4; cf. aussi *Guerre juive*, I, 5, 3.

[4] Strabon, XVI, 2, 3.

aussi, en apparence, accepté, dans une certaine mesure, sa suzeraineté. A cet égard, un renseignement donné par Appien est digne d'attention[1]. Selon cet historien, Tigrane avait soumis à son autorité toute la Syrie jusqu'aux confins d'Egypte.

Ayant occupé la Cilicie Pédiade et la Commagène, le roi d'Arménie avait déjà pris pied dans l'Asie Mineure et était, nous l'avons dit, devenu voisin de la Cilicie Trachée romaine. La Cappadoce, alliée de Rome, entourée désormais par le Pont, la Sophène, la Commagène et la Cilicie Pédiade, devenait, en raison de sa situation stratégique défavorable, presque indéfendable.

Les conquêtes de Tigrane sur le littoral méditerranéen, et surtout ses ravages en Cappadoce, alliée de Rome, portaient naturellement atteinte au prestige de la république romaine dans les pays d'Orient. Malgré cela, Rome resta neutre, et ne se porta même pas à la défense de son alliée, la Cappadoce.

La neutralité romaine est parfaitement compréhensible car les conquêtes du roi d'Arménie avaient eu lieu au temps des guerres mithridatiques ou durant la sanglante dictature de Sylla, lorsque Rome était affaiblie à cause de ses dissensions intestines. Il va sans dire que Tigrane n'avait aucun motif de faire la guerre aux Romains, puisque ces derniers n'intervenaient pas et n'entravaient nullement l'agrandissement impérialiste de l'Arménie.

Telles étaient les circonstances favorables qui, dans la période 95–70, permirent à ce pays de devenir peu à peu un grand et puissant Etat.

---

[1] Appien, *Syr.*, 48–49.

VI

Expansion de l'hellénisme en Arménie. Fondation de Tigranocerte

Le vaste empire de Tigrane II, mélange bigarré de races, de langues et de cultures diverses, ne pouvait naturellement former un Etat homogène, stable et solide. Sous le sceptre de ce monarque étaient réunis non seulement des contrées de régime tribal et patriarcal et des Etats féodaux, mais aussi des cités hellénisées, ayant une organisation qui leur était propre.

Les royaumes voisins de l'Arménie qui avaient reconnu la suzeraineté du «roi des rois» Tigrane, devaient, vraisemblablement, lui payer un tribut et l'aider militairement en temps de guerre. Ces royaumes vassaux, de même que les principautés autonomes de l'Arménie, conservaient leurs propres institutions et organismes d'État.

La noblesse arménienne de grands propriétaires fonciers était, sans doute, le principal soutien de Tigrane dans la conduite des guerres victorieuses dont nous avons parlé; elle l'était aussi dans la direction des affaires publiques, et jouait un rôle de premier plan au sein du grand empire créé par ce roi. En effet, comme nous l'avons vu plus haut, il avait confié à son frère Gouras la préfecture de Nisibis et au prince arménien Bagarat le poste de gouverneur à Antioche.

C'est par la puissance croissante de cette noblesse propriétaire et militaire, et surtout par le développement politique et économique aisé de l'Arménie, que s'expliquent probablement les succès vertigineux de Tigrane II et ses tendances à l'expansionnisme.

«Les succès de Tigrane le Grand — comme le signale si justement Khalatiantz — sont à attribuer aux considérables forces

économiques accumulées en Arménie au cours des siècles: pendant la paisible période de la domination perse, au temps des Séleucides, et plus tard[1].

Dans mon ouvrage en russe sur *Le commerce et les villes d'Arménie*[2], j'avais noté en détail la mauvaise situation démographique et économique de l'Arménie après la victoire de Pompée en 66 avant notre ère, lorsqu'elle fut réduite au rôle d'Etat-tampon entre les puissances rivales de l'Occident et de l'Orient. Jusque là, durant la paisible domination des Achéménides, de même qu'à l'époque des Séleucides et des prédécesseurs de Tigrane II, sa situation politique avait été très propice, tant à l'augmentation de sa population qu'au développement de son économie.

Selon moi, il est possible de supposer avec quelque vraisemblance que la population arménienne a été plus nombreuse au temps d'Artaxias et de Tigrane II qu'aux siècles postérieurs. Et nous savons, par Strabon en particulier[3], qu'à son époque, les Arméniens occupaient non seulement tout le massif arménien mais s'étaient établis aussi, en grand nombre, dans l'Adiabène et la Mésopotamie septentrionale.

L'accroissement démographique de l'Arménie, ainsi que le développement économique et politique dans la paix, constatés aux siècles antérieurs, avaient sans doute beaucoup contribué à son expansion impérialiste, au temps de Tigrane.

Dans un précédent ouvrage[4] nous avions, en outre, dit que sous le règne d'Artaxias Ier, l'ancienne Arménie vivait probablement sous le régime d'un féodalisme primitif et possédait un embryon d'organisation propre au régime féodal. Il résulte d'un important témoignage de Pline qu'au temps de cet auteur (23–79 ap. J.-C.), l'Arménie était divisée en cent-vingt régions appelées — dit-il — «stratégies», c'est-à-dire, gouvernements militaires[5].

La plupart de ces régions qui existaient probablement déjà à l'époque de Tigrane II doivent être considérées, ainsi qu'Adontz[6] l'a indiqué, comme des domaines féodaux, dans les-

---

[1] Khalatiantz, *op. cit.*, p. 161.

[2] P. 50–53.

[3] Strabon, XVI, 1, 19 et 26.

[4] Manandian, *Le féodalisme dans l'ancienne Arménie* (en arm.), p. 248–251.

[5] Pline, *Histoire naturelle*, VI, 10, 2.

[6] Adontz, *L'Arménie à l'époque de Justinien* (en russe), p. 392.

quels un rôle politique et économique prépondérant était dévolu à la noblesse propriétaire et, à mon avis, à la paysannerie affranchie ou semi-affranchie, plus qu'à la plèbe soumise au servage.

En dehors du témoignage de Pline, celui de Plutarque au sujet des rois qui servaient Tigrane mérite aussi de retenir notre attention.

«Une foule de rois servaient Tigrane — dit Plutarque — mais, il y en avait quatre qui étaient toujours auprès de sa personne comme ses huissiers et ses gardes, et toutes les fois qu'il sortait à cheval, ces rois couraient à pied devant lui, vêtus d'une simple tunique, et lorsqu'il donnait audience ou s'occupait des affaires de l'Etat, ils se tenaient debout autour de son trône, les mains enlacées l'une dans l'autre»[1].

Ce renseignement donne du cérémonial féodal une caricature exagérée; Markwart croit[2] que les quatre rois en question étaient probablement les quatre princes de l'Arménie; leur origine remonterait probablement au temps de Tigrane II. Adontz considère aussi comme vraisemblable que les quatre principautés (bdechkhoutioun) de l'Arménie féodale, sur lesquelles Agathange, Faustus de Byzance et Moïse de Khorène nous fournissent des renseignements détaillés[3], soient les roitelets d'anciens petits Etats autonomes, qui avaient, sous Tigrane, reconnu la suprématie politique de l'Arménie[4].

Malheureusement, les renseignements sommaires et fortuits que donnent les textes ne nous permettent pas d'étudier à fond les aspects de la vie arménienne à l'époque préarsacide. Nous savons seulement que les principales initiatives de Tigrane II en matière de réformes ont été la fondation de la ville de Tigranocerte et sa politique particulière de diffusion et de développement de l'hellénisme et de la civilisation citadine hellénistique. Il avait apparemment compris que la cité hellénistique, centre des métiers, de l'industrie et du commerce, pourrait seule favoriser le progrès économique et culturel de la vie patriarcale arménienne.

Il faut dire que l'hellénophilie était à cette époque une tendance générale dans les pays voisins de l'Arménie. Dès le IIe siècle le

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 21, 6.
[2] Markwart, *Eranschahr*, pp. 171-173.
[3] Voir mon ouvrage déjà cité: *Le féodalisme* ..., pp. 34-36.
[4] Adontz, *op. cit.*, pp. 283 & 410-411.

roi de Cappadoce, Ariarathe V (163–130 avant notre ère), qui avait beaucoup voyagé en Italie et en Grèce, invita dans son pays des artistes et des écrivains grecs, et transforma les principaux centres de son Etat: Mazaca et Tiana, en villes autonomes, du type hellénistique. Mazaca avait même adopté et appliqué les lois de Charondas, comme l'atteste Strabon [1].

La culture hellène et les institutions particulières des villes hellénistiques s'étaient répandues beaucoup plus dans le Pont qu'ailleurs, surtout sous le règne de Mithridate Eupator, que les historiens européens jugent comparable à Pierre le Grand.

Dans le Pont, les villes côtières grecques, Amastris, Sinope, Amisos, Trébizonde, ainsi que d'autres colonies grecques moins importantes, étaient, dès les temps les plus anciens, les principaux supports de la diffusion de la langue et de la civilisation hellènes. A l'époque de Mithridate Eupator ces villes, considérablement développées, étaient devenues de grands ports, de riches centres pour le grand commerce international. «A la veille de la conquête romaine — dit Th. Reinach —[2] ces cités, tout en atteignant, elles-mêmes, un haut degré de prospérité et de culture, avaient aussi favorisé le progrès économique du Pont et des deux Cappadoces, et commencé d'y faire rayonner l'influence vivifiante de l'hellénisme».

Grâce à l'aide généreuse et à la sollicitude de Mithridate, de magnifiques édifices, voire des quartiers entiers, furent bâtis dans toutes les villes pontiques; l'art et la science helléniques, objets particuliers de ses soins attentifs, se développaient partout fiévreusement; ainsi, ce roi transformait peu à peu son pays et propageait partout la civilisation grecque. De son temps, non seulement l'ancienne capitale Amasie, mais même certains bourgs, étaient déjà devenus des cités hellénisantes. Les bourgs pontiques de Comana, Cabira, Gaziura, Pimolisa et Talaura qui frappaient des monnaies de cuivre dont les inscriptions étaient en grec et les empreintes représentaient des légendes hellènes, étaient les témoins visibles de l'expansion et du développement de la culture hellénistique.

Comme Alexandre le Grand, Mithridate s'était proposé, semble-t-il, de marier et de fondre l'une dans l'autre la civilisation orientale iranienne, dont l'influence avait agi sur le Pont dans

[1] Strabon, XII, 2, 9.

[2] Th. Reinach, *op. cit.*, p. 246.

une large mesure, avec la culture hellénique occidentale et avait déjà commencé à restaurer la vie économique et culturelle de son pays sur de nouvelles bases.

L'union religieuse de ces deux civilisations et la fusion des divinités locales du Pont avec celles de la Grèce, l'assimilation, par exemple, de Mâ et d'Ormuzd respectivement avec Artémis et Zeus Stratios, nous montrent combien étroit a été le rapprochement des civilisations iranienne et hellénique. Une autre preuve évidente en est le fait qu'à Comana, l'un des plus célèbres sanctuaires pontiques, c'est un Grec, Dorylaüs, qui était, sous Mithridate, investi de la charge de grand prêtre du temple de cette ville.

Parallèlement au rapprochement culturel et religieux, il s'en produisait un autre entre divers groupes raciaux, comme le fait apparaître la biographie de Strabon, le grand géographe, né à Amasie, dans le Pont (vers 64 environ avant notre ère — 19 ap. J.-C.); cet auteur cite parmi ses ancêtres, avec des Grecs, Moaphern le Perse et Tibios [1] le Paphlagonien.

On voit donc ainsi réalisée dans le royaume de Mithridate Eupator la grande œuvre commencée par Alexandre le Macédonien, dont l'objectif, d'après Diodore [2], était «d'opérer une plus grande fusion dans les populations de ses Etats, d'effectuer, par des mariages et des alliances de familles, une communauté d'intérêts entre l'Asie et l'Europe».

Tigrane II pratiqua en Arménie cette même politique tendant à l'expansion de la culture citadine hellénique, ainsi qu'à la réforme et à la prospérité économiques de son pays.

Comme je l'ai signalé dans mon ouvrage en russe sur le *Commerce et les villes d'Arménie* [3], ce mouvement réformiste avait déjà commencé avant Tigrane, principalement dans la Sophène, voisine immédiate du royaume séleucide. Le grand bouleversement économique et culturel, survenu en Syrie et en Mésopotamie, avait donné un grand essor au progrès de la Sophène. C'est là qu'avaient été, on le sait, fondées les premières villes du type hellénistique de l'ancienne Arménie, Archamachat et Carcathiocerte.

L'influence hellénique devait, naturellement, par la Sophène et la Médie, pénétrer aussi peu ou prou dans les régions septen-

---

[1] Strabon, XI, 2, 18 et XII, 3.
[2] Diodore de Sicile, XVIII, 4, 4.
[3] Voir pp. 25-31.

trionales de la Grande Arménie. Les inscriptions grecques de la période séleucide, découvertes à Armavir, sont les preuves évidentes de cette influence. C'est ici aussi, dans la plaine d'Aïrarat, qu'Artaxias Ier avait, comme nous l'avons vu, fondé la ville d'Artaxata (Artachat).

Cependant, l'expansion de l'hellénisme et de la culture des cités hellénistiques eut lieu dans une plus large mesure et d'une manière plus décisive en Grande Arménie, au temps de Tigrane II.

Il était évidemment plus difficile de réaliser cette œuvre de réforme en Arménie que dans le Pont, qui possédait déjà plusieurs villes hellénisantes. Pour le développement des villes et l'expansion de la culture urbaine, il était nécessaire de transférer, depuis les villes déjà évoluées du voisinage jusqu'en Arménie, des populations entières, ce qui n'était possible que par l'emploi de la force. C'est pourquoi Tigrane se vit obligé de faire immigrer en Arménie des commerçants, des artisans étrangers et d'autres travailleurs qualifiés, qui devaient jeter dans son pays les bases de la vie urbaine hellénistique et servir d'auxiliaires au développement économique et culturel de l'Arménie.

Comme nous l'avons vu plus haut, il avait, dans ce dessein, forcé les habitants des villes hellénistiques conquises, en Cappadoce, en Cilicie et probablement aussi en Syrie, en Gordyène et en Adiabène[1] à s'établir en Arménie.

A ajouter aux renseignements signalés précédemment, les témoignages suivants de Strabon au sujet de ces colons, qui sont aussi importants qu'intéressants.

1. *Strabon,* XI, *14, 15:*

> Parvenu à ce haut degré de puissance, Tigrane fonda une ville . . ., qu'il nomma Tigranocerte, où il réunit les habitants de douze villes grecques détruites par lui.

2. *Ibid.,* XII, *2, 9:*

> Tigrane l'Arménien traita durement les Mazacéiens lors de son invasion en Cappadoce; ils se virent tous enlevés à leurs foyers et transportés en Mésopotamie pour former le principal noyau de la population de Tigranocerte. Mais,

[1] Plutarque, *Lucullus,* 26, 2.

plus tard, après la prise de cette ville (par les Romains) tous ceux qui en eurent les moyens furent autorisés à regagner leur patrie.

Sur les mêmes immigrés, emmenés non seulement à Tigranocerte, mais aussi à Artaxata et dans d'autres centres, les historiens Faustus et Moïse de Khorène nous fournissent également des renseignements dignes d'attention [1], que j'ai cités et examinés dans mon travail intitulé *Le féodalisme dans l'ancienne Arménie* [2].

Tigranocerte, fondée par Tigrane, était destinée à être le centre politique et culturel de son empire. Ni Artaxata, capitale d'Arménie, ni Antioche, résidence royale des Séleucides, toutes deux dans une situation trop excentrique, ne pouvaient servir à ce dessein. De plus, en portant son choix sur Antioche comme siège de son gouvernement, Tigrane perdait ses liens avec l'Arménie qui était le principal point d'appui et la base de sa force; la condition, en somme, de ses succès militaires.

Au sujet de Tigranocerte les auteurs romains et grecs qui nous décrivent l'expédition de Lucullus en Arménie, l'investissement et la prise de cette ville, nous donnent assez de renseignements.

Selon Appien [3], les murailles qui entouraient Tigranocerte avaient cinquante coudées de hauteur, si larges qu'on avait à l'intérieur construit des écuries pour les chevaux, et des magasins pour les marchandises. Dans la ville s'élevait la citadelle, solide et inaccessible. A l'extérieur des remparts Tigrane avait fait édifier un superbe palais entouré de jardins, aménager des lieux de divertissements, des terrains de chasse et des viviers. En outre, on avait, à proximité de ces endroits, construit une solide forteresse.

On y avait installé de force, non seulement les habitants emmenés des cités hellénisées déjà mentionnées, mais encore les nobles et les grands d'Arménie, dont les biens étaient, en cas de résistance, confisqués par l'Etat. D'après Plutarque [4] cette no-

---

[1] Faustus de Byzance, IV, ch. 24 & 55. Moïse de Khorène, II, ch. 16, 19, 49, 65; III, ch. 35.

[2] Voir pp. 216–219.

[3] Appien, *Mithr.*, 84.

[4] Plutarque, *Lucullus*, 26, 3.

blesse, tout autant que le menu peuple, cherchait à complaire au roi et aidait à la construction et au développement de la ville.

Mommsen[1] et la plupart des critiques arménisants qui ont utilisé son histoire, comparent Tigranocerte à Ninive et à Babylone. Lehmann-Haupt croit de même que la ville de Tigranocerte était, quant au modèle et au plan, semblable à celles d'Assyrie[2].

Ainsi que nous l'avons fait remarquer dans notre travail en russe sur *Le commerce et les villes d'Arménie* (p. 56), cette comparaison n'est pas exacte. Babylone et Ninive ne peuvent naturellement, ni par leur type ni par leur plan, être considérées comme analogues aux cités fondées dans les Etats hellénistiques. D'après les descriptions des textes, à Babylone et à Ninive les terres cultivées, les prairies, les vignes, et les vergers se trouvaient disséminés, à perte de vue, dans les quartiers de ces villes où les habitants se consacraient à l'agriculture plus qu'au commerce et à l'industrie. Ninive —dit le prophète Jonas (voir 3, 3)— était «une grande ville de Dieu, de trois jours de marche».

Quant à Babylone, son enceinte avait, d'après Hérodote, 480 stades de long (près de 85 kilomètres)[3].

Il est donc clair que Tigranocerte, assiégée, en 67, par les troupes relativement peu nombreuses de Lucullus, ne peut être comparée à Babylone et à Ninive, ni considérée comme analogue. Elle était probablement semblable aux cités de type hellénistique, à en juger par son plan et la nature de son commerce et de son industrie.

Dans les ouvrages historiques nous trouvons des opinions contradictoires sur la topographie de Tigranocerte; les anciennes sources ne sont pas non plus exemptes de ces contradictions. La plus ancienne, la *Géographie* de Strabon, situe Tigranocerte en Mygdonie[4]; Ptolémée, dans la Gordyène[5]; Eutrope et Faustus, dans l'Arzanène[6]. Le témoignage de Tacite mérite une particulière attention: il nous informe clairement que Tigranocerte se

---

[1] Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 182.
[2] Lehmann-Haupt, *Armenien einst und jetzt*, pp. 396-399.
[3] Hérodote, I, 178.
[4] Strabon, *Géographie*, XVI, I, 23.
[5] Ptolémée, *Breviarum*, V, 13, 22.
[6] Eutrope, VI, 9, I, et Faustus de Byzance, IV, 24.

trouvait à trente-sept milles romains (environ cinquante-cinq kilomètres) de Nisibis [1].

Se basant sur les renseignements de Strabon et de Tacite, Mommsen [2] et avec lui d'autres savants, situent l'emplacement de Tigranocerte au sud du mont Masius et du Tigre, au nord de Nisibis [3]. Quant à H. Kiepert, il estime que le renseignement de Tacite est altéré; il propose, en conséquence, de corriger les termes *septem et triginta* (trente-sept) pour les lire *centum et triginta* (cent-trente), et indique, comme emplacement de Tigranocerte, l'endroit où se trouvent les ruines de l'ancienne ville d'Arzèn (près de l'actuelle Seghert), qui est située au nord du Tigre et non au sud de ce fleuve [4].

Outre ces témoignages, les indications de Pline et celles que donnent les anciennes cartes géographiques sont également importantes pour la détermination de l'emplacement de Tigranocerte. Dans ces dernières il est intéressant de relever que le fleuve Nicéphorion qui, selon Tacite [5], bordait une partie des remparts de Tigranocerte, est mentionné avec le fleuve Parthénias comme rivière coulant à gauche du Tigre [6]. En conséquence, l'emplacement de Tigranocerte est conforme aux indications d'Eutrope et de Faustus aussi bien qu'au renseignement de Pline, et se situe à gauche du Tigre, dans l'ancienne Arzanène. Ceci est confirmé aussi par les cartes anciennes de Ptolémée et de Peutinger, où Tigranocerte est également placée au nord du Tigre.

Tirant parti de ce renseignement et d'autres indications semblables puisées aux sources, les savants allemands Lehmann-Haupt et Belck, après avoir examiné sur place tous les lieux précités, ont conclu que l'ancienne Tigranocerte était en effet située au nord du Tigre, sur l'emplacement de la ville actuelle de Farkin [7]. Il est intéressant de noter qu'avant eux cette même opinion

---

[1] Tacite, *Annales*, XV, 5.

[2] Mommsen, *Die Lage von Tigranocerta* dans *Hermes*, IX, 1875.

[3] *Ibid.*

[4] H. Kiepert, *Monatsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1873.

[5] Tacite, *Annales*, XV, 4.

[6] Pline, *Histoire naturelle*, VI, 31, 3, Paris, 1883 (éd. Littré).

[7] Cf. Lehmann-Haupt, *Armenien einst und jetzt*, I, pp. 381-429 & 501-523.

avait été émise par le feld-maréchal Moltke, en raison, semble-t-il, de certaines considérations stratégiques[1].

Que Tigranocerte ait été en réalité située là où se trouve l'actuelle Farkin, cela est maintenant confirmé aussi par mes récentes observations relatives à la topographie des stations de Zanserio et Cymiza figurant sur la table de Peutinger; en effet, ces villes se trouvaient exactement au nord de Tigranocerte. Ainsi que je l'ai signalé dans mon travail en russe, intitulé *Les principales routes de l'Arménie* (pp. 90–92), la station de Cymiza de la carte romaine n'est autre que la Kildiz actuelle (CΥΔΔΙΖΑ = CΥΜΙΖΑ) située sur la route Tigranocerte-Artaxata, exactement à cinquante milles romains ou soixante-quinze kilomètres de Tigranocerte-Farkin, comme on le voit sur la table de Peutinger.

Le choix de l'emplacement de Tigranocerte peut être jugé heureux et opportun au point de vue de la politique, de la stratégie, de l'économie. En effet, la Farkin actuelle est placée au centre de l'empire tigranien; située au pied méridional de la chaîne du Taurus, elle est, de ce fait, suffisamment défendue et protégée. Ce choix était également très opportun au point de vue des communications commerciales, car Tigranocerte, se trouvant à proximité de la grande route royale de la Perse achéménide, était, en diverses directions, reliée aux grands centres commerciaux.

Cette nouvelle ville semblait destinée à devenir un centre, non seulement pour le commerce international et l'industrie, mais aussi, pour les sciences, les arts et la littérature helléniques. Selon le témoignage de Plutarque[2], Tigrane avait invité en Arménie le célèbre orateur Amphicrate qui, banni d'Athènes, s'était retiré à Séleucie, mais qui, par la suite, ayant dédaigneusement décliné l'offre des Séleucides de leur enseigner la rhétorique, avait répondu à l'invitation du roi des rois et vivait à la cour d'Arménie. Tigrane avait encore un hôte illustre: Métrodore de Scepsis[3], homme de lettres et philosophe bien connu, appelé par Pline «Misoromain» (Misoromaeus)[4], et qui, de philosophe, se fit homme

---

[1] H. von Moltke, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei* (1835–1839), Berlin, p. 287.

[2] Plutarque, *Lucullus*, 22, 7.

[3] *Ibid.*, 22, 3–6; Strabon, XIII, 1, 55; Apollonius de Rhodes, IV, 133.

[4] Pline, *op. cit.*, XXXIV, 16, 2.

politique — d'abord dans le Pont, puis en Arménie; il aurait, dit-on, écrit l'histoire détaillée de ce monarque; malheureusement il ne nous est rien parvenu de cet ouvrage. Plutarque nous apprend[1] que Tigrane avait fait construire à Tigranocerte un théâtre, pour lequel il avait, de divers pays et villes, fait venir des acteurs grecs. En outre, son fils Artavast avait composé, en grec, un certain nombre de tragédies, de discours et d'ouvrages historiques, dont quelques-uns étaient connus des Romains, même au temps de Plutarque, de qui nous tenons ce détail intéressant[2].

Autre fait particulièrement important: en Arménie, aussi bien que dans le Pont et dans d'autres pays hellénisés, il se produisit sous l'influence de l'hellénisme, un syncrétisme religieux, et les divinités païennes de l'Arménie se confondirent avec celles des Grecs: Aramazt fut identifié à Zeus, Mihr à Héphaestos, Anahit à Artémis, Nané à Athéné, Astghik à Aphrodite, Tir à Apollon et Vahagn à Héraklès. Cette influence religieuse fut tellement forte, que, comme nous l'avons vu plus haut, les statues des dieux grecs, apportées de Grèce et d'Asie Mineure, furent, au temps de Tigrane II, placées dans les temples arméniens. On peut déduire de tous ces renseignements, fondés sur les faits et concernant l'activité de ce roi dans le domaine des réformes, que non seulement en Cappadoce et dans le Pont, mais aussi en Arménie, leur voisine, un mouvement se dessina contre l'iranisme dominant. Ainsi commencèrent dans ce pays les tentatives d'hellénisation de l'ancien mode de vie.

Ces mêmes faits démontrent qu'il est difficile de partager l'opinion de Mommsen, qui attribue aux luttes arméno-romaines aussi bien qu'aux guerres mithridatiques le caractère d'une entreprise réactionnaire contre les peuples occidentaux. Plus erronée encore est, sans nul doute, l'affirmation de cet historien, tendant à présenter Mithridate comme le leader de cette réaction asiatique contre l'hellénisme[3].

L'époque de Tigrane fut une période exceptionnelle pour la puissance politique et le développement culturel et économique de l'ancienne Arménie. Il est donc tout naturel que les événements

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 29, 4.

[2] Plutarque, *Crassus*, 33, 1.

[3] Mommsen, *op. cit.*, t. v, pp. 262–263.

historiques que nous avons rapportés aient inspiré la poésie orale et aient été racontés et chantés dans ce pays; aussi, leur souvenir s'est-il conservé pendant de longs siècles.

Quelques traditions se rapportant à Tigrane II sont même parvenues jusqu'au temps de Moïse de Khorène; entre autres un



REMPART ORIENTAL DE FARKIN-TIGRANOCERTE

certain écrit, appelé par cet historien les «Quatre Rhapsodies»[1], et dont l'auteur a probablement utilisé les anciens chants et les traditions historiques. Toutefois, avec sa chronologie erronée, Moïse de Khorène a fait de ce Tigrane mentionné dans ces récits, et qui est sûrement Tigrane II, descendant d'Artaxias, un contemporain de Cyrus, roi des Perses.

[1] Moïse de Khorène, I, ch. 21 et 24.

Comme M. Abéghian l'indique[1], les abondants souvenirs relatés par Moïse de Khorène dans le premier livre de son *Histoire* (ch. 24–31) sont, en majeure partie, des faits historiques et concordent avec les renseignements des sources étrangères.

En effet, non seulement la conquête de la Médie par Tigrane II dit le Grand, mais aussi les témoignages suivants, ne se rapportent qu'à ce roi.

1. *Moïse de Khorène (en arm.),* I, *ch. 24, p. 71 (éd. Tiflis, 1913):*

> Passons maintenant à Tigrane et à ses œuvres. Car il était le plus sage, le plus puissant de nos rois et le plus vaillant de tous. Il aida Cyrus à anéantir l'empire des Mèdes, soumit pendant longtemps la Grèce à son pouvoir. Il recula les limites de nos territoires jusqu'à nos anciennes frontières, jusqu'aux régions habitées par les Arméniens; envié par tous ses contemporains, chacun souhaitait vivre sous son règne et en son temps.

2. *Ibid., p. 72:*

> Il se mit à la tête des guerriers . . . se signala par son courage et éleva bien haut notre nation; et nous, qui étions courbés sous le joug (étranger) nous avons, grâce à lui, assujetti et rendu tributaires de nombreux peuples. Partout on voyait des monceaux d'or, d'argent, de pierres précieuses; il multiplia en général les vêtements de toutes couleurs et de toute fabrication, pour hommes et pour femmes, si bien que les laids paraissaient aussi ravissants que les beaux, et les beaux, en général, ressemblaient à des héros. Les fantassins devinrent cavaliers, les frondeurs, habiles archers; les hommes qui, auparavant, se battaient avec des pieux, furent armés d'épées et de lances; les soldats, autrefois sans armes, furent munis de boucliers et d'armures de fer. Et s'ils se rassemblaient en un lieu, leur

[1] Abéghian M., *Les légendes populaires arméniennes* (en arm.), pp. 448–474. Cf. aussi, H. Gelzer, «Armenien», dans *Realenzyklopädie für protestanische Theologie und Kirche*, Leipzig, 1897.

aspect, l'éclat de leurs cuirasses et de leurs armes suffisait pour mettre en fuite l'ennemi. Il établit la paix et la prospérité, et satura petits et grands de beurre et de miel.

3. *Ibid., ch. 30, pp. 82–83:*

On raconte aussi que Tigrane, après avoir accompli toutes ces choses, envoya sa soeur Tigranouhi, avec une pompe royale, et accompagnée d'une très forte escorte, en Arménie, à la ville qu'il appela de son nom Tigranocerte.

4. *Ibid.,* III, *ch. 28, p. 290:*

Et ils démantelèrent les remparts épais et solides (de Tigranocerte), qui avaient été élevés par Tigrane le Haïcane.

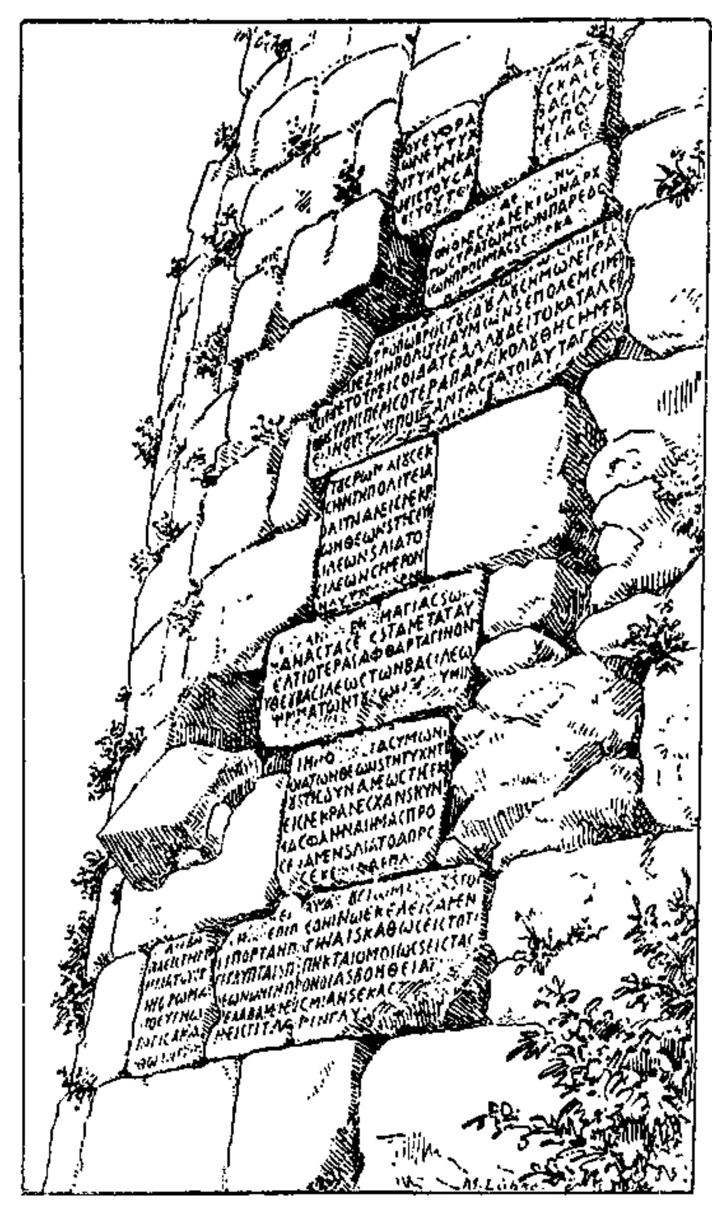
Dans le premier de ces témoignages, le souvenir de la domination éphémère de Tigrane II sur les Grecs du royaume séleucide est rapporté avec clarté et fidélité[1]. Le second, particulièrement important et intéressant, signale la réorganisation de l'armée arménienne, décrit l'abondance et la prospérité qui régnaient en Arménie et les immenses richesses qui s'y trouvaient accumulées au temps de Tigrane. Le troisième et le quatrième témoignages sont conformes à la vérité historique; ils concernent la construction de la ville de Tigranocerte, dans l'Arzanène.

Ainsi que nous l'avons signalé dans notre ouvrage en russe[2], la phrase: «il satura petits et grands de beurre et de miel», est une exagération rhétorique; elle ne peut être vraie qu'en ce qui concerne principalement les classes dominantes. En revanche, il est bien possible, et même probable, qu'en contrepartie de l'accroissement de puissance de ces classes enrichies et de l'extension de leurs pouvoirs et de leurs privilèges, la situation juridique de la paysannerie ait été aggravée.

Que ces témoignages de Moïse de Khorène au sujet des richesses accumulées en Arménie, sous forme d'argent monnayé ou d'autres valeurs, soient historiques et dignes de foi, cela est,

---

[1] Abéghian, *op. cit.*, p. 454.
[2] *Du commerce et des villes d'Arménie*, pp. 65–66.



L'INSCRIPTION GRECQUE DU ROI ARSACIDE ARMÉNIEN
(SUR LE REMPART SEPTENTRIONAL DE FARKIN)

comme nous allons le voir, confirmé par les affirmations de Plutarque concernant les sommes immenses que Lucullus et Pompée avaient emportées d'Arménie.

VII

Troisième guerre mithridatique. Fuite de Mithridate en Arménie

L'accord de Dardanos, conclu après la première guerre mithridatique (84 avant notre ère), n'était que verbal; il avait plutôt le caractère d'un armistice provisoire que d'une paix durable.

Un an après, on s'aperçut déjà de la fragilité de cette paix verbalement conclue.

En 83, le légat Muréna, gouverneur de l'Asie romaine, faisant fi du traité de Dardanos, recommença la guerre contre Mithridate, de son propre mouvement, sans l'assentiment du peuple ni du sénat romains. Cette deuxième guerre mithridatique qui devait durer près de trois ans (83–81 avant notre ère) ne cessa, par ordre de Sylla, que lorsque les troupes romaines vaincues, campées dans le Pont, durent se replier et quitter ce pays.

Après cette deuxième guerre, Mithridate, partisan sincère de la paix, dépêcha à Rome des ambassades spéciales (79–78) pour demander que l'accord de Dardanos fût transformé en traité écrit, ratifié par le sénat. Ces démarches s'étant révélées vaines, il fut convaincu que la guerre était, malgré son désir, désormais inévitable.

Si la troisième guerre mithridatique s'alluma cinq ans après ces pourparlers, la raison en est qu'à Rome le parti démocrate s'était, après la mort de Sylla (78 avant notre ère), soulevé contre le gouvernement, et qu'en Espagne, les luttes des transfuges, menées sous la conduite géniale de Sertorius, avaient pris une dangereuse tournure pour le parti oligarchique.

Mithridate tira grandement parti de cette trêve de cinq ans pour se préparer avec ardeur à la guerre qu'on ne pouvait plus

éviter. Ses précedentes luttes l'avaient persuadé qu'une armée, petite mais forte et bien entraînée, pouvait remplir son rôle plus efficacement que les grands corps qui, malgré leur supériorité numérique, étaient incapables de résister aux légions romaines bien exercées, et de les battre. Il s'efforça donc d'armer, d'entraîner et d'organiser ses troupes à la romaine. Dans cette tâche, il était aidé par les transfuges italiens, réfugiés dans ses territoires pendant les guerres civiles. La nouvelle armée, bien que plus petite en nombre que celle de l'époque de sa première guerre, n'était pas, toutefois, inférieure en qualité aux légions romaines.

Selon Appien, Mithridate avait en outre ordonné d'équiper un grand nombre de vaisseaux, de préparer d'abondantes quantités d'armes, et de mettre en réserve, pour le ravitaillement des troupes, deux millions de médimnes de blé, soit près de cinq millions de «pouts» (le «pout» russe=16,380 kg).

«Les troupes qui combattirent à ses côtés (de Mithridate) en Asie —dit Appien— étaient, hormis ses anciennes forces, composées de Chalybes, d'Arméniens, de Scythes, de Tauriens, d'Achéens, de Heniochiens, de Leucosyriens et de ceux dont le pays se trouve dans la région du fleuve Thermodon et qu'on appelle le pays des Amazones»[1].

Dans ce témoignage d'Appien, les Arméniens qui sont nommés en même temps que les Chalybes sont manifestement les Arméniens de la Petite Arménie qui, comme nous l'avons vu plus haut, avaient aussi pris part à la première guerre mithridatique.

On notera avec une attention particulière qu'avant cette troisième guerre mithridatique, comme avant la première, Tigrane avait, ainsi que nous l'avons précédemment mentionné en détail, envahi la Cappadoce[2] et fait immigrer en Arménie la population de Mazaca et celle d'autres villes. Cette expédition contre Ariobarzane Ier, l'ennemi commun, qui avait eu lieu, semble-t-il, à la demande de Mithridate, devait probablement assurer les arrières de ce dernier du côté de la Cappadoce. Ce royaume, allié de Rome, était pour lui un couloir d'une valeur militaire importante et, en cas de guerre, il était dangereux autant pour le Pont que pour l'Arménie.

---

[1] Appien, *Mithr.*, 69.

[2] En 77 avant notre ère, selon Reinach (voir *Mithridate Eupator*, p. 313).

Nous avons également vu plus haut que l'alliance arméno-pontique avait pour objet la Cappadoce seule, et non les guerres entre Rome et le Pont. Certes, d'après l'opinion qui prévaut dans les ouvrages historiques, Tigrane s'était, par cette alliance, engagé vis-à-vis de Mithridate à combattre les Romains; lors de la troisième guerre entre Rome et le Pont, il aurait unilatéralement violé le pacte arméno-pontique en abandonnant Mithridate à son sort. Et pourtant, ces affirmations sont tout à fait invraisemblables; l'étude critique approfondie des sources originales ne permet pas de les confirmer.

L'allié de Mithridate dans sa troisième guerre n'était pas Tigrane, dont le grand Etat, récemment fondé, n'était pas encore à l'abri d'une invasion éventuelle des Parthes; cet allié, c'était Sertorius, leader de la démocratie romaine, qui avait recruté et organisé en Espagne une puissante armée pour lutter contre le gouvernement conservateur de Rome. Mithridate avait fort bien compris que Rome, colossale et puissante, était presque invincible. C'est pourquoi, contrairement à ce qu'il avait fait lors de sa première guerre, il prit la résolution de ne pas se battre à la fois contre les deux partis romains. Cette fois c'est en pactisant et en s'entendant avec le parti démocrate contre le parti au pouvoir, qu'il espérait surtout délivrer son pays du danger imminent.

Mithridate parvint à se mettre d'accord avec Sertorius; il dépêcha vers lui, en Espagne, deux officiers romains, réfugiés dans le Pont, Lucius Fannius et Lucius Magius, adversaires farouches de Sylla et de ses partisans. Le pacte conclu avec lui comportait les clauses suivantes: la province d'Asie devait rester sous la domination romaine; la Bithynie, la Paphlagonie et la Cappadoce, pommes de discorde permanente entre Rome et le Pont (elles avaient pour ce dernier une importance vitale), devaient revenir à Mithridate. Celui-ci envoya à Sertorius, en Espagne, quarante vaisseaux, ainsi que trois mille talents, à titre d'aide financière.

La question de l'annexion de la Bithynie aux provinces romaines avait servi de prétexte à la troisième guerre mithridatique. Le roi Nicomède, décédé vers la fin de 74[1], avait légué à

[1] Les questions controversées relatives à la chronologie de la troisième guerre mithridatique, sont examinées par Ferrero (voir *op. cit.*, t. I, p. 174 et t. II, Appendice B, pp. 413–418). Cependant je trouve plus plausibles les observations et les précisions chronologiques contenues dans l'étude de Th. Reinach (voir *Mithridate Eupator*, p. 321, note, et *passim*).

Rome son royaume et ses trésors. Son pays, que les fermiers et usuriers romains exploitaient et opprimaient depuis longtemps, possédait des terres fertiles, des viviers, des mines, d'opulentes villes, des ports et des postes douaniers lucratifs. Il était naturel que les capitalistes italiens intéressés ne voulussent pas s'en dessaisir. Aussi, mirent-ils tout en œuvre pour décider le sénat à occuper la Bithynie, bien que cette occupation rompît l'équilibre politique établi par le traité de Dardanos et équivalût à une déclaration de guerre à Mithridate.

Ainsi, en étendant maintenant sa domination à la Bithynie, Rome devenait non seulement la voisine immédiate du Pont, mais encore se rendait maîtresse des détroits du Bosphore. Elle pouvait, dès lors, si elle le voulait, fermer ces passages et anéantir la prospérité économique des grandes villes du Pont et du Bosphore.

Alors qu'au printemps de 73, les Romains ne disposaient pas encore en Asie Mineure de troupes en nombre suffisant, l'armée pontique se mit soudain en mouvement vers la Cappadoce et la Bithynie, avant toute déclaration de guerre; quant aux vaisseaux, ils se dirigèrent vers les détroits, en longeant la côte bithynienne. Le corps d'armée envoyé en Cappadoce devait, semble-t-il, défendre au sud, les arrières du Pont, du côté de la Cilicie romaine. Pour ce qui est du second corps, force principale et marchante, il avait comme objectif l'occupation de la Bithynie et la maîtrise des détroits.

Cette seconde grande armée, traversant en un temps très court la Paphlagonie et la Galatie, entra inopinément en Bithynie; elle *mit en fuite les financiers et les fonctionnaires romains,* devenus odieux à la population locale. Les troupes romaines, campées dans ce pays et commandées par leur général, le proconsul Cotta, se retranchèrent alors dans la ville de Chalcédoine, près du littoral du Bosphore. Quant au proconsul Lucullus, autre général romain qui était chargé, avec Cotta, de la conduite de la guerre, et qui stationnait alors en Phrygie avec son armée, il se hâta d'aller au secours de son collègue.

Mais Cotta ne voulut pas partager avec Lucullus l'honneur de la victoire. Ne comptant que sur ses propres troupes, il accepta le combat près des remparts de Chalcédoine et du détroit du Bosphore. Et dans la lutte qui s'ensuivit, les troupes romaines essuyèrent une grave défaite, tant sur terre que sur mer. Rome perdit sa flotte, composée de plus de soixante bâtiments. Désormais, elle ne possédait aucun vaisseau dans la Propontide. Les

navires de Mithridate pouvaient dès lors traverser librement les détroits, pour passer dans la Propontide et de là dans la mer Egée. L'une des conséquences de cette bataille victorieuse fut que toute la Bithynie se soumit à Mithridate.

L'autre armée pontique dut probablement occuper la Cappadoce, avec la même célérité. Il ne restait donc qu'à soumettre la province d'Asie, pour y rétablir, en vertu du traité conclu avec Sertorius, le pouvoir du parti démocrate romain.

Il semblait qu'après la victoire remportée à Chalcédoine cette entreprise offrît également une certaine chance de réussite. Pendant cette troisième guerre, les Pontiques pénétrèrent dans la province d'Asie, non en conquérants, mais en qualité d'alliés de Sertorius. Le général Marcus Marius, gouverneur désigné et proconsul de cette province, les accompagnait.

Comme pendant la première guerre, Mithridate s'efforça, cette fois encore, de provoquer en Asie Mineure une lutte de classes et de soulever contre le dur pouvoir établi par Sylla les couches inférieures de la population, spoliées et opprimées. Dans ce dessein, il envoya dans diverses directions des escadrons de cavalerie volante, qui parvinrent en effet à provoquer la rébellion dans la partie méridionale de l'Asie Mineure: en Cilicie romaine, en Isaurie, en Pisidie. De son côté, le proconsul Marcus Marius obtint quelques succès dans les régions nord-ouest de la province d'Asie, où quelques villes, Lampsaque, Parium, Priapos et d'autres, lui firent leur soumission. Entré dans ces villes, Marcus Marius leur accorda la liberté au nom de Sertorius et annula une partie de leurs dettes.

Il faut pourtant dire que la révolution ne s'étendit pas, cette fois, avec la même rapidité que lors de la première guerre. Les couches supérieures et fortunées de la population cherchèrent par tous les moyens à prévenir la rébellion et à l'entraver. Comme elles étaient fortes et influentes dans les grandes villes, rares furent celles qui prirent part au soulèvement. Leur loyauté et leur concours avaient naturellement une grande importance pour l'armée de Lucullus qui après la défaite de Cotta, restait seule à défendre la province d'Asie.

Après la grande bataille livrée près de Chalcédoine, les troupes de Mithridate marchèrent vers le sud, pénétrèrent dans cette province, s'emparèrent de Lampsaque, et campèrent le long de la Propontide et de l'Hellespont. Lucullus, qui suivait de près le

mouvement des troupes pontiques, décida d'éviter toute rencontre décisive. Il savait que ces troupes, loin d'être inférieures en qualité à celles des Romains, étaient supérieures en nombre. Et, comme les difficultés de ravitaillement étaient le point le plus faible de l'armée mithridatique, Lucullus jugea dangereux de livrer bataille en rase campagne, et décida de désorganiser et d'entraver l'approvisionnement de l'ennemi.

Il y réussit, en effet. Le ravitaillement, par terre, des troupes pontiques devint fort difficile; quant aux denrées reçues par mer de Lampsaque, elles étaient insuffisantes pour satisfaire les besoins. En raison de ces difficultés il ne restait à Mithridate qu'à se retirer dans ses ports du Pont-Euxin, ou bien à s'emparer dans la Propontide d'un autre port plus grand, offrant des possibilités de déchargement pour les vivres venant du Pont.

Au lieu de battre en retraite, ce roi fier et hardi, résolut d'assiéger et d'occuper la ville de Cyzique, le plus grand port et la place la plus forte sur la côte de l'actuelle mer de Marmara. Mais ici, devant cette ville, le sort le trahit. Dès le début du siège, les machines de guerre de Mithridate furent, par suite d'une terrible tempête, fortement endommagées, et la flotte assiégeante fut, avec les soldats, engloutie par les eaux. En outre, toujours à cause des tempêtes, le transport par mer des vivres fut interrompu, et les assiégeants furent peu à peu épuisés par la famine et les maladies. Finalement, le corps d'armée pontique, affaibli, se vit forcé de se replier vers Lampsaque et la Bithynie; pendant sa retraite, les légions romaines de Lucullus, lancées à sa poursuite, lui firent subir de lourdes pertes.

Au printemps de 72, Mithridate parvint, avec le reste de sa grande armée, à se mettre à l'abri à Lampsaque et à Parium, mais la mauvaise fortune le poursuivait toujours. Les vaisseaux pontiques se brisèrent de nouveau par centaines, à cause d'une tempête qui éclata près de Cyzique et de Parium. Malgré cela Mithridate poursuivit la guerre sur mer pendant environ six mois. C'est seulement après le désastre définitif de sa flotte, qu'il fut obligé de se retirer dans le Pont.

Mais cette retraite aussi devait être désastreuse et funeste. Après sa sortie du Bosphore, plus de soixante vaisseaux pontiques et près de dix mille soldats furent victimes de la tempête. Mithridate parvint avec peine, tout seul, à rentrer dans son pays.

Le Pont, son propre territoire, presque sans défense, devint désormais, théâtre de guerre.

Au cours du deuxième semestre de l'an 72, Lucullus pénétra dans la partie ouest du Pont et permit à ses troupes de ravager et de piller cette riche et fertile région. Si l'on en croit Plutarque[1], on se trouva devant une telle abondance de butin, que dans le camp romain un bœuf ne coûtait qu'une drachme (près de 0,864 francs-or)[2], un esclave quatre (environ 3,50 francs-or). Lucullus marcha ensuite sur Amisos et Thémiscyre et mit le siège devant ces ports.

Mithridate laissa ses villes se défendre par leurs propres forces; lui-même commença à lever de nouvelles troupes, et se retranchant dans les régions montagneuses de son pays, s'efforça d'organiser une nouvelle résistance. En même temps il demanda secours à son fils Macharès, vice-roi du Bosphore, et aussi aux Parthes, aux Scythes, ainsi qu'à Tigrane II.

Cependant, ses nouvelles initiatives, prises après les graves échecs des troupes pontiques, n'inspiraient plus confiance à personne. Beaucoup d'habitants, voire des notables du Pont, passèrent à l'ennemi. Mithridate fut trahi même par ses propres ambassadeurs.

Son fils légitime, Macharès, non seulement ne vint pas à son aide, mais encore guetta le moment propice pour conclure avec les Romains une paix séparée.

Voici ce que raconte Plutarque au sujet de l'ambassade envoyée auprès de Tigrane[3]:

> Métrodore —dit Plutarque— était par Mithridate envoyé en ambassade à la cour de Tigrane, pour lui demander du secours contre les Romains. «Et toi, ô Métrodore, lui avait dit Tigrane, que me conseilles-tu?» Métrodore, soit qu'il n'eût réellement en vue que l'intérêt de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli dans ses Etats, lui répondit: «Comme ambassadeur je vous exhorte à secourir le roi; comme votre conseiller, je vous dis de n'en rien faire».

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 14, 1.

[2] Hultsch, *Griechische und römische Metrologie*, p. 711 (O mark 702).

[3] Plutarque, *Lucullus*, 22, 4.

Chez Memnon[1] également, nous trouvons un intéressant témoignage relatif à la démarche de Mithridate auprès de Tigrane:

> Mithridate . . . envoya — atteste Memnon — des ambassades auprès des rois Scythes, du roi des Parthes et auprès de son propre gendre, Tigrane l'Arménien. Les premiers rejetèrent sa demande; quant à Tigrane, harcelé sans cesse par la fille de Mithridate, qui le conjurait d'aider son père, il promit finalement de le secourir.

Cette promesse de Tigrane resta apparemment une simple promesse. Les sources originales, non seulement sont muettes sur son aide et sur son concours effectifs, mais même, faisant allusion à sa neutralité, elles la considèrent comme une faute impardonnable. Selon Reinach, les paroles suivantes de Salluste concernent probablement Tigrane:

> *Non tu scis, si quas ædes ignis cepit acriter, haud facile sunt defensu quin et comburantur proximæ*[2]. («Ne sais-tu pas que si le feu dévore une maison, il est difficile d'empêcher celle d'à côté d'être également consumée»).

Ainsi que Th. Reinach le suppose encore, le vers suivant d'Horace est probablement écrit sous l'influence de ces lignes:

> *Tua res agitur paries cum proximus ardet*[3]. («Lorsque le mur du voisin brûle, c'est vous que cela concerne»).

Les récents ouvrages historiques considèrent la neutralité de Tigrane comme une grande faute politique, car elle allait décider du sort, non seulement du Pont, mais aussi de l'Arménie et de l'Asie Antérieure.

Cette appréciation est sans doute exacte, mais ceux qui condamnent Tigrane, ne doivent pas perdre de vue la situation difficile où il se trouvait. En entrant en lice contre les Romains, Tigrane aurait dû non seulement leur faire la guerre, mais com-

---

[1] Memnon, *Historiarum Heracleae Ponti,* ch. 43, p. 64.

[2] Th. Reinach, *op. cit.,* p. 335, note 1, et aussi, Salluste, *Historiarum Fragm.,* III, 37.

[3] Reinach, *op. cit.,* p. 335, note 1.

battre aussi les Parthes, ses ennemis mortels[1]. Il ne faut pas non plus oublier que la diplomatie romaine, fourbe et habile, s'était, de son côté, efforcée, comme on peut facilement le déduire des assertions de Plutarque[2], de donner l'impression que les Romains n'avaient envers Tigrane que des intentions pacifiques.

Au printemps de 71, la lutte contre Mithridate recommença dans la région centrale du Pont, près de Cabira (auj. Niksar ou Néo-Césarée, sur la rive de Kelkit (Lycos). Mithridate parvint en peu de temps à lever et organiser en cette localité une armée composée d'indigènes et de mercenaires scythes.

La marche en avant de Lucullus vers Cabira fut assez pénible et dangereuse, car la cavalerie mithridatique, très forte et plus nombreuse que celle des Romains, gêna et même entrava l'approvisionnement de ses troupes.

Au début, Mithridate obtint quelques succès près de Cabira, mais fut, peu après, trahi par certains de ses généraux que Lucullus avait corrompus. En été 71, les troupes pontiques subirent en ce lieu une grave défaite, et le roi, à la tête d'un corps de faible effectif, put à peine se sauver; tout d'abord il gagna Comana, puis, passant par Talaure, dont le site n'est pas encore exactement précisé, alla en Arménie demander asile et assistance à son gendre.

Il y trouva en effet un refuge; mais Tigrane, désireux de garder sa neutralité, ne l'invita pas à sa cour; il ordonna seulement de rendre à son beau-père les honneurs royaux et lui désigna comme résidence un pays très lointain, sur les frontières de son Etat[3].

Quelques historiens, sur la foi des renseignements douteux de Plutarque, blâment Tigrane d'avoir refusé de rencontrer et de réconforter son infortuné parent, et de l'avoir envoyé dans des lieux malsains et marécageux[4]. Ils oublient que ce témoignage partial de Plutarque, comme beaucoup d'autres semblables, que ne corroborent pas les renseignements puisés à d'autres

---

[1] Gutschmid croit même que la dernière lutte de Tigrane contre les Parthes se poursuivait au début de l'an 70, lorsque les envoyés de Mithridate étaient allés lui demander son aide (voir *Geschichte Irans* . . ., pp. 82–83).

[2] Plutarque, *Lucullus*, 14, 4–7.

[3] Memnon, *op. cit.*, ch. 46, et Appien, *Mithr.*, ch. 82.

[4] Plutarque, *Lucullus*, 22, 1.

sources, sont probablement des fables inventées à plaisir, dépourvues de valeur historique[1].

L'attitude de Tigrane à l'égard de Mithridate vaincu, réfugié auprès de lui, était en réalité dictée par des considérations politiques. Au cours de la troisième guerre mithridatique, de même qu'après la défaite finale de son beau-père, Tigrane n'avait eu qu'un souci: s'efforcer d'éviter la guerre, dans l'espoir qu'en restant neutre, il lui serait possible de maintenir la paix avec Rome.

L'avenir ne tarda pas à montrer que ce fut là un calcul politique erroné et de courte vue.

[1] Th. Reinach, Eckhardt et d'autres auteurs ajoutent foi aux témoignages douteux de Plutarque, que nous venons de citer (voir Reinach, *op. cit.*, pp. 347–348, Eckhardt, *op. cit.*, *Klio*, IX, 4, p. 402, *passim*.

VIII

Lucullus demande l'extradition de Mithridate et se prépare à la guerre

Après la défaite finale de Mithridate, les troupes romaines se répandirent dans les régions centrales et orientales du Pont et dans la Petite Arménie. Presque partout, les nobles et les fonctionnaires firent leur soumission aux Romains et leur livrèrent les trésors de leur pays; par contre, les grandes cités helléniques continuèrent de se battre et résistèrent opiniâtrement.

Lucullus passa l'hiver de 71–70 à Cabira conquise, au palais de Mithridate, réfugié en Arménie. Vers la fin de 71 probablement, après la grande bataille livrée près de cette ville, il envoya auprès de Tigrane son beau-frère, Appius Claudius, pour lui demander de livrer aux Romains le roi du Pont.

Au sujet de cette ambassade, Plutarque nous fournit des renseignements détaillés, dans sa biographie de Lucullus; non content de glorifier ce général et de le présenter comme un héros, il s'efforce d'humilier et de discréditer ses adversaires. Ce sont ces renseignements douteux que tous les ouvrages récents, occidentaux et arméniens, reproduisent principalement, sans vérification. Malheureusement, ces auteurs ne se sont pas aperçus qu'un examen attentif fait facilement apparaître les coups de pouce de Plutarque.

Nous donnons, ci-dessous, sans en rien retrancher, les témoignages en question, qui doivent être revus.

1. *Plutarque,* Lucullus, *19, 2:*

> Et il (Lucullus) soumit les Chaldéens et les Tibarènes, conquit la Petite Arménie, dont il réduisit les forteresses

et les villes; ensuite, il envoya Appius vers Tigrane, pour lui redemander Mithridate; il revint devant Amisos, toujours assiégée par ses troupes.

2. *Ibid., 21, 1–2:*

Appius Claudius, qui avait été envoyé vers Tigrane, et qui était le frère de celle qui, à l'époque, était l'épouse de Lucullus, eut d'abord pour guides des sujets du roi qui, sans aucune nécessité, lui firent faire par le haut du pays des détours, à travers des chemins tortueux et sinueux. Enfin, un affranchi, Syrien de nationalité, lui ayant indiqué le vrai chemin, il renvoya ces guides barbares, quitta cette route fausse et longue, et, au bout de quelques jours, il franchit l'Euphrate et arriva à Antioche de Daphné (Epidaphné). Il reçut l'ordre d'y attendre Tigrane qui était alors absent et occupé à soumettre quelques villes de la Phénicie. Appius profita de ce délai pour rallier au parti des Romains plusieurs princes du pays, qui n'obéissaient qu'à regret à Tigrane l'Arménien. Parmi eux se trouvait Zarbiénos, roi de Gordyène. Il reçut des députés que lui envoyèrent secrètement plusieurs villes nouvellement subjuguées par Tigrane, leur promit le secours de Lucullus, mais les engagea à ne pas remuer encore.

3. *Ibid., 21, 7–9:*

Ainsi, en présence de Tigrane, Appius, dès que la parole lui fut donnée, dit sans détour qu'il était venu emmener Mithridate qui devait figurer au triomphe de Lucullus; ou, s'il le refusait, pour lui déclarer la guerre à lui-même.

Bien que Tigrane s'efforçât d'entendre ces paroles avec un rire affecté, ceux qui étaient présents n'ont pas été sans remarquer que sa figure s'altérait en écoutant le discours franc et osé du jeune Appius; c'était sûrement la première parole libre qu'il entendait depuis son règne ou, plutôt, une tyrannie de vingt-cinq ans. Il répondit à Appius qu'il ne lui livrerait pas Mithridate, et que si les Romains lui déclaraient la guerre, il saurait se défendre. Irrité contre Lucullus qui, dans sa lettre, lui donnait simplement le titre de roi, et non celui de roi des rois, il ne lui donna pas, dans sa réponse, le titre d'Imperator. Il envoya toutefois

à Appius des présents magnifiques; et comme cet officier les refusa, il lui en envoya de plus magnifiques encore. Appius, ne voulant pas qu'il pût croire que c'était par un sentiment de haine qu'il les refusait, ne prit qu'une coupe, renvoya tous les autres présents, et se hâta d'aller rejoindre son général.

Il convient, en premier lieu, de faire observer que le renseignement essentiel contenu dans les témoignages de Plutarque est douteux et inventé: il affirme que, Tigrane ayant rejeté la demande d'Appius Claudius, celui-ci lui aurait déclaré la guerre. Cela ne peut être exact, car le sénat, on le sait, n'avait pas donné à Lucullus plein pouvoir de déclarer la guerre à Tigrane. De même, il est fort improbable que, vers la fin de 71, Lucullus ait déclaré la guerre à Tigrane, car il n'avait pas encore soumis les grandes villes pontiques, pour pouvoir protéger ses arrières. Enfin, Lucullus pouvait-il être à ce point imprévoyant et malavisé qu'il déclarât la guerre à Tigrane environ une année et demie avant son expédition arménienne? Ne donnerait-il pas ainsi au roi d'Arménie le temps et la possibilité de préparer à la lutte ses forces militaires?

Le récit de Plutarque est si évidemment erroné que des historiens célèbres, tels que Mommsen, Reinach et d'autres l'ont négligé. Cette erreur a cependant trouvé place dans les œuvres d'Eckhardt, d'Asdourian et de Dolens-Khatch [1].

Les renseignements de Memnon d'Héraclée sur l'accueil fait à Appius Claudius, à Antioche, sont certes plus dignes de foi, car cet historien qui appartient au groupe d'auteurs grecs d'Asie Mineure n'a pas à l'égard des adversaires de Rome le comportement tendancieux, propre aux historiens romains. Il est remarquable qu'apparemment il ignore tout d'une déclaration de guerre. Mais il donne une citation détaillée de la réponse de Tigrane à Appius, réponse fondée et juste à la fois. Selon toute probabilité, c'est justement pour cette raison que Plutarque et les historiens romains ne l'ont pas mentionnée.

«Lucullus — écrit Memnon [2] — envoya auprès de Tigrane Appius Claudius comme ambassadeur, pour lui demander l'extra-

---

[1] Eckhardt, *op. cit, Klio*, x, 1, pp. 74-75; Asdourian, *op. cit.*, pp. 27-28; Dolens et Khatch, *Histoire des anciens Arméniens*, p. 128.

[2] Memnon, *op. cit.*, ch. XLVI.

dition de Mithridate. Mais, Tigrane n'accéda pas à cette demande, disant que le monde entier le blâmerait s'il livrait à Lucullus le père de sa femme; il sait bien que Mithridate est un homme méchant, mais, s'il le livrait, il serait bafoué par sa famille. Il adressa aussi à Lucullus une lettre, conçue dans ces mêmes termes».

En soumettant à un examen attentif les autres témoignages de Plutarque, on voit tout de suite à quel point est invraisemblable le renseignement, suivant lequel les guides de Tigrane auraient, exprès, conduit Appius par de longs chemins détournés. En réalité, c'est Appius lui-même qui, dans une intention d'espionnage, avait, selon toute probabilité, habilement établi son itinéraire.

Des témoignages de Plutarque on peut conclure avec certitude qu'Appius était muni d'instructions secrètes pour exciter à la rébellion contre Tigrane les villes grecques de Syrie et les peuples étrangers soumis à son pouvoir. Manifestement, Plutarque s'est efforcé de masquer les fins d'espionnage des détours de l'ambassadeur romain en Arménie; détours dont il a donné une explication aussi sotte que maladroite, en prétendant que c'était à dessein que les guides envoyés par Tigrane avaient conduit Appius sur de fausses routes.

Ainsi qu'il ressort des témoignages déjà cités de Plutarque, cet ambassadeur avait accompli avec succès la mission dont Lucullus l'avait chargé. Probablement il avait, pendant sa tournée en Arménie, gagné au parti des Romains quelques princes mécontents, parmi lesquels Zarbiénos, roi de Gordyène. Et à quelques villes syriennes, qui avaient promis de se soulever contre Tigrane, il avait conseillé de n'en rien faire avant l'arrivée de Lucullus.

Durant le séjour d'Appius en Arménie, se poursuivait le siège des grandes villes pontiques d'Amisos et de Sinope, qui, opposant une farouche résistance, ne consentirent pas à se rendre aux Romains. La loyauté et le dévouement de ces cités helléniques envers Mithridate sont dignes d'attention; ils prouvent éloquemment que le roi du Pont était effectivement le défenseur et le protecteur de l'hellénisme et des villes hellénisées. La politique hellénophile de Mithridate, prince épris de progrès, ainsi que ses efforts pour l'expansion de la culture urbaine hellénistique, que nous avons plus haut signalés en détail, ne pouvaient que déplaire aux seigneurs conservateurs de la noblesse pontique, grands propriétaires fonciers. Et, selon toute apparence, c'était justement la

raison pour laquelle cette noblesse — et elle surtout — trahissait souvent Mithridate; elle avait, sans sérieuse résistance, livré aux Romains les places fortes et les trésors du pays.

Au printemps de 70, les Romains parvinrent, après un long siège, à s'emparer des ports d'Héraclée et de Sinope et, en automne de cette même année, de la ville d'Amisos. Après la chute de ces cités, Rome devint maîtresse de tout le Pont; la guerre contre Mithridate pouvait, dès lors, être regardée comme terminée.

Le pays conquis, et surtout ses riches et magnifiques villes helléniques, furent livrés à un cruel pillage. Les soldats romains incendièrent et détruisirent complètement l'opulente et superbe ville d'Héraclée, ainsi que la célèbre et belle Amisos, considérée comme l'Athènes du Pont. Il est surprenant que Lucullus, le plus grand de tous les pilleurs romains, qui avait détruit et anéanti complètement la grande et riche culture hellénique du Pont, ait été appelé dans certaines œuvres historiques très renommées, défenseur de la civilisation hellène et «fervent adorateur de l'hellénisme»[1].

Après avoir pris les villes, Lucullus quitta le Pont, en cette même année 70, pour rentrer dans la province d'Asie. Il est fort intéressant de noter qu'avant d'envahir l'Arménie, il avait cru nécessaire de rendre moins dure la situation économique désespérée de l'Asie romaine.

Cette province devait, nous l'avons dit, après la première guerre mithridatique, payer en punition de sa déloyauté, une indemnité de guerre de vingt mille talents, plus les arriérés des impôts relatifs aux cinq dernières années.

Elle était maintenant en faillite et complètement exsangue, en raison des intérêts exorbitants de ses dettes gigantesques. En recouvrement des intérêts qui leur étaient dus, les financiers romains, créanciers de ce pays appauvri, avaient confisqué les maisons, les champs, les vignobles, les édifices publics; ils avaient

---

[1] Voir, par exemple, Ferrero, *op. cit.*, I, p. 202. C'est à l'influence d'ouvrages semblables qu'il faut attribuer la description erronée que fait S. I. Kovalev dans son manuel scolaire *Histoire de la Société Antique. Hellénisme et Rome* (en russe), 1936, pp. 192 et 207, au sujet du caractère de Mithridate et de Lucullus. Cet auteur représente Mithridate comme «fourbe et habile barbare, d'éducation hellène»; quant à Lucullus, il serait, d'après lui, «un aristocrate convaincu, très riche, connu pour son excellente hospitalité («festins de Lucullus») et «un personnage de nature aimable . . .».

pillé et emporté en Italie les objets d'art, les statues, les tableaux, l'orfèvrerie et l'argenterie. En outre, ils enlevaient et envoyaient en Italie, en esclavage, les enfants de leurs débiteurs et les débiteurs eux-mêmes. Cependant, malgré la faillite complète de toute cette province, sa dette primitive de vingt mille talents, loin de diminuer après 84, avait au contraire atteint, en 70, quarante mille talents. En admettant le calcul de Hultsch, selon lequel un talent de l'époque équivalait à environ 5185 francs-or, cette dette représentait un total de 207 406 080 francs-or[1].

Le remboursement de cette énorme dette et de ses intérêts accumulés était au-dessus de la capacité de paiement de l'Asie romaine; il n'était plus possible de l'effectuer. La population spoliée était irritée contre Rome, et aussi, naturellement, contre les détenteurs de son pouvoir. Lucullus jugea indispensable d'apaiser le mécontentement en s'efforçant d'adoucir la situation économique du peuple, devenue intolérable.

Il imposa les propriétaires d'immeubles et d'esclaves et établit un impôt sur le revenu de 25 pour cent. Il interdit d'exiger plus de 12 pour cent sur les dettes privées, ainsi que l'intérêt sur les intérêts accumulés. Le total des intérêts perçus ne pouvait pas dépasser le principal, et le créancier ne pouvait saisir que le quart des revenus du débiteur défaillant.

Plusieurs savants occidentaux, tels que Ferrero et Chapot, supposent que Lucullus avait pris ces mesures financières au cours de la première année de la troisième guerre mithridatique, soit en 73[2]. Cette hypothèse est dénuée de tout fondement. Plutarque, comme Appien, sources principales des informations précédentes, indiquent clairement que le retour de Lucullus en Asie et ses réformes signalées plus haut sont postérieurs à la prise d'Amisos et à l'arrivée d'Appins Claudius en Arménie[3].

Que Lucullus ait jugé important et nécessaire de réaliser ces réformes et d'entreprendre la pacification de l'Asie Mineure romaine avant son expédition en Arménie, cela constitue un fait digne d'attention, dont cependant les ouvrages historiques n'ont

---

[1] Hultsch, *op. cit.*, pp. 298 et 711.

[2] Ferrero, *op. cit.*, t. II, Appendice B, p. 416: *La chronologie des guerres de Lucullus;* Chapot, *La province romaine proconsulaire d'Asie*, pp. 40–41.

[3] Plutarque, *Lucullus*, 19, 2, et Appien, *Mithr.*, 83.

pas tenu compte. Il est clair que le général romain, décidé à faire la guerre à Tigrane, devait, à l'ouest, protéger ses arrières, en faisant certaines concessions aux populations désespérées et agitées de l'Asie Mineure romaine.

Ces ouvrages ne renferment non plus aucune précision au sujet des plans perfides de Lucullus d'envahir l'Arménie, qu'un examen plus attentif des sources originales permet de dévoiler sans difficulté.

Lucullus avait organisé son expédition contre Tigrane dans le plus grand secret. A mon avis, il avait cherché à endormir la vigilance de ce roi et dressé un plan d'attaque-surprise, pour l'écraser avant qu'il eût rassemblé et préparé au combat ses troupes dispersées.

On comprend aisément que les auteurs romains n'aient pas voulu reconnaître ouvertement l'agression de Lucullus contre l'Arménie, avant toute déclaration de guerre, au mépris des règles internationales. C'est le cas en particulier de Plutarque, qui a écrit non pas l'histoire impartiale de Lucullus, mais son panégyrique. Pourtant, les allusions claires à ce sujet ne manquent pas chez Appien, qui, dans cette partie de son ouvrage, a probablement utilisé, non les œuvres originales romaines, mais les sources grecques — et neutres — d'Asie Mineure.

Il ressort du témoignage de cet historien, reproduit ci-dessous intégralement, que Lucullus, à son retour en Asie Mineure romaine, en 70[1], s'est avant tout efforcé de donner l'impression que la guerre était terminée; puis, il a subitement ordonné à son armée de se mettre en mouvement vers l'Arménie, à marches forcées.

«Or, c'est ainsi — raconte Appien — que Lucullus ravagea les villes de Sinope et d'Amisos. Le fils de Mithridate, Macharès, roi du Bosphore, lui ayant envoyé une couronne d'or, il le reçut en ami. Puis, il exigea de Tigrane de lui livrer Mithridate. Lui-même, prenant ensuite la route d'Asie, qui devait encore les indemnités fixées par Sylla, demanda (aux populations) la qua-

---

[1] Il y a tout lieu de supposer que le retour de Lucullus en Asie Mineure a eu lieu non avant la prise, en 71, d'Amisos et de Sinope, comme le croient Th. Reinach, Mommsen et d'autres sur la foi de Plutarque (voir Reinach, *op. cit.*, p. 152, et Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 197), mais après qu'il se fut emparé de ces villes, en 70, ainsi qu'en témoigne Appien.

trième partie de leurs revenus et imposa en outre leurs maisons et leurs esclaves. Ensuite, il organisa, à l'occasion de sa victoire, des fêtes de sacrifices comme si la guerre était terminée avec succès. Et après avoir sacrifié aux dieux, il alla faire la guerre à Tigrane qui ne lui avait point voulu rendre Mithridate[1]».

Ainsi qu'on va le voir, Salluste et Memnon font également allusion à l'invasion secrète et inopinée de Lucullus en Arménie. *Et il me semble que le souvenir de Lucullus, considéré comme* un brigand attaquant à l'improviste, est conservé, dans la tradition populaire arménienne, sous la forma altérée de «Vaïkoun», c'est-à-dire «voleur de grand chemin, brigand», parce qu'il avait troublé la tranquillité de l'Arménie et forcé Tigrane à rentrer de la ville de Ptolémaïs en Arménie[2].

L'ancienne tradition au sujet de Lucullus-Vaïkoun est mentionnée dans le passage suivant de l'*Histoire* de Moïse de Khorène.

Moïse de Khorène (en arm.), II, ch. 14 (éd. Tiflis, 1913), p. 128–129:

> Immédiatement il (Tigrane) se porte en Palestine pour se venger sur Cléopâtre, fille de Ptolémée, des torts de son fils Dionysos envers son père. Il fait prisonniers un grand nombre de Juifs, et met le siège devant la ville de Ptolémaïs. La reine des Juifs, Alexandra, c'est-à-dire Messaline, femme d'Alexandre, fils de Jean, fils de Simon, frère de Judas Macchabée, qui occupait alors le trône de Judée, obtint, à force d'argent, le retrait de Tigrane; car ce prince avait appris aussi qu'un brigand nommé Vaïkoun, jetait le trouble en Arménie, et qu'il avait occupé une montagne inexpugnable qui est, jusqu'à ce jour, appelée Vaïkounik, du nom de ce brigand.

Ainsi que nous allons le voir ci-dessous, le fait que Lucullus ait envahi l'Arménie soudainement, sans aucune déclaration de guerre, peut être considéré comme absolument incontestable.

---

[1] Appien, *Mithr.*, 83 et 84.

[2] L'hypothèse de Khalatiantz, selon laquelle Moïse de Khorène aurait arbitrairement surnommé Lucullus «Vaïkoun le brigand», n'est pas probable. Selon moi, le témoignage de Moïse est basé sur la tradition populaire arménienne (voir Khalatiantz, *Les Arsacides arméniens* (en russe), pp. 64 et 375.

IX

Attaque soudaine de Lucullus. Première rencontre avec les Arméniens

Comme nous l'avons dit, Lucullus avait secrètement et traîtreusement préparé son attaque inopinée contre Tigrane.

Le roi d'Arménie n'attendait ni ne prévoyait le danger qui menaçait son pays. Selon toute apparence, il savait que le sénat romain n'avait pas investi Lucullus de pleins pouvoirs pour s'engager dans une nouvelle guerre en Arménie. De même, il savait probablement que le sénat, estimant dangereux un nouveau conflit avec la puissante Arménie, ne lui avait pas donné son accord pour intervenir dans les affaires syriennes, ni pour élever sur le trône les héritiers légitimes des Séleucides. Cette intention pacifique du sénat, ainsi que les fêtes organisées par Lucullus, à Ephèse, pour célébrer ses victoires, avaient sans doute rassuré Tigrane; celui-ci considérait que le danger d'une guerre avec les Romains était désormais écarté. En conséquence, non seulement il ne fit aucun préparatif de guerre, mais au contraire, insouciant et tranquille, s'occupa des travaux en cours pour l'achèvement de la construction de Tigranocerte.

Ce naïf optimisme était une grande faute politique qui, comme on va le voir, eut de fatales conséquences pour son empire. Il est bien difficile d'excuser cette erreur de calcul, car, comme les témoignages des sources nous l'apprennent, Mithridate avait prévenu son gendre que l'impérialisme romain, farouche et avide, ne manquerait pas d'aboutir à l'invasion de l'Arménie. En effet, les Romains devaient tôt ou tard demander compte à Tigrane de sa main-mise sur la Syrie et des dévastations en Cappadoce, toutes deux alliées de Rome; celle-ci ne pouvait, naturellement,

tolérer que l'Arménie, puissante et conquérante, s'organisât définitivement, et se fortifiât derrière ses colonies d'Asie Mineure: la Commagène, la Cilicie orientale et le littoral de la Méditerranée, contrées où l'Arménie constituait un danger permanent pour la domination romaine en Orient.

Il n'est donc pas difficile de comprendre que le voisinage de la république romaine, puissante et belliqueuse, aux frontières occidentales de l'Arménie, était, pour l'empire arménien récemment constitué, plus dangereux que celui du royaume parthe, lâche et instable, sur ses confins orientaux. Tigrane n'aurait donc pas dû, comme le font avec raison remarquer les sources romaines, souffrir l'effondrement du royaume de Pont qui défendait ses arrières; il aurait dû aller au secours de son beau-père Mithridate, avant même que la bataille de Cabira eût commencé.

Au printemps de 69, Lucullus entreprit son expédition de l'Arménie de sa propre initiative, et sous sa propre responsabilité, sans déclaration de guerre et sans l'assentiment du sénat. Comme Salluste le rapporte[1], il traversa la Cappadoce à marches forcées, pour se diriger rapidement vers l'Euphrate, qui séparait le royaume d'Ariobarzane de l'ancienne Sophène, rattachée à l'Arménie. Là, près de Mélitène[2], le roi de Cappadoce avait, au cours de l'hiver, préparé en secret des radeaux[3] qui permirent à Lucullus de franchir facilement le fleuve pour pénétrer dans la Sophène. Que cette traversée ait été secrètement et inopinément effectuée, cela est attesté aussi par Memnon[4].

Les légions romaines, parties de Mélitène, étaient sans doute arrivées au bord de l'Euphrate par la voie ancienne des caravanes, tracée en détail sur la table de Peutinger. Cette route est exactement placée à proximité de l'actuelle Izoglou (ce nom s'écrit aussi: Izoli) et de l'ancienne et célèbre forteresse de Tomisa, située sur la rive gauche du fleuve. Selon Strabon, Lucullus avait fait don de ce château fort à Ariobarzane I[er] en récompense du con-

---

[1] SALLUSTE, *Hist. Fragm.* IV, II.

[2] Cf. TACITE, *Annales*, XV, 26-27.

[3] Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'hypothèse de Mommsen, suivant laquelle Tigrane aurait soumis aussi Mélitène, n'est pas exacte.

[4] MEMNON, ch. 56: «Lucullus, dit Memnon, pénétrant en Cappadoce et ayant comme ami le dynaste de celle-ci, Ariobarzane, franchit à pied l'Euphrate *inopinément* . . .».

cours que ce roi de Cappadoce lui avait prêté lors de sa guerre contre Mithridate[1].

Ces renseignements, fondés sur les faits, historiques et dignes de foi, sont passés sous silence par Plutarque; cet historien a probablement cherché à cacher la clandestinité et le caractère de brigandage de cette expédition, qui ne faisait pas trop honneur à Lucullus. Au lieu de nous fournir ces renseignements qu'il connaissait, en particulier par l'ouvrage historique de Salluste, il nous présente un récit légendaire plein de fictions et de prodiges, dont la source originale, selon la supposition de Reinach[2], est probablement la fable poétique d'Archias d'Antioche.

Je ne crois pas superflu de reproduire ci-dessous, sans en rien omettre, la traduction des renseignements de Plutarque, fréquemment cités dans les ouvrages historiques:

> Lucullus, marchant à grandes journées et arrivé aux bords de l'Euphrate — dit Plutarque —, trouva ce fleuve grossi par les pluies de l'hiver; il vit avec chagrin la perte de temps et l'embarras qu'il allait éprouver pour rassembler des barques et construire des radeaux. Mais, sur le soir, les eaux commencèrent à se retirer, et elles diminuèrent si fort pendant la nuit, que le lendemain le fleuve était rentré dans son lit. Les naturels du pays, ayant vu s'élever au milieu du fleuve de petites îles autour desquelles l'eau semblait dormir, adorèrent Lucullus comme un dieu. Ce prodige qui arrivait très rarement leur fit croire que l'Euphrate s'était soumis à lui volontairement; qu'il avait adouci et pour ainsi dire, apprivoisé ses eaux, pour lui procurer un passage aussi prompt que facile. Lucullus, saisissant l'occasion, fit passer aussitôt son armée; et à peine fut-il à l'autre bord, qu'il eut le signe le plus favorable. Il passait sur cette rive de l'Euphrate des génisses consacrées à Diane persique, divinité singulièrement honorée par les barbares qui habitent au-delà de ce fleuve. Ils ne se servent de ces génisses que pour les sacrifices qu'ils offrent à la déesse; tout le reste du temps, elles errent en liberté dans les prairies, portant sur leur front

---

[1] STRABON, XII, 2, I.

[2] REINACH, *op. cit.*, p. 442.

> l'empreinte de la déesse, qui est une torche allumée. Quand on en a besoin pour les sacrifices, il n'est pas facile de les prendre, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on en vient à bout. Lorsque l'armée romaine eut passé l'Euphrate, une de ces génisses monta sur une roche qu'on croit consacrée à Diane, s'y arrêta, et, baissant la tête, comme font celles qui sont attachées, elle se présenta à Lucullus pour être immolée; il l'immola et sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate, pour son heureux passage[1].

Certes, ces renseignements de Plutarque sont dépourvus de valeur historique. Aussi se demande-t-on pourquoi certains ouvrages historiques récents les reproduisent en détail sans mentionner les autres témoignages que nous avons cités, ceux-là dignes de foi, reposant sur les faits[2].

Après avoir franchi l'Euphrate, l'armée romaine, sous la conduite de Lucullus, se mit en mouvement, de nouveau à marches forcées, pour se diriger vers le Tigre à travers la Sophène, dans le dessein de surprendre Tigrane et d'attaquer inopinément la ville de Tigranocerte. La population sophénienne, non seulement n'opposa aucune résistance mais, semble-t-il, se soumit volontairement à Lucullus; elle ravitailla les Romains et facilita ainsi grandement leur marche vers Tigranocerte.

Cette avance de l'armée romaine à travers la Sophène est décrite par Appien et Plutarque, dont les témoignages, reproduits ci-dessous, concordent et se complètent:

1. *Appien,* Mithr., *84:*

> Lorsqu'il eut franchi l'Euphrate, Lucullus marcha à travers le territoire des barbares, ne leur demandant que ce qui lui était absolument indispensable: car les peuples de ces contrées, hostiles à cette guerre, ne voulaient en supporter les dégâts, ni s'engager dans les luttes de Tigrane et de Lucullus.

---

[1] PLUTARQUE, *Lucullus*, 24, 2–8.

[2] Voir Léo, *Histoire de l'Arménie* (en arm.), t. 1, p. 406, *passim;* Dolens & Khatch, *op. cit.*, pp. 131–132.

2. *Plutarque,* Lucullus, *24, 8:*

Et ce jour-là, il (Lucullus) passa la nuit en cet endroit (sur la rive gauche de l'Euphrate); le lendemain et les jours suivants, il pénétra dans le pays par la Sophène, sans causer aucun dommage aux habitants qui venaient se livrer à lui et qui acueillaient de plein gré ses troupes. Et lorsque ses soldats voulurent s'emparer d'un château fort qu'ils supposaient contenir de grandes richesses, Lucullus les arrêta, et leur montrant le mont Taurus au loin: «Voilà, leur dit-il, le château qu'il nous faut plutôt prendre; les richesses que renferme celui-ci seront pour les vainqueurs». Et il hâte sa marche, passe le Tigre et envahit l'Arménie.

Il est intéressant de remarquer que Plutarque, dans un autre passage, signale précisément que, outre les Arabes et les Gordyéniens, la population sophénienne avait elle aussi embrassé le parti de Lucullus[1]. On pourrait probablement conclure de ces témoignages que, lors du séjour de l'ambassadeur romain Appius Claudius en Arménie, non seulement la Gordyène, mais la Sophène aussi avait accepté d'aider les Romains. Il va sans dire que la coopération félonne de ces deux pays, situés sur la route militaire des Romains, avait, pour le succès de l'expédition de Lucullus, une grande importance.

La route suivie par les envahisseurs, de l'Euphrate jusqu'au Tigre, est indiquée avec assez d'exactitude dans les ouvrages historiques. On suppose que cette partie de l'itinéraire de Lucullus vers le Tigre, près d'Amid (Diarbékir), passait par la plaine de l'actuelle Kharpout et au-dessus d'Arghana; c'était l'ancienne voie qui faisait partie de la «route royale» de la Perse achéménide[2] et correspondait à la voie *Melitene ad Tygrem* de la table de Peutinger.

Ainsi que l'atteste Plutarque, les légions romaines, après avoir franchi le Tigre[3], firent irruption en Arménie. Cet important

---

[1] Plutarque, *Lucullus,* 29, 8.

[2] Voir notre ouvrage: *Du commerce et des villes d'Arménie* (en russe), pp. 14–15.

[3] Selon Eckhardt, l'armée romaine avait probablement traversé le Tigre près de l'actuelle Chabian, à environ vingt kilomètres de l'actuelle Amid (Diarbékir) (voir «Die armenische Feldzüge des Lucullus», *Klio,* x, 1, pp. 87–88).

témoignage, auquel on n'a pas prêté suffisamment d'attention, éclaire l'une des questions les plus obscures de la géographie historique de l'ancienne Arménie. Il fait apparaître clairement que Plutarque[1] a pris la Sophène, rattachée par Tigrane II à la Grande Arménie, pour un pays distinct et admis le Tigre occidental[2] comme frontière de l'Arménie proprement dite. Il est donc possible de supposer que l'Arzanène, située sur la rive gauche de ce fleuve et renfermant dans ses limites la ville de Tigranocerte, ne se trouvait pas dans l'Etat de Zariadrès le Sophénien, comme l'ont cru Hübschmann et Markwart[3], mais était l'une des contrées méridionales de l'Arménie artaxiade.

Notre conclusion est indirectement confirmée par Appien aussi, selon lequel la ville de Tigranocerte fut fondée à l'endroit même où «Tigrane avait la première fois ceint la couronne d'Arménie»[4].

On peut constater qu'Appien, aussi bien que Plutarque, considère que l'Arzanène et Tigranocerte qui s'y trouvait faisaient parties intégrantes de l'Arménie artaxiade. Autre fait digne d'attention: conformément à la tradition arménienne, conservée dans les ouvrages historiques de Mar Apas Catina et de Moïse de Khorène, c'est justement dans cette région située au sud du Taurus arménien que s'était établie la plus ancienne des colonies arméniennes.

En conséquence, la frontière méridionale de la Grande Arménie à l'époque de Tigrane II et de ses prédécesseurs pourrait bien, en réalité, avoir été formée par le Tigre, ainsi que l'affirme Plutarque.

La distance entre le Tigre et Tigranocerte (l'actuelle Farkin) où l'armée romaine se hâtait d'arriver, n'était, en tout, que d'environ cent-cinquante kilomètres[5]. Comme nous le voyons, Lucullus avait, avec succès, exécuté son plan fourbe et astucieux.

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 24, 8.

[2] Cf. Eckhardt, *op. cit.*, *Klio*, x, 1, p. 83.

[3] Hübschmann, *op. cit.*, p. 249; Markwart, *Eranschahr*, p. 178. Cf. l'hypothèse exacte émise par ce savant, dans son *Südarmenien und die Tigrisquellen*, p. 119.

[4] Appien, *Mithr.*, 67.

[5] La route suivie par l'armée romaine du Tigre à la ville de Farkin (Tigranocerte) est indiquée d'une manière erronée par Mommsen, Khalatiantz et d'autres; chez ces auteurs, en effet, l'emplacement de Tigranocerte est lui-même inexactement déterminé.

Il s'était déjà approché de Tigranocerte, menaçant l'Arménie d'un danger terrible, imminent. Tigrane ne s'en doutait pas; n'ayant pas rassemblé de troupes, il ne pouvait en aucune façon l'éviter.

La nouvelle de l'invasion des Romains fut considérée à Tigranocerte comme fort incroyable. A en croire Appien, Tigrane traita de provocateur et d'agitateur l'homme qui l'avait annoncée.

«Personne — écrit Appien[1] — n'avertit Tigrane de l'invasion de Lucullus. Le premier messager qui en parla, fut pendu par ordre du roi, parce que celui-ci avait cru que cet homme avait jeté la panique dans les villes».

Plutarque, dont les témoignages suspects sont à la légère rapportés par les historiens arméniens en particulier, fait un récit exagéré et haut en couleur de la peine de mort infligée au messager[2].

«Car — dit Plutarque — le premier qui vint apporter à Tigrane la nouvelle de l'approche de Lucullus n'eut pas à s'en féliciter; au contraire, il fut décapité par ordre de Tigrane. Aussi, personne depuis n'osa-t-elle lui en parler; le roi resta parfaitement tranquille, ignorant que le feu de la guerre l'environnait de toutes parts; il écouta les propos flatteurs de ses courtisans, qui lui disaient qu'il faudrait que Lucullus fût un grand général pour oser l'attendre à Ephèse et ne pas s'enfuir précipitamment de l'Asie, quand il verrait tous ces innombrables ennemis[3]».

Dans ce témoignage, le passage où Plutarque dit qu'on avait visiblement la conviction à la cour de Tigrane que Lucullus se trouvait encore à Ephèse, est particulièrement intéressant. Il me semble que notre conclusion déjà mentionnée, selon laquelle Lucullus vint en Arménie, non du Pont, comme on l'a supposé jusqu'ici, mais d'Ephèse, se trouve indirectement confirmée par ce passage de Plutarque.

La confirmation de la nouvelle apportée par le messager jeta l'alarme et la confusion dans Tigranocerte. Le monarque qui n'avait pas encore fait de préparatifs de guerre, fut obligé d'évacuer partiellement la ville et de se retirer en un endroit sûr. Pour gagner du temps, il confia à l'un de ses généraux, Mehroujan

---

[1] Appien, *Mithr.*, 84.

[2] Léo, *op. cit.*, p. 407. Dolens & Khatch, *op. cit.*, p. 132.

[3] Plutarque, *Lucullus*, 25, 1.

(Mithrobouzanēs)[1], une faible armée, et lui enjoignit d'arrêter à tout prix, ne fût-ce que pendant quelque temps, la marche de l'ennemi vers Tigranocerte.

Nous trouvons de nouveau des renseignements dignes de foi au sujet de l'envoi de ce corps d'armée contre les Romains chez Appien, qui, comme nous l'avons dit plus haut, a, dans cette partie de son Histoire, utilisé les sources neutres d'Asie Mineure.

«Lorsque Tigrane — écrit Appien[2] — reçut la confirmation (de la nouvelle de l'incursion), il envoya au devant de lui Mithrobarzane avec deux mille chevaux, pour retarder son attaque, et confia à Manchéos la défense de Tigranocerte».

Plutarque nous renseigne aussi sur la mort de Mehroujan, survenue lors de cet audacieux combat de forces inégales. Bien que ses témoignages, en ce qui concerne cet épisode, reposent, quant au fond, sur des faits historiques, certains détails ne sont cependant que d'absurdes inventions, par lesquelles cet historien cherche, selon son habitude, à dénigrer Tigrane.

«Le premier de ses amis (de Tigrane) — raconte Plutarque[3] — était Mithrobarzane (Mehroujan), qui osa enfin lui dire la vérité; et il ne fut pas non plus bien payé de sa franchise, car sur le champ Tigrane l'envoya contre Lucullus, à la tête de trois mille chevaux et d'un corps nombreux d'infanterie, avec ordre d'amener le général en vie et de massacrer tout le reste. Lucullus avait déjà campé avec une partie de ses troupes et les autres arrivaient à la file, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter que les barbares approchaient. Il craignit que si ces derniers attaquaient avant que toute son armée fût réunie en ordre de bataille, ils ne provoquassent une panique parmi ses troupes. Il resta donc dans son camp pour le mettre en ordre. Il envoya contre l'ennemi le légat Sextilius, avec seize cents chevaux et un peu plus d'infanterie, en partie légère, en partie pesamment armée. Il lui ordonna de s'arrêter dès qu'il serait près de l'ennemi

---

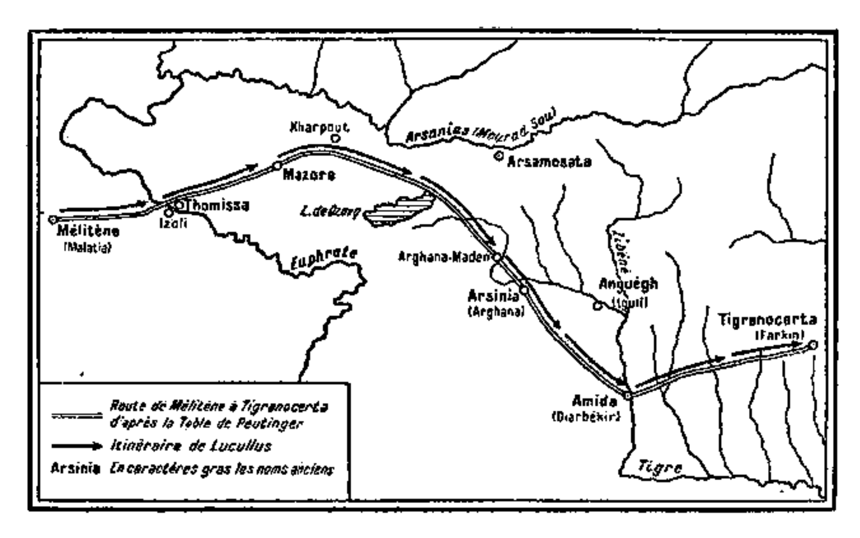
[1] Que le nom de Mithrobarzanēs mentionné chez Plutarque et Appien doive être lu Mithrobouzanēs, nous le trouvons précisé dans l'une des études de Markwart, d'après l'examen de la leçon des manuscrits d'Appien (voir «Untersuchungen zur Geschichte von Eran», *Philologus*, Bd. 55, pp. 68-69). Comme il est indiqué dans cette étude, le nom de Mithrobouzanēs correspond au nom arménien de Mehroujan.

[2] Appien, *Mithr.*, 84.

[3] Plutarque, *Lucullus*, 25, 3-6.

et d'attendre qu'il lui eût envoyé dire que les retranchements étaient achevés. Or, Sextilius comptait exécuter cet ordre; mais il fut attaqué par Mithrobarzane et forcé d'en venir aux mains. Le combat s'étant ainsi engagé, Mithrobarzane périt en luttant avec courage; ses troupes, mises en déroute, furent, à l'exception d'un petit nombre, taillées en pièces pendant leur fuite».

Dans ce passage, le renseignement selon lequel les troupes peu nombreuses de Mithrobarzane auraient reçu l'ordre de ramener Lucullus vivant et d'anéantir la formidable armée romaine



Itinéraire de Lucullus de Sophène à Tigranocerte

est inventé par Plutarque et il est d'une évidente absurdité. En réalité, le général arménien n'était envoyé, nous l'avons vu, que pour retarder la marche en avant des troupes romaines vers Tigranocerte. On s'étonne de voir ce témoignage de Plutarque, dont l'ineptie est claire et incontestable, rapporté sans réserve par les historiens[1].

Dans le passage cité, on peut sans doute considérer comme mensongère l'affirmation de Plutarque, selon laquelle Tigrane, en envoyant Mehroujan contre Lucullus, aurait voulu punir son général d'avoir été la deuxième personne lui ayant annoncé

---

[1] Voir, par exemple, Th. Reinach, *op. cit.*, p. 359; Eckhardt, *op. cit.*, p. 90, *passim.*

l'approche des Romains. Mehroujan, comme Markwart l'a précisé, descendait de la maison royale de Sophène[1]; on comprend donc parfaitement pourquoi Tigrane l'avait choisi pour marcher contre Lucullus, qui arrivait justement à travers ce pays.

«A cette nouvelle — raconte Plutarque — Tigrane abandonna Tigranocerte, ville très considérable qu'il avait bâtie lui-même, et il se retira vers le mont Taurus, afin d'y rassembler toutes ses forces. Quant à Lucullus, pour ne pas lui en laisser le temps, il envoya d'un côté, Muréna, entraver la concentration des troupes arméniennes auprès de Tigrane, et, de l'autre, Sextilius pour repousser le grand corps d'armée, composé d'Arabes, qui se rendait rejoindre le roi. Or Sextilius attaqua immédiatement les Arabes qui étaient en train de dresser leur camp; il en massacra une grande partie; quant à Muréna, s'étant mis à la poursuite de Tigrane, dans une vallée étroite, rude et difficile pour une grande armée, il saisit ce moment propice et fondit brusquement sur les troupes marchant en file; Tigrane parvint à s'enfuir, abandonnant tous ses bagages; cependant beaucoup d'Arméniens périrent dans cette vallée, et le nombre des prisonniers fut encore plus considérable[2].

Comme on le voit, le plan de Lucullus que nous avons mentionné et qui tendait à surprendre Tigrane, était désormais complètement réalisé. L'armée romaine se trouvait déjà près de la ville de Tigranocerte, en Arménie proprement dite, et le roi n'était pas à même d'entreprendre une contre-attaque, puisqu'il n'avait fait encore aucun préparatif de guerre.

Les allusions méprisantes des sources romaines à l'adresse de Tigrane s'expliquent probablement par le fait que le général romain et la diplomatie habile et adroite de Rome avaient pleinement réussi à faire perdre la tête au roi d'Arménie, et à l'abuser.

---

[1] Markwart, *Eranschahr*, p. 176.

[2] Plutarque, *Lucullus*, 25, 7–8.



TIGRANE II

X

Siège de Tigranocerte. Entrevue de Tigrane avec Mithridate

La marche rapide et inattendue de Lucullus vers Tigranocerte avait, nous l'avons dit, jeté la panique en cette ville. La fuite de Tigrane avait été si précipitée qu'il n'avait même pas eu le temps d'emmener avec lui son harem et ses trésors.

Avant de se retirer dans les régions centrale et septentrionale de son royaume en franchissant le Taurus[1] — probablement par Nertchik et Chénik actuelles[2] —, le roi confia à son général Mankaïos (Manchéos) la défense de la ville, avec ordre de résister à l'ennemi et de la garder jusqu'à ce que lui-même, rassemblant ses troupes, vînt à son aide.

L'assaut inopiné de Lucullus et son arrivée à Tigranocerte eurent lieu, à mon avis, non en été 69, comme le suppose Th. Reinach[3], mais au printemps de cette même année. En effet, étant donné que la distance entre l'Euphrate et Tigranocerte-Farkin est d'environ trois cents kilomètres, on peut supposer que l'armée romaine, après avoir franchi ce fleuve (printemps 69), pouvait, à grandes journées, être arrivée à Tigranocerte au bout de deux semaines au maximum, soit au plus tard en mai.

Il est par conséquent probable que Tigranocerte avait été assiégée par les Romains dès le printemps 69. Lucullus avait

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 25, 7.

[2] Dans mon travail intitulé *Les principales routes de l'ancienne Arménie* (en arm.), pp. 85-114, j'ai étudié et précisé la grande voie Tigranocerte-Taron-Artaxata, tracée, en détail, sur l'ancienne carte romaine.

[3] Th. Reinach, *op. cit.*, p. 359.

chargé Sextilius des préparatifs du siège; ce lieutenant — comme Appien en témoigne[1]:

> ... après avoir encerclé Mankaïos dans Tigranocerte, occupa le palais royal, situé à l'extérieur des remparts; autour de la ville et de la citadelle il fit élever des murs, creuser des fossés, préparer des machines de guerre et diriger les mineurs contre les murailles.

La garnison était principalement composée de Grecs et de Ciliciens, vraisemblablement habitants de Tigranocerte, que Tigrane avait fait immigrer de Cilicie et de Cappadoce, et à qui il avait accordé droit de cité.

Tous les efforts des Romains pour s'emparer de la ville en l'assaillant à l'aide de machines de siège furent vains.

La garnison, sous le commandement de Mankaïos[2], opposa une résistance vigoureuse et opinâtre; du haut des remparts, il fit tomber sur les assaillants une grêle de flèches, et sur les machines de guerre, des flots de naphte enflammés qui les détruisaient[3].

Ainsi, durant des mois, Tigranocerte resta debout, invincible, jusqu'à ce que revienne Tigrane avec une nouvelle armée.

Il est significatif que Plutarque ait cru superflu de signaler ce premier échec romain. Il ne parle pas non plus de l'assaut victorieux donné par la cavalerie arménienne, assaut mentionné pourtant, en détail, dans les sources neutres d'Asie Mineure, que Memnon et Appien ont largement utilisées.

De ces sources dignes de foi il résulte que Tigrane avait, au début de l'investissement, envoyé à Tigranocerte une cavalerie d'élite, avec ordre de libérer son harem et ses trésors les plus précieux, enfermés dans la capitale assiégée. Je donne, ci-dessous, la traduction intégrale de ce renseignement, conservé chez Memnon et Appien, que les sources romaines ont néanmoins passé sous silence.

---

[1] Appien, *Mithr.*, 84.

[2] Le nom de Mankaïos correspond, suivant Adontz, au nom arménien Mamik. Ce nom qu'on rencontre dans la famille des Mamikonian, est celui de leur ancêtre. Adontz croit que Mankaïos-Mamik était probablement un général arménien issu de cette famille (Adontz, *L'Arménie à l'époque de Justinien* (en russe), pp. 411 et 415).

[3] Dion, liv. 36, ch. 1-*b* (éd. Boissevain).

1. *Memnon, 56:*

Lorsque l'Arménie fut ainsi encerclée de plusieurs côtés, Tigrane dépêcha auprès de Mithridate un messager pour l'inviter. Il envoya aussi des troupes à Tigranocerte, dans laquelle se trouvait son harem. Celles-ci, arrivées devant la ville, percèrent, de nuit, la ligne d'investissement des Romains par une grêle de flèches, et enlevèrent les concubines de Tigrane et ses trésors les plus précieux. A la pointe du jour, les Romains et les Thraces se battirent vaillamment contre les Arméniens dont ils massacrèrent un grand nombre et firent prisonniers de nombreux survivants. Cependant, les trésors, ayant déjà été expédiés, furent sauvés et livrés à Tigrane.

2. *Appien,* Mithr., *85:*

Pendant que Sextilius était occupé à ce siège (de Tigranocerte), Tigrane avait rassemblé environ deux cent-cinquante mille hommes à pied et près de cinquante mille chevaux, dont il envoya à Tigranocerte environ six mille. Ceux-ci, ayant forcé les lignes romaines, allèrent à la citadelle dégager les concubines du roi, et s'en retournèrent. Quant à Tigrane, il marcha contre Lucullus avec le reste de ses forces. C'est à ce moment-là que Mithridate alla le trouver pour la première fois; il lui conseilla d'éviter la bataille avec les Romains, de se contenter de faire ravager et piller le terrain autour de leur armée par sa cavalerie, et, si possible, de les réduire à la famine, de la même façon que Lucullus avait, sans combat, épuisé et anéanti ses troupes près de Cyzique.

Comme nous le voyons, Memnon et Appien s'accordent entièrement pour dire que le corps envoyé par Tigrane avait, avec succès, exécuté son ordre; rompant la ligne d'investissement, il enleva le harem du roi et ses trésors. Asdourian se trompe lorsqu'il croit que cet événement s'est déroulé dans la Sophène où les Romains avaient mis le siège devant la forteresse de Bnabegh[1].

[1] Asdourian, *op. cit.*, p. 29.

Ce grand succès de la cavalerie arménienne est passé sous silence dans le récit de Plutarque, probablement parce que, comme Th. Reinach[1] l'a remarqué, cet épisode ne faisait guère honneur à la tactique de Lucullus.

Dans le témoignage ci-dessus, Appien place l'assaut nocturne du corps arménien en automne 69, lors de la contre-attaque de Tigrane. Cependant, Eckhardt, se fondant sur le renseignement plus sûr de Memnon, suppose que cet assaut avait eu lieu immédiatement après le départ de Tigrane de sa capitale, au printemps de 69. Eckhardt observe avec raison que l'entrée dans Tigranocerte pouvait être relativement plus facile au début du siège de la ville, lorsque les travaux d'encerclement n'étaient pas encore terminés[2].

Dans les témoignages précités, un fait, rapporté par Memnon et Appien, est particulièrement digne d'attention. En se fondant sur les sources originales neutres d'Asie Mineure, ces historiens nous apprenent, en effet, que Mithridate était invité auprès de Tigrane, non avant l'invasion de Lucullus en Arménie, comme l'ont supposé, d'après les renseignements inexacts de Plutarque, tous les auteurs étrangers et arméniens, mais après le commencement de la bataille, au printemps ou en été 69, lorsque Tigrane, retiré dans ses provinces intérieures, faisait des préparatifs de guerre.

Comme nous l'avons vu plus haut (voir témoignage N° 2), Appien dit clairement que Mithridate était allé s'entretenir avec Tigrane avant l'attaque de ce dernier contre Lucullus. De même, selon le passage de Memnon (voir témoignage N° 1), l'invitation de Tigrane à Mithridate est placée immédiatement après le siège de Tigranocerte; au reste, l'ouvrage de Memnon, également dans son chapitre 55, fournit au sujet de cette entrevue des renseignements détaillés.

Toutefois, malgré les témoignages fort dignes de foi de Memnon et d'Appien, tous les historiens donnent, nous l'avons vu, la préférence aux renseignements de Plutarque. Ils n'ont pas remarqué que cet historien ou la source originale dont il s'est servi, ont intentionnellement faussé les faits historiques authentiques, dans le dessein de dissimuler le caractère fourbe et inique de

---

[1] Reinach, *op cit.*, p. 360, note 1.

[2] Eckhardt, *op. cit.*, p. 92.

l'invasion de Lucullus, et de démontrer que Tigrane et Mithridate avaient, avant même cette invasion, engagé des négociations secrètes; ayant eux-mêmes fait des préparatifs de guerre, ils avaient ainsi pris l'initiative des opérations militaires.

La parfaite exactitude de notre nouvelle explication sur l'entrevue entre Tigrane et Mithridate ressort clairement des renseignements suivants de Memnon, que les historiens précités n'ont pas suffisamment étudiés et utilisés. En effet,

«Mithridate — raconte Memnon[1] —, resté en Arménie pendant une année et huit mois, ne s'était pas encore présenté à Tigrane pour avoir avec lui une entrevue. Et lorsque Mithridate, à la demande du roi d'Arménie, alla le voir, ce dernier reçut son beau-père avec pompe, le considérant comme digne des honneurs royaux. Ils délibérèrent secrètement pendant trois jours; puis, Tigrane lui donna amicalement des habits somptueux, un corps de dix mille chevaux, et l'envoya dans le Pont».

D'après ce témoignage, l'entrevue Tigrane-Mithridate eut lieu vingt mois après l'arrivée de ce dernier en Arménie. Or, nous avons vu plus haut que Mithridate était arrivé dans ce pays en automne de l'an 71[2]; par conséquent, la rencontre en question devait avoir eu lieu, selon Memnon, non avant la guerre, mais après le début des combats, c'est-à-dire vers la fin du printemps de 69 ou pendant les mois d'été, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut.

Que Tigrane ait alors seulement, soit environ deux ans après, reçu Mithridate avec les honneurs royaux, ceci est fort compréhensible, car la conduite de prudence et de modération adoptée par le roi d'Arménie envers Rome après l'invasion inattendue et le début de la guerre, ainsi que sa politique de neutralité, par laquelle il pensait éviter les hostilités, n'avaient plus aucune raison d'être. Et ce ne fut naturellement que lorsque le roi d'Arménie se rendit compte de sa faute politique, qu'il eut besoin de l'aide et de la coopération de Mithridate.

Sur les entretiens de Tigrane avec le roi du Pont lors de leur rencontre, Plutarque donne encore des renseignements colorés et des plus suspects.

---

[1] Memnon, ch. 55.

[2] Cf. aussi, Th. Reinach, *op. cit.*, p. 348.

> Or, pendant l'entrevue secrète qu'eurent Tigrane et Mithridate, les soupçons — dit Plutarque — qu'ils avaient l'un contre l'autre furent dissipés et leurs amis furent tenus responsables de leur brouille. De ce nombre était Métrodore de Scepsis, homme d'une éloquence agréable et d'une grande érudition. L'amitié de Mithridate envers lui était si intime, qu'on l'appelait le «père du roi». Ce prince, raconte-t-on, l'avait envoyé à la cour de Tigrane, pour lui demander secours contre les Romains: «Mais toi, Métrodore, lui avait dit Tigrane, que me conseilles-tu?» Métrodore, soit pour être utile à Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût délivré (de sa pénible situation), lui répondit: «Comme ambassadeur je vous exhorte à secourir le roi; comme votre conseiller, je vous dis de n'en rien faire». Tigrane rapporta ces paroles à Mithridate, *ne pensant pas qu'il pouvait en résulter un danger pour* Métrodore. Sur-le-champ le philosophe fut mis à mort. Tigrane se repentit de cette confidence, non qu'elle eût été la vraie cause de la mort du rhéteur, mais parce que cet incident avait encore exaspéré la haine que Mithridate avait déjà contre lui. Il lui en voulait depuis longtemps, comme on le constata ensuite par des papiers secrets qu'on saisit dans le cabinet de Mithridate, et parmi lesquels il s'en trouva un où la mort de Métrodore était résolue. Tigrane le fit enterrer avec une grande magnificence, et n'épargna rien pour honorer les funérailles d'un homme qu'il avait trahi vivant[1].

Selon moi, dans ce long témoignage que Plutarque nous fournit à dessein pour dénigrer Tigrane, l'histoire de l'assassinat de Métrodore est une invention. Il ressort nettement d'un récit de Strabon reproduit ci-dessous, que ce philosophe était décédé en 71 avant notre ère. Il est donc clair qu'il ne pouvait être mis à mort après l'entrevue Tigrane-Mithridate, c'est-à-dire en 69.

«Comme Démétrius — dit Strabon[2] — Métrodore aussi était de Scepsis et de philosophe se fit homme politique. Surtout rhéteur, il avait un style qui, par sa nouveauté et son originalité,

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 22, 2-6.

[2] *Strabon, XIII, 1, 55.*

faisait l'admiration d'un grand nombre de personnes . . . Cette célébrité lui fit faire, malgré sa pauvreté, un très brillant mariage à Chalcédoine, et il était considéré comme Chalcédonien. Puis, entrant au service de Mithridate Eupator, il se rendit, accompagné de sa femme, auprès de ce roi, dans le Pont, où il jouit d'un respect particulier, jusqu'à être investi d'un office de judicature, avec cette prérogative qu'on ne pouvait en appeler au roi des sentences qu'il rendait. Mais cette prospérité n'eut pas de durée; s'étant attiré la haine de personnages injustes, il quitta le service du roi, pour aller en ambassade auprès de Tigrane l'Arménien. Ce roi vit avec déplaisir son arrivée et le renvoya à Eupator, au moment où ce prince venait de fuir hors de ses Etats héréditaires. Or, en chemin, Métrodore décéda, soit de maladie, soit que Mithridate eût ordonné sa mort. On rapporte l'une et l'autre de ces versions».

Comme nous le voyons, Strabon affirme clairement que Métrodore était décédé en 71, après son retour d'Arménie, dans le Pont, lorsque Mithridate s'était déjà enfui de sa patrie. En conséquence, Th. Reinach, Eckhardt et d'autres historiens se trompent fort, lorsque, sur la foi de Plutarque, ils persistent à supposer[1] que le meurtre de Métrodore ait été perpétré après l'entrevue Tigrane-Mithridate, en 69 avant notre ère.

A mon avis, les témoignages de Plutarque et de Strabon concernant l'assassinat de Métrodore sont également suspects et douteux. Ces renseignements, en forte contradiction avec les affirmations mentionnées plus haut, émanent, semble-t-il, de sources anti-mithridatiques; ils sont probablement inventés dans l'intention de discréditer Mithridate et de le déshonorer. Le récit tiré d'autres sources dont Strabon disposait, me semble plus vraisemblable; en effet, ignorant totalement l'assassinat de Métrodore, ces sources attestent qu'il était mort de maladie[2].

On notera également que les témoignages de Plutarque et de Memnon ne concordent pas sur un autre point important. Memnon indique qu'après trois jours de conférence, Mithridate se rendit dans le Pont à la tête d'une cavalerie composée de dix mille

---

[1] Th. Reinach, *op. cit.*, p. 357, Eckhardt, *op. cit.*, Klio, Bd. x. I., p. 89, *passim*.

[2] Th. Reinach, se basant manifestement sur une source qui m'est inconnue, suppose que Métrodore, ayant absorbé du poison, était mort subitement (voir *Mithridate Eupator*, p. 357).

hommes, obtenue de Tigrane. Or ce renseignement manque chez Plutarque, qui, cependant, dans le passage ci-dessous, nous apprend *qu'après la conférence Tigrane et Mithridate s'étaient* proposés d'envahir l'Asie Mineure romaine à travers la Cilicie et la Lycaonie.

«Lorsque Lucullus apprit — raconte Plutarque — que Mithridate et Tigrane étaient tout près d'entrer dans la Lycaonie et la Cilicie, pour être les premiers à faire incursion en Asie, il s'étonna que Tigrane l'Arménien qui, voulant faire la guerre aux Romains, ne s'était pas uni à Mithridate lorsque ce prince jouissait de toute sa puissance, entreprît cette guerre après avoir laissé affaiblir et presque détruire ses forces, sur les plus faibles espérances, et se précipitât à sa perte . . .»[1].

Ce *renseignement que tous les ouvrages historiques anciens* et modernes[2] considèrent comme exact et digne de foi, est aussi invraisemblable et même tout à fait faux: non seulement Tigrane ne s'était pas préparé à la guerre, comme nous l'avons vu plus haut, mais encore il ne s'attendait pas à ce que Rome reprît la lutte contre lui. En outre, il est fort clair que Tigrane et Mithridate, dont l'entrevue avait eu lieu après l'invasion de Lucullus et postérieurement au siège de Tigranocerte, ne pouvaient, avant cette invasion, avoir formé le projet de prendre, les premiers, l'initiative de l'attaque pour envahir l'Asie Mineure romaine.

En forgeant ce renseignement, Plutarque, ou les sources qu'il a utilisées, ont apparemment *voulu faire tomber sur Tigrane* et Mithridate la responsabilité des hostilités et justifier ainsi, selon toute probabilité, l'astucieuse attaque que Lucullus avait entreprise inopinément et secrètement, sans aucune déclaration de guerre.

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 23, 6.

[2] Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 195; Th. Reinach, *op. cit.*, p. 358; Khalatiantz, *Esquisse d'histoire d'Arménie* (en russe), p. 191, *passim.*

XI

La grande bataille près de Tigranocerte

La ville de Tigranocerte, assiégée au printemps de 69, tint ferme durant de longs mois; elle opposa aux Romains une résistance opiniâtre, en attendant que Tigrane vînt à son secours avec une nouvelle armée. Pendant ce temps le roi rassemblait peu à peu ses forces disséminées dans diverses régions de l'Arménie, ainsi que dans les royaumes et principautés dont il était le suzerain. Plutarque rapporte[1] que les rois d'Atropatène et d'Adiabène, ainsi que des corps nombreux d'Albaniens, d'Ibériens, d'Arabes et d'autres peuples encore vinrent à son aide.

En automne de l'an 69, Tigrane, à la tête de son armée, marcha vers le sud, à travers les montagnes du Taurus pour délivrer Tigranocerte investie. Eckhardt suppose que la route suivie par le roi d'Arménie était celle qui va de la plaine de Mouch à l'actuelle Nertchik, et de là, bifurquant à gauche, atteint le confluent des rivières Farkin-Sou et Batman-Sou, en longeant la rive gauche de cette dernière[2].

C'est justement à ce moment-là, que, selon Memnon et Plutarque, vinrent auprès de Tigrane les envoyés de Mithridate, et son général Taxile, militaire expérimenté, très versé dans l'art de la guerre. Ils lui conseillèrent d'éviter tout combat décisif, car les légions romaines, troupes de métier bien exercées, étaient presque invincibles, et d'entraver, dans la mesure du

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 26, 6.

[2] Eckhardt, *op. cit.*, *Klio*, Bd. x, 1, p. 94.

possible, le ravitaillement de l'ennemi pour le réduire à la famine[1].

Il était pourtant difficile à Tigrane de suivre ces conseils, car apparemment il ne voulait et ne pouvait, en prolongeant la guerre, sacrifier Tigranocerte qui avait besoin d'une aide rapide.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, pour la construction de cette nouvelle cité hellénistique, entreprise culturelle grandiose et magnifique, on avait dépensé des sommes considérables et exécuté des travaux gigantesques. La ville devait, selon le plan de Tigrane, devenir le centre rayonnant de son empire; elle était destinée à transformer et à rénover peu à peu la vie patriarcale arriérée de sa patrie. Elle devait aussi, nous l'avons dit, contribuer au développement du commerce et de l'industrie de l'Arménie, ainsi qu'à l'expansion de la civilisation hellénistique, de la science et des arts hellènes. Claire et compréhensible était donc la raison pour laquelle Tigrane ne suivit pas le conseil de Mithridate et de son général, et se hâta au secours des défenseurs de la ville, pour en faire lever le siège.

Il est intéressant de remarquer que, comme le dit Plutarque[2], Lucullus, lui-même, avait prévu que Tigrane ne souffrirait pas de voir investie sa nouvelle capitale et livrerait bataille pour la sauver.

En effet, au début d'octobre de l'an 69, l'armée de Tigrane s'approcha de Tigranocerte, et le heurt avec les Romains devint dès lors inévitable.

Selon les sources originales, la bataille de Tigranocerte se déroula près de la rivière Nicephorios en un endroit où, à une distance d'environ sept cent-cinquante mètres, se trouvait une petite colline peu élevée. Plutarque dit que c'étaient les assiégés eux-mêmes qui, ayant aperçu le champ où les troupes arméniennes avaient campé, l'avaient indiqué aux Romains.

En se fondant sur les sources originales, et en particulier sur la description et les indications de Plutarque, Waldemar Belck[3] suppose que le champ de bataille était situé à proximité de Farkin.

---

[1] Le témoignage d'Appien, selon lequel Mithridate participait aussi à la bataille de Tigranocerte et c'était lui-même qui avait donné ce conseil (voir *Mithr.*, 85), ne concorde pas avec ceux de Plutarque et de Memnon (voir Plutarque, *Lucullus*, 29, 1 & Memnon, 58); il est donc considéré comme peu plausible.

[2] Plutarque, *Lucullus*, 26, 4.

[3] Belck W., dans *Zeitschrift für Ethnologie*, 1899, p. 272, *passim*.

Je ne crois pas superflu de citer, ci-dessous, quelques passages de son article:

> En descendant, lentement, de la vaste vallée de Farkin-Sou vers le sud-est, et après avoir parcouru une distance d'environ vingt kilomètres, nous arrivons à une grande plaine; c'est le bassin de Batman-Sou, rivière au large cours, qui commençant au grand pont, situé au nord, à environ vingt kilomètres de l'endroit où nous nous trouvons, se dirige vers le sud sur une longueur de douze à quinze kilomètres, et puis disparaît . . . La largeur de cette plaine atteint, suivant l'endroit, un à trois kilomètres. Elle forme un terrain uni sans ondulation, et si vaste, qu'il peut servir de lieu de campement aux armées les plus nombreuses. Quant au fleuve . . . que Lucullus devait traverser, c'était le Batman-Sou, qui, d'une largeur de trente, quarante ou cinquante mètres, coule paisible et sans bruit, mais rapidement, pour aller verser ses eaux dans le fleuve de Diarbékir, plus petit que lui . . . Juste en face (du Batman-Sou) . . . se trouve une grande colline au sommet uni, qui descend, presque à pic, en direction de l'ouest, vers le Batman-Sou, à environ cinq à six kilomètres du pied de cette colline; en direction sud-est, au contraire, celle-ci s'incline graduellement vers le fleuve . . . C'est justement en cet endroit, sur cette pente douce, qu'avait campé la grande armée de Tigrane, qui pouvait de ce point d'une hauteur de deux cents mètres (relativement élevé) voir Tigranocerte et les tentes des assiégeants. De même, l'armée de Tigrane pouvait être vue par les assiégés, car de cet endroit on voit distinctement toute cette étendue: la colline, sa pente douce, le Batman-Sou et la plaine.

Suivant les précisions de Belck, considérées comme acceptables, la bataille de Tigranocerte aurait eu lieu dans la région sud-est de Farkin, dans la vallée située près du confluent de Farkin-Sou et de Batman-Sou actuels. Que le combat ait été réellement livré à proximité de Farkin-Sou, cela est absolument hors de doute, étant donné que les auteurs classiques appellent cette rivière Nicéphorion ou Nicéphorios, c'est-à-dire «donneur

de victoire», nom qui lui a été attribué en raison de la victoire remportée par Lucullus, ainsi que Markwart le signale[1].

Lorsque l'armée arménienne était déjà près de Tigranocerte, Lucullus, nous rapporte Plutarque[2], jugea indispensable de réunir un conseil de guerre. Au cours des délibérations, les uns lui conseillèrent d'abandonner le siège pour marcher contre l'ennemi avec toutes ses forces; les autres, estimant dangereux de laisser sur ses arrières la garnison de Tigranocerte, lui proposèrent de rester près de la ville et d'accepter le combat devant ses remparts mêmes.

Au dire de Plutarque, Lucullus trouva inacceptables ces conseils; il résolut de continuer le siège avec une partie de ses légions et d'attaquer Tigrane avec l'autre. Il laissa devant la ville six mille hommes sous le commandement de l'un de ses généraux, Muréna, et il marcha contre Tigrane avec le reste de ses forces, qui, d'après Plutarque, était composé de dix mille fantassins, de trois mille cavaliers et d'un corps léger de mille hommes.

Les chiffres donnés par Plutarque, et, en général, les témoignages d'autres sources anciennes au sujet de l'importance numérique des troupes romaines et arméniennes exigent une vérification attentive et minutieuse, comme cela est, avec raison, signalé par les études récentes. Je cite, ci-dessous, en détail, les plus importantes de ces indications qui, du reste, sont en grande partie en contradiction les unes avec les autres.

I. *Effectif des troupes qui envahirent l'Arménie:*

1. Plutarque (*Lucullus,* 24, 1):

12 000 fantassins et environ 3000 cavaliers;

2. Eutrope (*Breviarium,* VI, 9, 1):

18 000 guerriers (*milites*);

3. Appien (*Mithr.,* 84):

Deux légions d'élite et 500 cavaliers.

---

[1] Markwart, *Südarmenien und die Tigrisquellen,* p. 132.

[2] Plutarque, *Lucullus,* 27, 1.

II. *Effectif des troupes romaines qui participèrent à la bataille de Tigranocerte:*

1. Plutarque (*Lucullus,* 28, 2):

   Vingt-quatre brigades *(cohors)* pas plus de 10 000 hommes de troupes lourdes, toute la cavalerie, soit 3000 chevaux et 1000 frondeurs et archers.

2. Frontin *(Strateg.,* II, I, 14):

   15 000 soldats *(armati).*

III. *Effectif des troupes arméniennes à la bataille de Tigranocerte:*

1. Plutarque (*Lucullus,* 26, 9):

   20 000 archers et frondeurs, 55 000 cavaliers dont 17 000 bardés de fer, 150 000 hommes d'infanterie lourde, 35 000 pionniers chargés de jeter des ponts, d'ouvrir des chemins et d'effectuer divers travaux.

2. Appien (*Mithr.,* 85):

   250 000 fantassins et 50 000 cavaliers.

3. Eutrope (*Breviarium,* VI, 9, 1):

   7500 cavaliers bardés de fer et 100 000 fantassins;

4. Memnon, ch. 57:

   80 000 soldats.

5. Phlégon[1] (*Olympiades,* Fragm. 12, MÜLLER, *Fragm. Hist. graec.,* III, 606):

   30 000 cavaliers et 40 000 fantassins.

---

[1] Le témoignage de Phlégon concerne, selon Eckhardt (*op. cit., Klio,* Bd. X, I, p. 98, note 5), la bataille de Tigranocerte et non celle de l'Arsanias.

Nombre d'ouvrages historiques[1] considèrent surtout comme dignes de foi les chiffres donnés par Plutarque, qui aurait utilisé les sources romaines originales: Salluste, Tite-Live, et probablement aussi, les rapports officiels envoyés au sénat par Lucullus après la bataille de Tigranocerte. Se basant sur ces données numériques, ainsi que sur le témoignage de Tite-Live, cité par Plutarque[2], Mommsen et avec lui les historiens qui l'on suivi, évaluent les troupes de Tigrane à vingt fois les forces romaines.

Toutefois, selon les études historiques plus récentes (Reinach, Ferrero, Eckhardt), le témoignage de Plutarque, en ce qui concerne particulièrement le nombre des soldats de Tigrane, est considéré comme une évidente exagération[3]; ces historiens donnent la préférence aux auteurs neutres d'Asie Mineure, aux témoignages déjà cités de Memnon et de Phlégon de Tralles, selon lesquels le nombre d'hommes des troupes arméniennes n'atteignait pas 260 000, mais 70 000 ou 80 000 seulement. Il est certain qu'il convient de préférer ces derniers chiffres car, on le sait, les généraux romains avaient dans leurs rapports officiels l'habitude de donner systématiquement sur l'importance des forces ennemies des renseignements exagérés et mensongers. Au reste, comme Eckhardt le fait remarquer, il était quasi impossible de transporter, à travers le Taurus et par d'étroits sentiers, une armée de 260 000 hommes.

Presque tous les historiens sont d'accord sur l'effectif des troupes romaines; en se basant sur les témoignages de Plutarque et de Frontin, mentionnés plus haut, ils évaluent à quatorze, quinze mille hommes le total des forces ayant participé à la bataille de Tigranocerte. Toutefois, Th. Reinach et Eckhardt signalent avec justesse[4] que les chiffres de Plutarque sont en contradiction avec ceux qu'il donne pour la bataille de Tigranocerte. Nous avons vu que cet historien estime à vingt mille hommes le total des soldats ayant pris part à cette lutte, soit six mille hommes sous

---

[1] Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 203; Nitzsch, *Geschichte der römischen Republik*, 2 vol., Leipzig, 1884–1885.

[2] Au dire de Tite-Live, chaque soldat romain se battait au combat de Tigranocerte contre vingt ennemis (voir Plutarque, *Lucullus*, 28, 12).

[3] Reinach, *op. cit.*, p. 360; Ferrero, *op. cit.*, t. I, p. 227; Eckchardt, *op. cit.*, *Klio*, Bd. X, I, pp. 96–100.

[4] Th. Reinach, *op. cit.*, p. 358, note I, et Eckhardt, *op. cit.*, Klio, Bd. X, I, pp. 78–82.

la conduite de Muréna, et un corps d'armée composé de 10 000 hommes d'infanterie lourde, de 3000 cavaliers et de 1000 frondeurs et archers, sous le commandement de Lucullus. Quant à l'armée envahissante, Plutarque l'évalue, en tout, à 15 000 hommes, soit 12 000 fantassins et 3000 cavaliers. Suivant Eckhardt, ce total ne comprend ni les six mille hommes de Muréna ni les troupes légères composées de mille hommes. Cette rectification faite, l'effectif des forces romaines qui avaient envahi l'Arménie, se chiffre chez lui à 22 000 et non à 15 000.

Même en admettant la rectification d'Eckhardt, il me semble pourtant difficile de croire que Lucullus ait pu envisager de faire contre Tigrane une si grande expédition militaire avec de si faibles forces, d'autant plus qu'il savait bien que Mithridate devait se joindre au roi d'Arménie. Comme Asdourian le fait si justement observer[1], les historiens ont omis de dire que les sources romaines n'indiquent que le nombre des forces romaines, sans mentionner en même temps les auxiliaires des villes d'Asie Mineure, alliées de Rome. Que ces auxiliaires aient activement participé aux guerres arméniennes, cela ressort des sources romaines mêmes, et d'autres encore.

Il n'est pas difficile de conclure d'un passage digne de foi de Plutarque, par exemple, que Lucullus a probablement reçu des renforts du roi de Cappadoce, Ariobarzane, auquel il avait, pour prix de ce secours, cédé la célèbre forteresse de Tomisa, située sur le territoire sophénien[2]. Comme on va le voir ci-dessous, les cavaleries légères thraces et galates avaient pris part à la bataille de Tigranocerte, mais étant probablement elles aussi des auxiliaires, elles ne pouvaient faire partie des forces romaines mentionnées. En outre, Salluste indique aussi comme troupes auxiliaires les Bithyniens qui, en automne 68, étaient arrivés au bord de l'Arsanias, avant les autres corps romains[3].

Nous voyons donc que la participation des troupes auxiliaires alliées d'Asie Mineure aux guerres arméniennes est absolument incontestable. Ces renforts, parmi lesquels les Galates, les Thraces et les Bithyniens sont explicitement mentionnés, formaient apparemment une partie appréciable de l'armée de Lucullus. Par con-

---

[1] Asdourian, *op. cit.*, pp. 175-178.
[2] Strabon, XII, 2, 1.
[3] Salluste, *Hist. Fragm.*, IV, fragm. 74.

séquent, nous ne risquons pas de nous tromper si nous admettons, pour les forces totales de Lucullus à la bataille de Tigranocerte, un chiffre incomparablement supérieur au total de 15 000 ou 22 000, supposé par les ouvrages historiques.

Ainsi, la proportion de 1 à 20, indiquée par Mommsen, Nitzsch et d'autres historiens, pour les armées romaine et arménienne, correspond, nous le voyons, à une erreur manifeste. En admettant que les troupes auxiliaires alliées n'aient pu être numériquement inférieures aux forces romaines, il serait facile d'être convaincu que l'armée de Tigrane pouvait être tout au plus deux fois, et non vingt fois, plus nombreuse que celle de Lucullus.

La bataille de Tigranocerte fut, on le sait, livrée le 6 octobre 69. Plutarque, Appien, Memnon et Frontin constituent sur ce point les sources les plus importantes. Sans être en contradiction sur certains points fondamentaux, ils le sont toutefois en ce qui concerne les détails. Leurs divergences de vue sont si grandes, ainsi qu'on va le voir, qu'il est absolument impossible de reconstituer dans toutes ses phases le déroulement de la bataille, bien que de nombreux ouvrages historiques l'aient décrite, avec certitude et sans réserve[1].

C'est Plutarque qui a le plus minutieusement fait la narration de la bataille. Les incidents dramatiques qui assaisonnent cette partie de son histoire sont autant d'indices qui font douter de l'authenticité de son récit. Le renseignement suivant, donné dès le début de sa description, entre à mon avis dans la catégorie des récits douteux. Avant le commencement du combat — raconte Plutarque — lorsque les légions romaines campaient près de la rivière, Tigrane, voyant leur petit nombre, s'était ironiquement écrié: «S'ils sont venus comme ambassadeurs, ils sont nombreux, mais comme soldats ils sont peu nombreux»[2]. Cette indication ne peut être exacte, étant donné que la proportion des effectifs romains et arméniens, signalés par Plutarque, est, nous l'avons vu, erronée.

---

[1] Eckchardt, *op. cit.*, *Klio*, Bd. x, 1, pp. 100–104; Drumann, *Geschichte Roms*, Bd. IV, p. 147, *passim;* Sachau, *Ueber die Lage von Tigranokerta*, dans *Abhandlungen der Kgl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1880, et d'autres.

[2] Nous rencontrons ce même détail chez Memnon (ch. 57), dont le récit de la bataille de Tigranocerte est apparemment tout entier basé sur les sources romaines.

«Le lendemain, dès le point du jour — poursuit Plutarque — Lucullus fait sortir du camp son armée. Les barbares étaient sur la rive orientale de la rivière, qui, à cet endroit, faisait un détour vers le couchant et offrait un gué facile. Et comme justement Lucullus conduisait rapidement ses troupes en cette direction, vers l'ennemi, Tigrane crut qu'il battait en retraite. Il appela Taxile et lui dit en riant: «Eh bien! Ne vois-tu pas que les Romains fuient sans combattre?» «O roi, lui répondit Taxile, je voudrais que votre bonne fortune fît aujourd'hui pour vous quelque chose d'inattendu; mais ces Romains n'ont pas coutume de prendre pour une simple marche leurs plus beaux habillements; ils n'ont pas alors leurs boucliers si luisants, ni leurs casques nus et hors de leurs étuis de cuir, comme ils les ont maintenant. Tout cet éclat annonce qu'ils marchent à l'ennemi, et vont combattre»[1].

La grande bataille qui se déroula alors sur la rive gauche de la rivière est, comme nous l'avons dit, décrite par Plutarque, Appien, Memnon et Frontin. Les renseignements abondants et essentiels, fournis, en particulier, par les deux premiers, sont tellement confus et contradictoires, qu'il devient absolument impossible de se faire, grâce à eux, une image exacte et détaillée de la bataille et de ses péripéties. Afin de montrer ces contradictions que nous allons examiner ci-dessous, nous citons, en traduction littérale, les descriptions des auteurs mentionnés.

1. *Plutarque,* Lucullus, *27, 7–9, et 28, 1–9:*

> Les troupes se rangèrent donc en ordre de bataille, dans un grand vacarme. Tigrane prit pour lui le centre; il plaça à l'aile gauche le roi d'Adiabène, et celui de Médie à la droite, dont il fit soutenir le front par la plus grande partie de ses cavaliers bardés de fer. Lorsque Lucullus allait passer la rivière, quelques-uns de ses capitaines vinrent lui conseiller d'éviter ce jour-là la bataille, comme un de ces jours malheureux que les Romains appellent noirs, car en un pareil jour l'armée de Cépion avait été taillée en pièces par les Cimbres. Lucullus leur répondit par ce mot inoubliable: «Eh bien! Je rendrai ce jour heureux pour les Romains». C'était la veille des nones d'octobre (6 octobre).

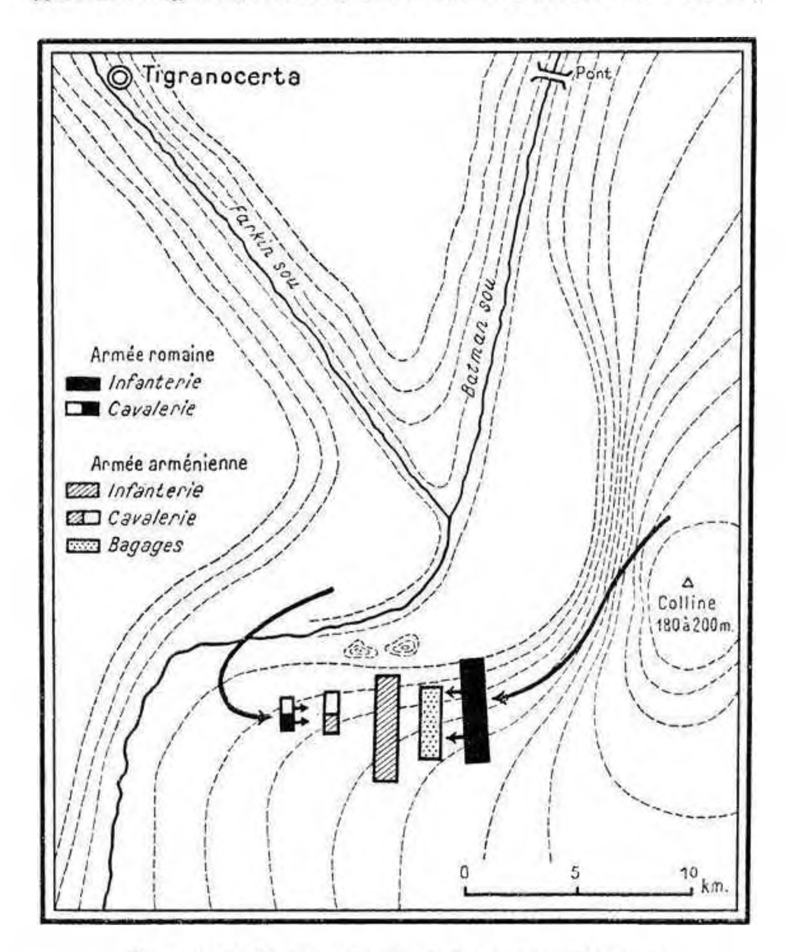
[1] Plutarque, *Lucullus,* 27.

Après ces paroles il leur ordonna d'être vigilants, passa la rivière et marcha le premier à l'ennemi. Il était armé d'une cuirasse de fer à écailles, qui jetait le plus grand éclat, et il portait une cotte d'arme, bordée d'une frange. Il tira aussitôt son épée, car il fallait en venir aux mains avec un ennemi accoutumé à combattre de loin, à coups de flèches, et lui ôter par une attaque rapide, l'espace dont il avait besoin pour les lancer. S'étant aperçu que la cavalerie bardée de fer, dont on parlait beaucoup, était rassemblée au pied d'une colline, dont le sommet était large et aplati et dont la pente n'avait que quatre stades de longueur[1] et n'était ni raide ni coupée, il ordonna à ses cavaliers thraces et galates d'aller les prendre de flanc, et d'avoir soin d'écarter, avec l'épée, les lances des ennemis, parce que c'est dans la lance que consiste toute la force de ces cavaliers qui n'avaient d'autres armes ni pour se défendre ni pour attaquer l'ennemi; la raison en était la pesanteur et la roideur de leur armure, dans laquelle ils étaient comme murés. Lucullus prend deux cohortes[2] d'infanterie et court s'emparer de la hauteur; ses soldats qui le voient marcher le premier, à pied, couvert de ses armes, et gravir le coteau, le suivent avec ardeur. Arrivé au sommet, il s'arrêta à l'endroit le plus visible de tous, et cria d'une voix forte: «La victoire est à nous, compagnons de guerre! La victoire est à nous!». En disant ces mots, il fondit avec ses deux cohortes sur cette cavalerie toute bardée de fer, et ordonna à ses troupes de ne pas faire usage de leurs javelots, mais de joindre les ennemis l'épée à la main, et de les frapper aux jambes et aux cuisses, les seules parties du corps qu'ils eussent découvertes. Le combat était pratiquement terminé, car cette cavalerie ne put résister aux Romains; elle prit honteusement la fuite en poussant des cris affreux et alla se jeter, avec ses chevaux, dans les bataillons des fantassins, serrés de si près, qu'ils ne pouvaient plus tirer pour se battre. Ainsi, tant de milliers d'hommes furent vaincus, sans qu'il y eut une seule blessure, une seule goutte de sang répandu. Dès lors, commença

[1] La longeur du stade romain est d'environ 185 mètres.

[2] Subdivision d'infanterie, comprenant le dixième d'une légion, soit 600 hommes, au maximum.

le carnage des fuyards ou de ceux, surtout, qui voulaient fuir. En raison de l'épaisseur et de la profondeur de leurs propres rangs, ils s'opposaient mutuellement à leur fuite. Quant à Tigrane, il avait, dès le commencement de l'action,



LA BATAILLE DE TIGRANOCERTE, D'APRÈS PLUTARQUE ET ECKHARDT

fui avec peu de monde; et voyant son fils, compagnon de son malheur, il ôta son diadème, le lui remit en pleurant, et lui ordonna de se sauver comme il pourrait, par un autre chemin. Ce jeune prince, n'osant pas en ceindre sa tête, le donna en garde au plus fidèle de ses serviteurs. Celui-ci fut pris par hasard, et conduit à Lucullus; en sorte que le diadème de Tigrane se trouva parmi le butin. Il périt,

dit-on, dans cette déroute, du côté des barbares plus de cent mille hommes à pied, et il ne se sauva que très peu de cavaliers. Les Romains n'eurent que cent blessés et cinq hommes morts.

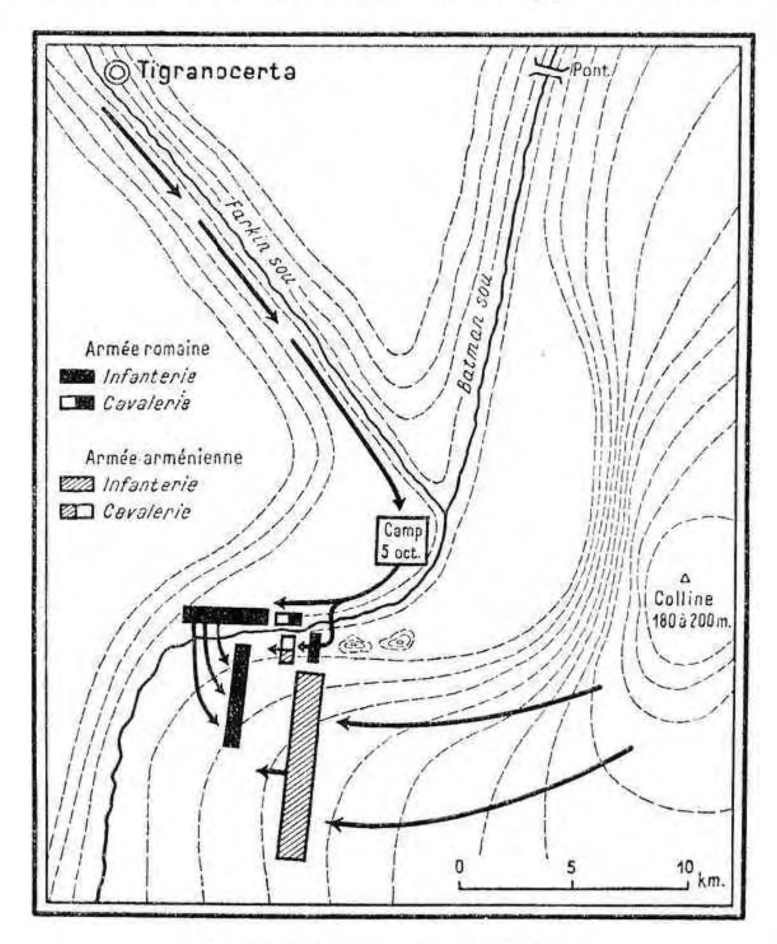
2. *Appien,* Mithr., *ch. 85:*

Lucullus, ayant remarqué une colline propice derrière l'armée de Tigrane, donna ordre à sa cavalerie d'aller de front harceler l'ennemi, et de se replier volontairement afin que les barbares rompissent leurs rangs pour les poursuivre. Quant à lui, avec son infanterie, il passa derrière l'ennemi, monta en silence sur la colline. Quand il les vit complètement dispersés à la poursuite de la cavalerie, comme s'ils eussent déjà été victorieux, et leur équipage au pied de la colline, il s'écria: «Camarades, la victoire est à nous!». Puis tout le premier, il court attaquer les bagages. Les chevaux des chariots, qui prirent incontinent la fuite en tumulte, tombèrent sur l'infanterie, et l'infanterie à son tour sur la cavalerie et ainsi la déroute fut complète. Car la cavalerie romaine, ayant tourné bride contre ceux qui s'étaient éloignés du gros, pour la fuir, les tailla en pièces. Pendant cette grande panique les soldats se pressèrent et se bousculèrent, de sorte que beaucoup d'entre eux furent foulés aux pieds, sans savoir au juste d'où provenait cette panique. Les Romains firent un grand carnage, car nul ne s'arrêtait au pillage que Lucullus avait expressément défendu. C'est pourquoi, foulant aux pieds les bracelets et les colliers, ils continuèrent le massacre sur un espace de cent-vingt stades, jusqu'à ce que, la nuit étant survenue, ils retournèrent sur leurs pas et dépouillèrent les morts avec la permission qu'alors leur avait donnée Lucullus.

3. *Memnon, ch. 57:*

Celui-ci (Tigrane), après avoir rassemblé 80 000 soldats, descendit de la colline pour enlever Tigranocerte des mains des oppresseurs et éloigner les ennemis. Désireux d'en finir le plus vite possible et voyant que l'armée romaine était peu nombreuse, il s'écria: «C'est trop pour

une ambassade et trop peu comme ennemis». Et après avoir prononcé ces paroles, il campa dans la plaine. Quant à Lucullus, il rangea habilement et avec soin ses troupes en ordre de bataille, ranima leur courage, et mit aussitôt



LA BATAILLE DE TIGRANOCERTE, D'APRÈS APPIEN

en fuite l'aile droite de l'ennemi; puis, en jetant celles-ci sur les troupes voisines, et sur les autres de proche en proche, il les repoussa toutes. Les Arméniens, effrayés, se débandèrent, et les pertes d'hommes qu'ils essuyèrent furent en proportion de leur nombre. Quant à Tigrane, il remit à son fils sa tiare royale et son diadème, et s'enfuit dans une de ses forteresses.

4. *Frontin* (Strategematon, II, *ch. 1, 14*):

Près de Tigranocerte, en Grande Arménie, Lucullus n'avait contre Tigrane et Mithridate pas plus de 15 000 soldats (*armati*), alors que l'ennemi en possédait une multitude qu'il était, à cause de son nombre même, difficile à mettre en mouvement. Lucullus profita de cette circonstance et attaqua l'ennemi, avant que celui-ci se fût rangé en ordre de bataille, et le dispersa si brusquement, que ses rois mêmes jetèrent leurs insignes royaux et s'enfuirent.

5. *Ibid.*, III, *ch. 2, 4*:

Lucullus qui près de Tigranocerte, dans la Grande Arménie, devait combattre Tigrane et Mithridate, occupa aussitôt, à la tête d'une partie de ses troupes, le sommet plat de la colline voisine; il s'élança ensuite sur l'ennemi, campé dans la plaine, et attaqua de flanc sa cavalerie. Il se mit aussitôt à la poursuite de leur infanterie, sur les arrières de l'armée en désordre, et remporta une éclatante victoire.

La lecture attentive de tous ces récits nous convainc facilement que deux versions différentes nous sont parvenues concernant la bataille de Tigranocerte, versions qui, toutes deux, sont fondées sur deux traditions contradictoires: romaine et asiatique. La tradition romaine est conservée chez Plutarque qui a utilisé les œuvres de Salluste et de Tite-Live; quant à la tradition d'Asie Mineure, elle nous est transmise par Appien, qui a puisé les renseignements sur les expéditions de Lucullus principalement à quelque source hellénique, d'origine asiatique, qui pourrait être, comme Th. Reinach[1] le suppose, l'histoire de Nicolas de Damas.

Pour ce qui est des autres témoignages sommaires, cités plus haut, ils concordent avec la tradition romaine. Ceux de Frontin sont sans nul doute empruntés à Tite-Live. Cet auteur également, en suivant Tite-Live, rapporte un renseignement erroné, lorsqu'il fait participer Mithridate Eupator à la bataille de Tigranocerte, aux côtés de Tigrane. De même le récit succinct de

[1] Reinach, *op. cit.*, pp. 443-449.

Memnon, quand au fond, s'accorde bien plus avec la tradition romaine et les récits de Plutarque, qu'avec ceux d'Appien.

Tout le déroulement de la bataille de Tigranocerte, de même que les récits circonstanciés qu'en donnent Plutarque et Appien, ont été récemment étudiés par Eckhardt dans son ouvrage consacré aux expéditions de Lucullus[1]. Cet auteur, en désaccord avec Drumann et Th. Reinach, qui ont, à l'aide des témoignages d'Appien, essayé de compléter et de préciser le récit de Plutarque, n'admet comme digne de foi que la description de l'historien grec, et c'est en le suivant qu'il détermine ainsi le déroulement de la bataille:

Après avoir franchi le fleuve, Lucullus, comme il est dit dans le récit de Plutarque reproduit plus haut, ordonna à la cavalerie thrace et galate d'attaquer de flanc la cavalerie ennemie, composée d'hommes bardés de fer, placés à l'aile droite. Quant à lui, à la tête de deux cohortes de fantassins, il se hâta d'occuper la colline voisine, position très importante sur les arrières de Tigrane. De là il prit, de son côté, à revers la cavalerie blindée de l'adversaire. Les hommes de ce corps, lents à se mouvoir, incapables de résister aux assaillants de dos et de l'aile droite, s'enfuirent en désordre; ils tombèrent, avec leurs chevaux, sur les fantassins, serrés les uns contre les autres et pris de panique. Ainsi, les troupes de Tigrane, tout entières, furent défaites sans livrer combat. Eckhardt estime que les renseignements contraires donnés par Appien sont confus et sans valeur; il les critique très sévèrement.

Comme nous l'avons vu, Appien donne de la bataille un récit totalement différent. Selon lui, Lucullus, au début du combat, enjoignit à sa cavalerie d'attaquer l'ennemi de front et, simulant la retraite, de l'éloigner et de le disperser. Quant à lui, à la tête de son infanterie, il passa secrètement dans le dos de l'ennemi et gravit la colline voisine, au pied de laquelle Tigrane avait installé son parc à bêtes de somme et ses bagages. De là, attaquant ces animaux, il les mit en fuite, les jeta sur l'infanterie, qui, complètement démoralisée, se jeta à son tour sur la cavalerie. C'est ainsi que l'armée arménienne, tout entière, fut défaite sans avoir engagé le combat.

[1] Eckhardt, *op. cit.*, *Klio*, Bd. x, I. pp. 100-110.

Peut-on repousser cette description d'Appien, pour ne considérer comme exacte et digne de foi que celle de la tradition romaine?

D'après moi, Eckhardt admet à tort que le récit de Plutarque est clair et incontestable, celui d'Appien incohérent et plein de contradictions. Au contraire, la description simple et naturelle de ce dernier mérite plus d'attention que celle de Plutarque, assaisonnée d'épisodes dramatiques.

A mon avis, il est fort vraisemblable que Lucullus ait, en effet, pour détourner l'attention de Tigrane, détaché du front de son armée sa cavalerie légère seule, pour la lancer contre le roi; quant à lui, à la tête de toute l'infanterie romaine, il pouvait avant d'arriver sur le champ de bataille, avoir pris l'ennemi à revers, et de là, attaqué les bagages, comme Appien l'atteste. Le témoignage de ce dernier semble plus vraisemblable que celui de Plutarque, selon lequel Lucullus, l'épée nue à la main, aurait marché contre l'ennemi pour un corps à corps et l'aurait pris à revers sans être aperçu. Serait-il croyable que le général romain qui, à la tête de ses deux cohortes d'infanterie, se trouvait face à face avec l'ennemi, ait pu secrètement occuper la colline située dans le dos de ce dernier? Si les sources originales romaines ne mentionnent ni le train des équipages de Tigrane ni l'attaque de Lucullus et de toute l'infanterie romaine contre ce train, cela s'explique probablement par le fait que cet assaut ne pouvait être considéré comme un acte valeureux, faisant particulièrement honneur au général romain.

Le caractère exceptionnel de la victoire de Lucullus est signalé dans un des passages de Salluste. Dans la lettre de Mithridate au roi parthe, que cet historien cite en détail, les lignes suivantes concernent la bataille de Tigranocerte:

> Comme l'exiguïté du terrain — est-il dit dans cette lettre attribuée à Mithridate — entravait les troupes trop nombreuses pour livrer bataille, ils (les Romains) font de l'imprudence de Tigrane une victoire [1].

Pour ce qui est de l'exiguïté du champ de bataille, il convient d'observer que Tigrane, ayant construit sa capitale en un lieu bien protégé par des montagnes inaccessibles, ne pouvait natu-

---

[1] Salluste, *Hist. Fragm.*, IV, fragm. 69.

rellement choisir aux environs de Tigranocerte un terrain plus large et mieux ouvert.

Les renseignements des auteurs romains sur les pertes arméniennes sont eux aussi en contradiction absolue avec ceux fournis par les sources neutres d'Asie Mineure. Comme nous l'avons vu plus haut, Plutarque, en se conformant probablement au rapport officiel de Lucullus, donne au sujet de ces pertes des chiffres faux et exagérés. A l'en croire, l'infanterie de Tigrane aurait perdu plus de cent mille hommes et peu de soldats de la cavalerie auraient survécu, alors que les Romains n'auraient laissé sur le terrain que cent blessés et cinq morts. On sait que Sylla aussi avait l'habitude de donner dans ses rapports officiels des chiffres faux. D'après ce général, les pertes des Pontiques à la bataille de Chéronée, en 67, avaient atteint soixante mille hommes; celles des Romains, quatorze, en tout. Tous les historiens connaissent la valeur des communiqués triomphants et mensongers des généraux romains. Aussi, ces historiens n'ajoutent aux chiffres mentionnés aucune foi.

Reinach et ceux qui le suivent, tels que Karakachian, Daghbaschian et d'autres, donnent la préférence à Orose [1], selon lequel les Arméniens avaient, rien qu'en morts, perdu trente mille hommes. Toutefois, Eckhardt, dans son étude déjà citée, n'accepte pas ce renseignement, qui est fondé sur les sources romaines, probablement d'après les indications de Tite-Live. Selon lui, Phlégon de Tralles, qui évalue à cinq mille le total des pertes de Tigrane, serait plus proche de la réalité [2]. Ce chiffre relativement faible me semble plus sûr et, partant, préférable, étant donné que le renseignement de Phlégon est apparemment puisé aux sources neutres d'Asie Mineure, sources qui, comme nous l'avons vu au cours de la présente étude, sont plus dignes de foi que les ouvrages romains connus pour leur partialité.

Outre ces chiffres, le récit relatif à la tiare royale de Tigrane, rapporté par les sources romaines, est sans doute également inventé, ainsi que le signale fort justement Mommsen [3].

---

[1] Orose, *Historia adversus paganos*, VI, 3, 6; aussi Reinach, *op. cit.*, p. 362; Karakachian, *Histoire critique de l'Arménie* (en arm.), t. II, p. 145; Daghbaschian, *Histoire authentique de l'Arménie* (en arm.), p. 93, *passim*.

[2] Phlégon, *Fragm.* 12, Müller, *Fragm. hist. graec*, III, p. 606.

[3] Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 204.

Comme nous l'avons vu plus haut, cet épisode est différemment raconté par Memnon, Plutarque et Frontin[1]. Memnon qui, pour cette partie de son histoire, a probablement utilisé une source romaine, rapporte que Tigrane, après avoir remis à son fils sa tiare et son diadème, s'était réfugié dans l'une de ses forteresses. Plutarque ajoute que le fils, n'osant pas ceindre la tiare, l'avait confiée à la garde du plus fidèle de ses serviteurs et que Lucullus, ayant fait prisonnier ce serviteur, s'en était emparé. Quant à Frontin, il assure, au contraire, que non seulement Tigrane, mais les autres rois aussi, se débarrassant de leurs insignes, avaient pris la fuite.

Ces divergences même entre les sources constituent une indication et permettent de douter de l'authenticité des témoignages rapportés. D'après moi, Mommsen a parfaitement raison, lorsqu'il considère cet épisode, ainsi que les faux chiffres que nous avons cités, comme des inventions à la manière de Sylla.

La défaite de Tigrane près de Tigranocerte est, comme le démontrent mes présentes recherches, rapportée avec exagération par les sources romaines aussi bien que par les récents ouvrages historiques. Cette bataille fut, non une lutte sanglante ayant comporté du côté arménien une résistance à proprement parler, mais, en réalité, une fuite précipitée, sans combat, due à une terreur panique.

Et pourtant, cette défaite eut, pour l'empire de Tigrane, récemment créé, de lourdes conséquences dont les principales furent, comme nous allons le voir, la perte de Tigranocerte et la destruction du grand Etat arménien.

---

[1] L'épisode de la tiare n'est pas mentionné chez Appien qui a, dans cette partie de son histoire, mis à profit, comme nous l'avons dit, les sources neutres d'Asie Mineure.

XII

Prise de Tigranocerte. Effondrement du grand empire de Tigrane

Après la grande bataille du 6 octobre et le désastre de Tigrane, Lucullus, ayant assuré ses arrières, pouvait sans crainte maintenir librement le siège de Tigranocerte.

Sous la conduite de Mankaïos, cette ville avait résisté vaillamment aux Romains durant environ cinq mois, mais elle ne pouvait désormais espérer aucune aide de l'armée royale. Cependant, elle ne se rendit pas à l'ennemi et continua à se battre opiniâtrement. Et si, malgré cela, les Romains s'en emparèrent sans livrer de sanglants combats ni subir de pertes importantes, la cause en fut la rébellion et la trahison des mercenaires grecs, comme Appien, Plutarque, Memnon et Dion s'accordent pour en témoigner.

Il est vrai que ces quatre sources, les plus importantes de toutes, nous donnent à ce sujet des versions différentes, mais trois d'entre elles (Appien, Plutarque et Dion) ne se contredisent guère en ce qui touche à l'essentiel.

Les renseignements d'Appien sont les plus étendus. Selon lui, après le désastre de Tigrane, Mankaïos, ne comptant plus sur la loyauté des mercenaires grecs, ordonna de leur enlever leurs armes. Mais, révoltés contre leur chef, ils s'emparèrent de la partie du rempart qui se trouvait entre deux tours; puis, entrés en pourparlers avec les Romains, ils les introduisirent dans la ville, et la livrèrent à l'ennemi. Plutarque dit seulement que Lucullus s'empara de la cité à la faveur de la révolte des Grecs. Dion attribue l'insurrection aux habitants étrangers de la ville, en particulier aux Grecs immigrés de Cilicie, qui, ayant

de nuit introduit les Romains dans la ville, l'avaient livrée au pillage. Quant à Memnon, il ne souffle mot de la trahison des mercenaires grecs et rend les généraux de Mithridate responsables de la chute de Tigranocerte; ces militaires, se trouvant là, auraient, songeant d'abord à leur salut personnel, traîtreusement livré la ville à Lucullus.

Je ne crois pas superflu de citer, en les traduisant littéralement, les textes grecs des témoignages mentionnés plus haut.

1. *Appien,* Mithr., *ch. 86:*

   Après cette défaite, Mancéos, ayant vu du haut des remparts de Tigranocerte la défection des troupes arméniennes, soupçonna les Grecs mercenaires de la ville et leur enleva les armes. Craignant qu'on ne les fît prisonniers, ils se saisirent de gourdins et allèrent tous ensemble camper dans la plaine. Et comme Mancéos vient les attaquer avec les barbares armés, ils enveloppent leurs bras gauches de leurs casaques en guise de boucliers, et donnant tête baissée dans le gros des ennemis, en tuent quantité, dont ils partagent les armes entre eux. Et lorsqu'ils purent s'approvisionner suffisamment, ils allèrent occuper la partie du rempart, comprise entre deux tours, d'où ils appelèrent les Romains et les firent monter sur les murs. Ainsi fut prise Tigranocerte, et ses immenses richesses livrées au pillage.

2. *Plutarque,* Lucullus, *29:*

   Cependant, les Grecs de Tigranocerte, s'étant soulevés contre les barbares, livrèrent la ville à Lucullus qui, donnant l'assaut, s'en empara.

3. *Memnon, ch. 57:*

   Mais Lucullus, revenu à Tigranocerte, l'investit avec plus de hardiesse. Et les généraux de Mithridate, qui étaient dans cette ville, ayant perdu tout espoir, la livrèrent à Lucullus, pour sauver leur vie.

4. *Dion, liv. 36, ch. 2, 3:*

   Et comme les habitants étrangers de Tigranocerte s'étaient révoltés contre les Arméniens, Lucullus s'em-

para, grâce à eux, de cette ville; c'étaient pour la plupart des Ciliciens qu'on y avait transférés de force; ils introduisirent les Romains pendant la nuit. Dès lors, tout, sauf les biens de ces étrangers, fut livré au pillage.

Comme nous le voyons, le troisième seul de ces témoignages, en désaccord avec les autres, attribue à la trahison des généraux de Mithridate la chute de Tigranocerte. Par «généraux de Mithridate», Memnon comprend probablement les anciens généraux de ce monarque, qui, après la conquête du royaume pontique, étaient apparemment venus vers Tigrane, et avaient dans la capitale arménienne assumé de hautes fonctions. D'après Th. Reinach, ces militaires seraient les commandants des troupes grecques et ciliciennes [1]. Mais presque tous les autres historiens, ne retenant pas les témoignages de Memnon, considèrent comme dignes de foi ceux d'Appien, de Plutarque et de Dion, qui sont unanimes à attester que Tigranocerte a été livrée aux Romains par les mercenaires grecs, ainsi que par les Ciliciens, récemment établis dans cette ville.

Pénétrant dans Tigranocerte, les Romains la pillèrent sans ménagement. Selon Plutarque [2]:

«Lucullus s'était saisi de tous les trésors, et avait fait piller la ville par ses soldats qui, outre bien d'autres richesses, y trouvèrent 8000 talents d'argent monnayé. En plus, il fit donner, sur le butin, 800 drachmes à chaque soldat».

Huit mille talents-argent représentent, d'après les calculs du savant allemand Hultsch [3], près de 41 500 000 francs-or, et 800 drachmes valent, au cours actuel, environ 690 francs-or. Ces chiffres considérables montrent quelle immense fortune renfermait Tigranocerte malgré sa récente fondation.

Le même Plutarque [4] rapporte que Tigrane avait fait venir pour son théâtre, nouvellement construit, une foule de comédiens grecs. Lucullus s'en servit dans les jeux et les spectacles qu'il donna pour célébrer sa victoire.

---

[1] Th. Reinach, *op. cit.*, p. 363.
[2] Plutarque, *Lucullus*, 29.
[3] Hultsch, *Griechische und römische Metrologie*, pp. 297–299 et 711.
[4] Plutarque, *ibid.*

La chute de Tigranocerte donna un coup mortel à la grande œuvre de progrès entreprise par Tigrane, œuvre tendant à développer dans l'Arménie arriérée la culture urbaine hellénique et la civilisation hellénistique. Lucullus renvoya dans leurs villes et leurs pays respectifs les Grecs et les étrangers que Tigrane avait établis dans sa nouvelle capitale.

A ce sujet nous trouvons des renseignements chez Plutarque et Strabon.

1. *Plutarque,* Lucullus, *29:*

> Il (Lucullus) renvoya les Grecs dans leur patrie, en leur payant les frais de voyage. Il traita de la même façon les barbares qu'on avait forcés de venir peupler la capitale; ainsi, la ruine d'une seule ville en fit repeupler plusieurs autres dont les habitants accueillirent leurs anciens concitoyens. Et elles louèrent Lucullus comme leur bienfaiteur et comme leur second fondateur.

2. *Strabon,* XI, 14, 15:

> Tigrane, parvenu à ce haut degré de puissance, fonda près d'Ibérie (?), entre cette localité et le pont de Zeugma sur l'Euphrate, une nouvelle ville qu'il nomma Tigranocerte et où il réunit les habitants de douze villes grecques ravagées par lui. Mais survint bientôt Lucullus, en guerre contre Mithridate, et il renvoya les habitants de Tigranocerte dans leurs foyers. Il prit d'assaut la ville (laquelle, du reste, n'était encore qu'à moitié achevée) et la réduisit à n'être plus qu'un petit village.

3. *Strabon,* XII, *2, 9:*

> Tigrane l'Arménien traita durement les Mazacéniens pendant son invasion en Cappadoce; il transporta en Mésopotamie tous les habitants et les établit en grande partie à Tigranocerte. Mais, plus tard, après la prise de la ville, celui qui le put retourna dans sa patrie.

Parmi ces renseignements celui de Strabon (voir témoignage N° 2) mérite une attention particulière; il y est dit que Lucullus, ayant détruit Tigranocerte, n'avait laissé sur son emplacement

qu'un petit village. D'après moi, il faut se garder de prendre à la lettre ce renseignement. Comme il ressort des témoignages ci-dessous[1], Tigranocerte a été considérée comme une ville forte célèbre et a été un grand centre peuplé, même après l'invasion de Lucullus. Ses hauts remparts inexpugnables sont mentionnés dans les *Annales* de Tacite[2], par exemple. Il n'est donc pas difficile de conclure de ces témoignages que, lors de la prise de Tigranocerte en automne 69, ni ses murailles ni ses fortifications n'ont été probablement démantelées. Il faut peut-être donner au passage mentionné de Strabon l'interprétation suivante: par suite de la dispersion des Grecs et des autres étrangers de Tigranocerte, cette capitale fut désorganisée et détruite comme cité hellénistique («polis»), c'est-à-dire comme ville dotée d'une administration autonome à l'instar des cités hellénistiques d'Asie Mineure. Cette magnifique capitale, destinée à être la rivale des plus grandes cités hellénistiques, telles que Séleucie et Antioche, était maintenant privée de la majeure partie de sa population étrangère, ainsi que de son propre statut et de sa propre organisation urbaine. De ce fait, elle était réduite à la condition d'un petit village ou bourg. Comme l'on sait, Ctésiphon aussi, résidence royale des Parthes, située près de la cité («polis») hellénique de Séleucie, s'appelait village ou bourg.

La victoire lucullienne et la prise de Tigranocerte eurent pour le grand empire tigranien des conséquences politiques extrêmement graves. Tous les pays conquis par Tigrane entre le Taurus et le sud du Tigre (Mésopotamie septentrionale), Gordyène, Commagène, Syrie, Cilicie orientale furent détachés de l'Arménie et se soumirent à l'hégémonie romaine. Seules, une partie de la Mésopotamie et la ville de Nisibis restèrent temporairement sous le pouvoir de Gouras, frère de Tigrane.

Ainsi que Plutarque en témoigne[3], après la chute de Tigranocerte, les chefs des tribus arabes allèrent vers Lucullus pour lui faire leur soumission. Dion[4] nomme le plus puissant de ces chefs Alchaudonius[5] que l'on doit identifier avec l'Alchaedamnus,

---

[1] Voir, par exemple, PLINE, *op. cit.*, VI, 10 (éd. Littré, Paris, 1883).
[2] Tacite, *Annales*, XV, 4.
[3] Plutarque, *Lucullus*, 29.
[4] Dion, liv. 36, ch. 2, 5.
[5] Strabon, XVI, 2, 10.

chef des tribus nomades des Arabes Rhambéens, mentionné chez Strabon. Le prince Antiochus de Commagène, petit-fils d'Antiochus Grypos de Séleucie, se soumit, lui aussi, à Lucullus qui le proclama roi de Commagène. De même Antiochus l'Asiatique, de Séleucie, rentré à Antioche après le départ du gouverneur arménien Bagadatès, fut reconnu roi de Syrie par Lucullus et le sénat. Cet Antiochus était le fils de l'ancien roi de Syrie, Antiochus Eusèbe, et de Cléopâtre-Séléné. Selon Strabon[1], cette reine, emprisonnée dans la forteresse de Séleucie, fut plus tard mise à mort par ordre de Tigrane, lorsque les Arméniens se retirèrent de Syrie.

Dans les années 69–68, soit après la chute de Tigranocerte, Lucullus et ses troupes prirent leur quartier d'hiver dans la Gordyène. Nous avons déjà vu plus haut que cette province, ainsi que la Sophène, ayant trahi Tigrane, avaient, en vertu d'un accord conclu avec Appius Claudius, embrassé le parti des Romains. Tigrane, qui était instruit, avant même l'invasion, de la félonie du roi Zarbiénos de Gordyène, avait ordonné de le tuer avec sa famille. Ainsi, les légions romaines pouvaient maintenant, non seulement hiverner, tranquillement et sans crainte, dans cette province hostile aux Arméniens, mais aussi se ravitailler et profiter des abondantes provisions de blé, emmagasinées dans le pays.

Dans la Gordyène, Lucullus fit faire de solennelles funérailles au roi Zarbiénos, son allié, et éleva en son honneur un magnifique monument funéraire.

Les renseignements au sujet de l'hivernage des Romains dans ce pays ne nous sont fournis que par Plutarque. En voici la traduction littérale:

Plutarque, Lucullus, *29:*

> . . . Les rois des Arabes vinrent vers lui (Lucullus) pour lui faire leur soumission, ainsi que celle de leurs tribus; le peuple sophénien imita leur exemple. Quant aux Gordyéniens, ils s'étaient si vivement attachés à lui, qu'ils voulurent volontiers abandonner leurs villes pour le suivre, avec leurs femmes et leurs enfants. Le motif de cet atta-

[1] *Ibid.*, 2, 3.

chement était que Zarbiénos, leur roi, ne pouvant plus supporter la tyrannie de Tigrane, avait, comme l'on dit, négocié par l'entremise d'Appius un traité secret d'alliance avec Lucullus.

Quand on l'apprit, on le mit à mort avec sa femme et ses enfants, avant que les Romains ne pénétrassent en Arménie. Lucullus ne l'avait pas oublié; lorsqu'il fut dans le pays des Gordyéniens, il célébra les obsèques de Zarbiénos, fit dresser un bûcher, qu'il orna d'étoffes d'or et du butin qu'il avait pris dans le palais de Tigrane; il y mit lui-même le feu, fit, avec les amis et les membres de la famille du mort, les sacrifices de rigueur, et l'appela son compagnon, l'allié des Romains. Il ordonna, en outre, de lui élever un somptueux tombeau. On avait trouvé dans les palais de ce prince une quantité immense d'or et d'argent et une provision de trois millions de médimnes de blé[1]. Ainsi, tous les soldats s'enrichirent, et Lucullus s'étonna d'avoir su, sans prendre une seule drachme dans le trésor public, mener la guerre seulement par ses propres moyens.

Pendant son séjour dans la Gordyène, Lucullus aurait, comme l'attestent Plutarque, Eutrope et Rufus[2], fait des préparatifs militaires contre les Parthes. Ainsi qu'en témoigne Plutarque, il avait ordonné à Sornatius, son lieutenant dans le Pont, de venir, avec les troupes romaines laissées dans ce pays, le rejoindre en Gordyène, pour prendre part à l'expédition projetée. Toutefois, au dire de Plutarque, celle-ci n'eut pas lieu, parce que les troupes romaines, révoltées, avaient refusé de se battre.

Les renseignements sur l'expédition contre les Parthes, passés sous silence par Memnon, Appien et Dion, sont admis par Reinach, Ferrero et d'autres[3], comme authentiques et historiques, alors que Mommsen et Eckhardt[4] les regardent, avec raison, comme douteux et suspects. Il est sans doute plus qu'improbable que Lucullus ait ordonné de faire sortir du Pont les garnisons

---

[1] Trois millions de médimnes équivalent, au poids actuel, à environ 120 millions de kilogrammes ou 120 mille tonnes.

[2] Plutarque, *Lucullus,* 30; Eutrope, VI, 9, et Sexestus Rufus, ch. 15.

[3] Th. Reinach, *op. cit.,* p. 266, et Ferrero, *op. cit.,* t. I, p. 237.

[4] Mommsen, *op. cit.,* t. VI, p. 200, et Eckhardt, *op. cit., Klio,* Bd. X, Heft 2, p. 195.

romaines, et, laissant sur ses arrières Tigrane et Mithridate, ait voulu se diriger vers Ctésiphon pour entreprendre une nouvelle guerre. Les renseignements ci-dessus, forgés de toutes pièces, pourraient bien avoir pour auteur Plutarque. Cet historien qui à chaque occasion glorifie Lucullus, attribue de même à ce général ces préparatifs pour une troisième guerre; par là, il a probablement voulu faire entendre que Lucullus, à l'instar d'Alexandre le Macédonien, aurait pu accomplir de grandes actions s'il n'en avait été empêché par ses troupes.

Nous allons voir tout à l'heure que Lucullus n'avait nullement eu l'intention de faire la guerre aux Parthes, mais qu'il avait au contraire conclu avec eux un pacte d'amitié en vue d'assurer ses arrières.

XIII

Les batailles de l'an 68 en Arménie & en Mésopotamie

Après sa grave déroute près de Tigranocerte, Tigrane, à la tête de ses gardes du corps à cheval, parvint à s'enfuir du champ de bataille pour se réfugier dans une forteresse voisine.

Infiniment grands étaient le désespoir et l'accablement à la cour d'Arménie. Le vaste empire s'étendant d'une mer à l'autre que ce monarque avait, à grand'peine, constitué morceau par morceau au cours de vingt-cinq années, était maintenant à moitié détruit. Bientôt, tous ses ennemis, et en premier lieu la Parthie, que Tigrane avait humiliée et ruinée de fond en comble, allaient pouvoir s'élever contre lui, roi des rois, et contre l'Arménie.

Plutarque rapporte[1] qu'en cette heure grave de découragement, Mithridate Eupator, à la tête de sa cavalerie, s'acheminait vers le champ de bataille; il rencontra en chemin des bandes de fuyards et de blessés, qui lui apprirent le désastre de Tigrane; aussi, s'empressa-t-il d'aller le rejoindre.

Il le réconforta et le rassura sur l'avenir[2]. Tous deux se mirent, dès lors, avec ardeur, à faire des préparatifs pour une nouvelle guerre. D'après les témoignages de Memnon et d'Appien[3],

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 29. Cf. aussi, Memnon, ch. 58.

[2] Les savants occidentaux, Mommsen (*op. cit.*, VI, p. 205-206); Reinach (*op. cit.*, p. 363) et d'autres, relatant cette entrevue, notent le manque de courage et la pusillanimité de Tigrane. Ces propos insultants, arbitraires et sans fondement, ne concordent pas avec les renseignements fournis par les sources originales.

[3] Memnon, ch. 58, et Appien, *Mithr.*, 87.

Tigrane tint compte de la grande expérience que Mithridate avait acquise au cours de ses luttes contre les Romains; il lui confia, non seulement le soin de préparer la prochaine guerre, mais encore, la conduite des opérations militaires, en général.

Or Mithridate, devenu désormais le conseiller le plus intime de Tigrane, tâcha avant tout de réconcilier son gendre avec les Parthes, ses ennemis mortels. Sinatrocès, roi de Parthie, étant décédé (70–69), Phraate III (70/69–57 avant notre ère) lui avait succédé. Suivant les conseils de Mithridate, Tigrane envoya vers ce monarque des ambassades; il consentit à lui céder toutes les contrées qu'il avait prises aux Parthes: la Mésopotamie, l'Adiabène et les «grandes vallées» (probablement les soixante-dix vallées mentionnées par Strabon[1]), et il le pria de s'unir à lui contre les Romains[2]. Les envoyés de Tigrane prévinrent Phraate que les Romains, après avoir triomphé de Tigrane, tourneraient aussitôt leurs armes contre les Parthes[3].

A propos de ces négociations, Salluste cite une lettre de Mithridate[4] à Phraate, lettre non authentique d'ailleurs, mais intéressante, car elle reflète les tendances et les relations politiques de l'époque. Dans cette missive, Mithridate, après avoir exposé la marche en avant des Romains, indomptables et irrésistibles, vers l'Orient, leurs grandes luttes contre lui, leur ardente soif de conquête et de brigandage, dont les Parthes aussi seraient inévitablement les victimes, s'efforce de convaincre Phraate de se joindre à lui et à Tigrane contre l'ennemi commun.

Certes, l'attitude qu'adopteraient les Parthes, aurait pour les belligérants une grande importance. C'est pourquoi Lucullus, instruit des négociations arméno-parthes, envoya, à son tour, vers Phraate ses nouveaux alliés, Antiochus et Alchaudonius, pour l'attirer dans le camp du parti romain. Comme en témoigne Dion[5], il fit à Phraate d'alléchantes promesses, lui rappela le pacte d'amitié conclu, en 92, entre Mithridate II et Sylla, et lui demanda de s'allier à lui ou, demeurant neutre, de rester à l'écart des luttes arméno-romaines[6].

---

[1] Strabon, XI, 14, 15.
[2] Memnon, ch. 58; Appien, *Mithr.*, 87.
[3] Dion, liv. 36, ch. 1, 1–2.
[4] Salluste, IV, *Fragm.* 20.
[5] Dion, liv. 36, ch. 3, 1.
[6] Appien, *Mithr.*, 87.

Le Parthe rusé ne rejeta pas catégoriquement la proposition de Tigrane et de Mithridate; mais, en même temps, il répondit à Lucullus qu'il était prêt à signer avec lui un pacte d'amitié. Le Romain envoya alors à Ctésiphon son lieutenant Sextilius pour conclure ce pacte. Cependant, Sextilius, plus militaire que diplomate, laissa soupçonner qu'il était, selon certaines apparences, venu en Parthie comme espion pour se renseigner sur ce pays et, principalement, sur ses forces militaires. Phraate, retirant aux Romains sa confiance, ne voulut plus les aider, et décida de maintenir sa neutralité[1]. Dans son esprit, si les deux adversaires se faisaient la guerre avec des chances égales et sans sa participation, ce n'en serait que plus avantageux pour sa sécurité.

La décision inattendue du roi des Parthes fut accueillie en Arménie avec grande satisfaction. Tigrane pouvait désormais espérer, dans une certaine mesure, qu'en cas de guerre, ses arrières seraient assurés contre toute attaque pouvant venir des Parthes.

Pendant tout l'hiver de 69–68, Tigrane et Mithridate, Appien en témoigne[2], se préparèrent hâtivement à la guerre. Ils parcoururent tout le pays pour lever de nouvelles troupes dont Tigrane confia le commandement à son beau-père, militaire expérimenté, versé dans l'art de la guerre. Ils amassèrent armes et matériels de guerre et emmagasinèrent, en des endroits appropriés et fortifiés, des provisions de blé et d'autres vivres.

Au dire d'Appien, Mithridate avait, au début, ordonné d'enrôler tous les jeunes Arméniens, mais, par la suite, il choisit les plus robustes. Selon la discipline romaine, il divisa la nouvelle armée en cohortes et manipules et recommanda aux militaires pontiques venus avec lui en Arménie, de faire faire à cette armée, l'exercice à la romaine[3]. L'expérience des guerres précédentes l'avait convaincu que l'énormité des effectifs des armées orientales était non seulement inopérante, mais encore entravait les mouvements des troupes aguerries.

Outre les Arméniens, cette nouvelle armée comprenait les alliés de Tigrane: les Ibères, les Mardes et, en particulier, les

---

[1] Dion, liv. 36, ch. 3, 2–3.

[2] Appien, *Mithr.*, 87.

[3] Appien, *Mithr.*, 87, et Phlegon, *Fragm. Hist. Graec*, III, p. 606. Chez ce dernier, l'instruction à la romaine de l'armée arménienne est, par erreur, indiquée comme précédant la bataille de Tigranocerte.

Mèdes, qui combattirent sous le commandement du roi Mithridate d'Atropatène, gendre et fidèle vassal du roi d'Arménie[1].

A en croire Appien[2], les troupes rassemblées par Tigrane et Mithridate comptaient plus de 100 000 hommes, dont 70 000 fantassins, et près de 35 000 cavaliers. D'après Eckhardt[3], ces chiffres, quoiqu'inférieurs à ceux de l'année précédente, doivent quand même être considérés comme exagérés.

Mommsen, ainsi que Th. Reinach, définissent la guerre arméno-romaine de 68 comme une lutte nationale et religieuse, menée par l'Orient uni contre l'Occident[4].

«La guerre de gouvernants — dit Mommsen — devait maintenant se transformer en guerre nationale et asiatique. Les rois et les peuples de l'Asie devaient s'unir contre les conquérants audacieux et puissants de l'Occident . . . Il ne fut pas difficile de montrer dans cette guerre la lutte des nations de l'Orient contre les Occidentaux; le fait était vrai. Ce fut même bientôt une guerre de religion, et le bruit se propageait que l'armée de Lucullus allait marcher sur le temple de la Nanée ou Anaïtis persique, dans l'Elymaïdes (auj. Louristan), le plus célèbre et le plus riche de tous les sanctuaires des régions euphratéennes. Les Asiatiques, de près et de loin, vinrent en foule se presser sous la bannière des rois qui les appelaient à défendre l'Asie et ses dieux contre l'agression d'étrangers impies».

Cette opinion de Mommsen, partagée et citée par de nombreux auteurs[5], qui n'a été que récemment examinée par Eckhardt[6], est rejetée par lui. Il signale, avec raison, qu'en 68, c'est principalement avec leurs propres forces que les Arméniens, n'ayant que des alliés relativement moins nombreux qu'en 69, faisaient la guerre aux Romains. La plupart des peuples d'Orient: les Gordyéniens, les Sophéniens, les Arabes, les Parthes, par exemple, s'étaient rangés dans le parti romain ou étaient restés neutres.

---

[1] Cf. Plutarque, *Lucullus,* 31.

[2] Appien, *Mithr.,* ch. 87.

[3] Eckhardt, *op. cit., Klio,* Bd. x, 2, p. 197.

[4] Mommsen, *op. cit.,* t. VI, pp. 206–207, et Reinach, *op. cit.,* p. 365.

[5] Voir, par exemple, Khalatiantz, *op. cit.,* p. 191; Morgan, *Histoire du peuple arménien,* p. 75; Léo, *op. cit.,* p. 411.

[6] Eckhardt, *op. cit., Klio,* Bd. x, 2, pp. 195–197.

Du reste, l'union religieuse entre les Asiatiques a pu, comme le note Eckhardt avec justesse, se réaliser en tant que moyen de défense contre les guerres saintes de l'Islam; elle ne saurait être concevable dans l'antiquité où chaque province avait son propre centre cultuel.

Les observations erronées de Mommsen et de Th. Reinach ne sont en effet fondées que sur le seul passage — contesté, du reste — d'un discours de Cicéron, passage que je reproduis ici, sans en rien retrancher:

«Lorsque Lucullus — affirme Cicéron[1] — pénétra dans son royaume (de Tigrane) avec son armée, plusieurs peuples se soulevèrent contre notre général. On avait, en effet, semé l'alarme parmi ces nations que jamais le peuple romain n'avait songé à provoquer ni à soumettre. Par ailleurs, une opinion funeste et bien propre à les émouvoir s'était répandue chez ces peuples barbares: c'était, disait-on, pour piller leurs temples les plus riches et les plus vénérés que notre armée avait été amenée dans ces contrées. C'est ainsi que de nombreuses et puissantes tribus furent agitées et de nouveau livrées à la crainte et à la terreur».

Comme nous le voyons, dans ce passage il n'est question que de la terreur qui s'était emparée de nombreux peuples, non pendant l'invasion de Lucullus en 68, mais lors de celle de 69, ainsi que le fait remarquer Eckhardt[2]. Indépendamment de cela, il me semble difficile de tirer du passage cité la conclusion que la bataille de 68 avait revêtu le caractère d'une lutte religieuse orientale généralisée. Le pillage des villes, des temples et des richesses par les généraux romains et leurs soldats a été, de tout temps, comme l'on sait, l'un des objectifs essentiels des expéditions romaines. Aussi, l'excitation des peuples, troublés dans leurs sentiments religieux, a-t-elle été un phénomène habituel lors de toutes les invasions; il n'est pas possible d'en tirer de si sérieuses conséquences en ce qui concerne la bataille de l'année 68.

Au printemps de cette même année, Lucullus, voyant que le roi d'Arménie n'engageait pas de nouveau combat ni ne demandait la paix, recommença la guerre, dans l'espoir qu'en pénétrant en Arménie pour en dévaster les régions septentrionales, ou en me-

---

[1] Cicéron, *De Imperio Cn. Pompeii,* ch. 9, § 23.

[2] Eckhardt, *ibid.,* p. 196.

nacer la capitale Artaxata, il obligerait les Arméniens à livrer une bataille décisive et à conclure une paix définitive.

A la fin du printemps de 68, l'armée romaine quitta la Gordyène, amie et alliée, où elle avait vécu dans l'abondance et hiverné tranquillement; elle se dirigea vers la plaine de Mouch et les vallées de l'Euphrate-Arsanias, en passant près de Tigranocerte et à travers le Taurus.

Mommsen, Khalatiantz et Léo[1] supposent que la route de l'invasion, de la Gordyène vers le nord, passait par le défilé de l'actuelle Bitlis et les rives occidentales du lac de Van. Mais Eckhardt[2] qui a examiné cette question dans tous ses détails, conclut que c'était la route Nertchik-Chénik qui était la plus commode pour le mouvement des troupes, et non celle de Bitlis. C'était justement la route qu'avaient suivie Xénophon et ses Dix Mille Grecs pendant leur retraite, ainsi que le précise le savant allemand Karbe[3] d'une façon convaincante. Les conclusions d'Eckhardt et de Karbe sont maintenant confirmées également par l'étude de la table de Peutinger, sur laquelle, comme je l'ai expliqué en détail dans mon travail en arménien *Les principales routes de l'ancienne Arménie*[4], l'ancienne route militaire traversant l'Arzanène, passe par Nertchik-Chénik.

Quand, dans l'été de l'an 68, les troupes de Lucullus franchirent le Taurus pour descendre dans l'actuelle plaine de Mouch, les blés, selon Plutarque, étaient encore tout verts[5], alors que dans la Gordyène, que les Romains avaient quittée quelques semaines auparavant, la saison des moissons battait son plein. Cette particularité climatique du plateau arménien, inattendue pour Lucullus, indisposa beaucoup ce général parce qu'elle suscitait au ravitaillement de son armée de grandes difficultés. Inattendue et fort décourageante était aussi, pour lui, la nouvelle tactique militaire adoptée par Mithridate et Tigrane, et pratiquée en ces lieux sur les conseils du roi du Pont, homme de guerre aussi expérimenté qu'ingénieux.

---

[1] Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 203; Khalatiantz, *op. cit.*, p. 200, et Léo, *op. cit.*, p. 413.

[2] Eckhardt, *ibid.*, pp.202–206.

[3] Karbe H., *Der Marsch der Zehntausend vom Zapates zum Phasis-Araxes.*

[4] Voir pp. 90–94.

[5] Plutarque, *Lucullus*, 31; cf. aussi Dion, liv. 36, ch. 4, 2.

Nous avons déjà vu plus haut que Mithridate, chargé de la préparation de la nouvelle armée arménienne, avait porté son attention sur la qualité des soldats, plutôt que sur leur nombre. Les rois alliés avaient maintenant, non seulement renforcé leur infanterie, mais s'étaient en même temps efforcés que leur cavalerie surpassât, en nombre et en combativité, celle des Romains, qui, comme l'on sait, était la formation relativement faible de leurs troupes. Suivant les conseils de Mithridate, la stratégie arménienne elle aussi se trouvait désormais fondamentalement modifiée. Il fut résolu qu'on éviterait toute bataille décisive pour livrer des escarmouches de montagne, de caractère défensif. Les deux rois se proposèrent simplement d'attirer l'armée romaine à l'intérieur du pays, d'entraver son ravitaillement et de l'épuiser peu à peu, au moyen d'attaques-surprise, exécutées par leur cavalerie puissante et fort agile.

En vue de réaliser ce plan, les alliés avaient, dit Appien[1], divisé leur armée en deux tronçons. Mithridate, à la tête de toute l'infanterie et d'une petite partie de la cavalerie, talonnait l'armée romaine, mais campé et retranché sur des collines, il évitait obstinément toute rencontre décisive. Quant à Tigrane, il attaquait impétueusement l'ennemi avec l'autre partie de la cavalerie, entravait et désorganisait son ravitaillement et lui faisait subir des pertes sensibles. Ainsi, Lucullus et ses troupes se trouvaient placés entre les armées de Mithridate et de Tigrane, dont tantôt l'une tantôt l'autre les menaçait sur leurs arrières.

Il est significatif que la plupart des sources romaines sont muettes sur ces combats de 68; seul Plutarque, apologiste et glorificateur de Lucullus, attribue à son héros quelques succès sans importance.

«Après qu'il eut franchi le Taurus — raconte Plutarque[2] — Lucullus fut très découragé de voir que les blés étaient encore tout verts (tant le froid extrême qui règne dans ces contrées, y rend les saisons tardives). Il descendit néanmoins dans la plaine, et, ayant repoussé deux ou trois fois les Arméniens qui avaient osé l'attaquer de nouveau, il ravagea sans obstacle les villages, enleva les provisions de blé, qu'on avait faites pour Tigrane, et jeta l'ennemi dans la disette qu'il avait crainte pour lui-même».

---

[1] Appien, *Mithr.*, 87.

[2] Plutarque, *Lucullus*, 31.

Comme nous le voyons, ces succès partiels n'avaient pas grande valeur stratégique, car ils n'affaiblissaient en rien la force vive des alliés. Par contre, l'armée romaine, fréquemment attaquée par la cavalerie de Tigrane, subissait des pertes sensibles: conclusion facile à tirer des témoignages des sources.

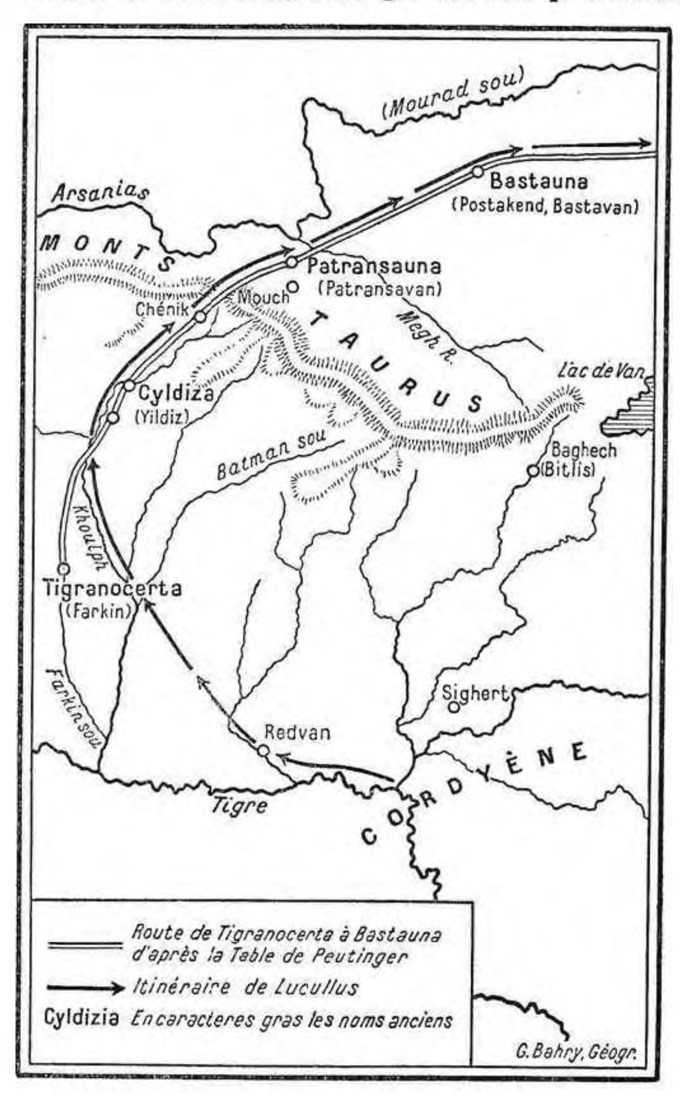
Au dire de Plutarque et de Dion[1], Lucullus s'efforça d'obliger l'ennemi à accepter le combat, afin de briser, en une bataille décisive, sa force de résistance. Dans ce dessein, il dévasta le pays sous l'œil même de l'ennemi. Ces efforts furent vains; l'adversaire ne bougeait point. Aussi, Lucullus encercla-t-il le camp de Mithridate, autour duquel il fit creuser des tranchées. Mais cette tentative aussi fut vaine: Tigrane, en courant aussitôt au secours de son beau-père, menaça les Romains sur leurs arrières. Quant à Mithridate, fidèle à son plan, cette fois-ci encore il ne bougea pas.

La difficile et inutile expédition de Lucullus, au cours de laquelle il essuya plus de pertes que l'ennemi, se déroula dans la région septentrionale du lac de Van, et dura au moins deux mois. On était déjà au début de l'automne et la situation des soldats romains, qui n'étaient pas habitués au climat froid de l'Arménie, devenait de plus en plus désespérée. Dans ces conditions la retraite de Lucullus équivaudrait à une honteuse défaite. Et c'est alors seulement, après une perte de temps de près de deux mois, qu'il marcha en hâte contre Artaxata où se trouvaient les femmes légitimes de Tigrane et ses enfants en bas âge[2]. En s'emparant de l'ancienne capitale, il espérait rétablir son prestige de grand capitaine, amoindri déjà dans cette nouvelle guerre arméno-romaine. Il croyait en même temps que si Tigrane voyait le danger qui menaçait Artaxata, il se déciderait enfin à engager le combat décisif.

En effet les prévisions de Lucullus se réalisèrent. Le roi d'Arménie, apprenant l'avance à marches forcées de l'ennemi vers Artaxata, suivit l'armée romaine et Plutarque rapporte[3] que, le quatrième jour, il lui barra la route, près du gué de l'Arsanias, sur sa rive droite. Lucullus qui ne l'avait pas encore traversé se trouva face à face avec les troupes arméniennes, sur la rive gauche de ce même fleuve.

[1] Plutarque, *ibid.;* Dion, liv. 36, ch. 4, 2.
[2] Plutarque, *ibid.*
[3] *Ibid.*

Dans sa grande étude, Eckhardt[1] a essayé de préciser le lieu de la bataille de l'Arsanias, ainsi que la route qu'auraient prise



ITINÉRAIRE DE LUCULLUS, DE LA GORDYÈNE À LA PLAINE DE MOUCH

Lucullus et Tigrane pour atteindre cet endroit. C'est avec raison que cet auteur juge inadmissible l'hypothèse de Th. Reinach[2] qui

[1] Eckhardt, *op. cit.*, *Klio*, Bd. x, 2, pp. 221–226.
[2] Reinach, *op. cit.*, p. 368, note 1.

place le gué en question à proximité de l'actuelle Manazkert. En franchissant l'Arsanias on pouvait bien, comme Eckhardt l'a exactement observé, aller à Bassen et à Hassan-Kalé, mais non à Artaxata. Cet auteur croit que l'armée romaine avait probablement passé près de Manazkert, pour se diriger vers le nord et atteindre la rive gauche du fleuve près de l'actuel Kara-Kilissé. Les savants allemands ont, on le sait, supposé que Xénophon, et avec lui ses Dix Mille Grecs en retraite, avaient suivi le même itinéraire[1].

Pourtant, il me semble plus probable que la route de retraite des Grecs, de même que celle de l'expédition de Lucullus en 68, ait été celle de Isumbo-Didyma de la table de Peutinger, c'est-à-dire l'ancienne ligne de communication Dzoumb-Didem, que j'ai précisée dans ma récente étude en arménien: *Les principales routes de l'ancienne Arménie*[2]. D'après cette nouvelle hypothèse, le site de la bataille de l'Euphrate-Arsanias se trouve, non pas exactement près de l'actuel Kara-Kilissé, mais à une distance d'environ vingt à trente kilomètres à l'est de ce village, au nord de l'actuelle Didem.

Les seules sources dont nous disposons au sujet de la bataille de l'Arsanias sont les témoignages de Plutarque et de Dion[3] qui, comme nous allons le voir, sont en contradiction sur le fond. Nous citons, en traduction littérale, ces deux témoignages qui demandent un examen attentif et sérieux.

1. *Plutarque,* Lucullus, *31:*

> Tigrane ne souffrit plus désormais l'expédition de Lucullus vers Artaxata: il rassemble son armée, et, en quatre jours de marche, il vint camper auprès des Romains, dont il n'était plus séparé que par le fleuve Arsanias, que les Romains avaient nécessairement à passer pour arriver devant Artaxata. Lucullus, après avoir sacrifié aux dieux,

---

[1] Cf. Belck W., *Der Weg Xenophons auf seinem Rückzuge bis in die Ebene von Alaschkert,* dans *Verhandlunger der Berliner anthropologischen Gesellschaft,* 1899, p. 661, *passim.*

[2] Voir pp. 103–114.

[3] Cette même bataille est succinctement mentionnée aussi par Salluste dans un passage de son *Histoire,* liv. IV, fragm. 74.

se tenant sûr de la victoire, fit traverser la rivière à son armée. Il avait placé douze cohortes en front de bataille; les autres étaient derrière, à la file, pour empêcher les ennemis de les envelopper[1]. Les Romains avaient devant eux une cavalerie nombreuse, et un corps d'élite, ainsi que des escadrons d'archers mardes et ibériens armés de lances; c'étaient les plus aguerries des troupes étrangères, celles en qui Tigrane avait le plus de confiance. Mais, en réalité, elles ne firent rien de brillant; après une légère escarmouche avec la cavalerie romaine, elles ne purent résister au choc de l'infanterie, et, fuyant à droite et à gauche, elles attirèrent à leur poursuite les cavaliers romains. Lorsque ceux-ci se dispersèrent, Lucullus, voyant le nombre et le bel ordre des cavaliers arméniens qui s'avançaient Tigrane en tête, prit peur. Il rappela sa cavalerie qui était à la poursuite de l'ennemi et alla le premier au-devant des Atropaténiens qui, avec les meilleurs soldats, étaient en face de lui; mais avant d'en venir au corps à corps, il leur fit peur et les mit en fuite. Des trois rois qui participaient à la bataille, Mithridate du Pont fut celui qui s'enfuit le plus honteusement, et qui ne soutint même pas, comme on le raconte, les cris de guerre des Romains. La poursuite des fuyards fut poussée si loin, qu'elle dura toute la nuit, et ne cessa que lorsque les Romains furent las de tuer, de faire des prisonniers et d'emporter du butin. Tite-Live dit que les pertes de l'ennemi furent plus nombreuses à la première bataille, mais qu'à la seconde, périrent plus de gens de marque tués ou blessés.

2. *Dion*[2], *liv. 36, ch. 4–5:*

Lucullus se mit en campagne au milieu de l'été de cette même année, car, à cause du froid, il était impossible

[1] Sur cette disposition particulière des troupes romaines *(agmen quadratum)* voir Chapot, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*, p. 173.

[2] Ce passage de Dion ne mentionne pas l'emplacement de la bataille, mais Eckhardt, se fondant sur le contexte, estime probable que les renseignements contenus dans le passage en question concernant la bataille de l'Arsanias (voir Eckhardt, *op. cit.*, *Klio*, Bd. x, 2, p. 208). Cette conclusion est, selon moi, parfaitement fondée et convaincante.

d'envahir le territoire ennemi pendant le printemps; il ravagea certaines parties du pays, afin de pousser les barbares à se défendre et de les engager ainsi au combat; mais, comme ils ne bougèrent même pas, Lucullus fondit sur eux.

La cavalerie ennemie fit pendant cette attaque, beaucoup de mal à la cavalerie romaine; mais les barbares n'en vinrent pas aux mains avec l'infanterie; ils se retirèrent aussitôt que Lucullus vint, avec les soldats qui étaient armés de boucliers, au secours de sa cavalerie. Néanmoins, les ennemis n'éprouvèrent aucune perte; bien au contraire, se retournant ils lancèrent leurs flèches contre les poursuivants, ils en tuèrent plusieurs sur-le-champ et en blessèrent un très grand nombre. Ces blessures étaient dangereuses et difficiles à guérir, parce que les flèches se terminaient par deux pointes en fer, disposées de telle manière, qu'elles donnaient une mort prompte, soit qu'on laissât la trait dans la blessure, soit qu'on l'en retirât. La cause en était que l'une de ces pointes, ne pouvant être retirée, restait dans le corps.

De nombreux savants occidentaux, tels que Th. Reinach, Niese et Ferrero[1], ajoutant foi aux témoignages de Plutarque, croient que Lucullus avait remporté la victoire à la bataille de l'Arsanias, tandis que Tigrane et Mithridate auraient subi une grave défaite. De son côté, Th. Reinach, en se fondant sur le témoignage de Phlégon[2], qui, comme nous l'avons vu plus haut, concerne la bataille de Tigranocerte, et non celle de l'Arsanias, signale par erreur, que dans cette guerre Tigrane avait laissé cinq mille morts et perdu un certain nombre de ses soldats, faits prisonniers.

Mommsen et Eckhardt[3] sont relativement plus modérés et plus réservés au sujet de la victoire de Lucullus, mais eux non plus, influencés dans une certaine mesure par Plutarque, ne soulignent pas suffisamment la situation extrêmement difficile des

---

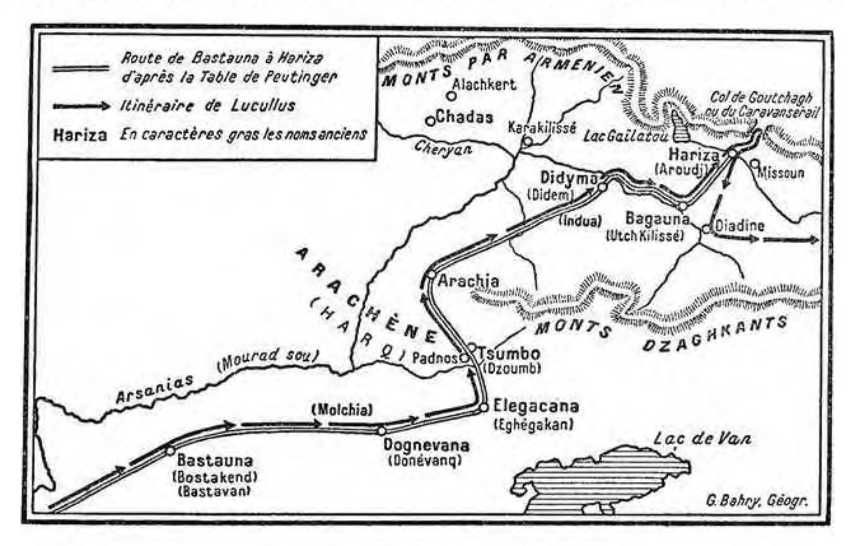
[1] Reinach, *op. cit.*, p. 367; Niese, *Grundriss der Römischen Geschichte nebst Quellenkunde*, p. 136, et Ferrero, *op. cit.*, I, p. 196.

[2] Müller, *Fragm. Hist. Graec*, p. 606.

[3] Mommsen, *op. cit.*, VI, pp. 209–210, et Eckhardt, *op. cit.*, Bd. X, 2, pp. 208–213.

troupes romaines, situation qui, toutefois, est clairement signalée dans le passage de Dion, reproduit ci-dessus.

On peut aisément déduire de ce témoignage que Tigrane non seulement n'avait pas essuyé de défaite près de l'Arsanias, mais qu'il avait au contraire asséné un violent coup à l'adversaire. Ses cavaliers, ainsi qu'en témoigne clairement Dion, n'avaient éprouvé aucune perte; revenus sur leurs pas pour lancer des flèches sur l'ennemi qui les poursuivait, ils en avaient tué et blessé un grand nombre. Comme Eckhardt[1] l'a fort justement signalé,



Itinéraire de Lucullus vers Artaxata

seule la cavalerie légère de Tigrane avait participé à cette rencontre, sans le concours de l'infanterie, ce qui n'est en réalité, mentionné ni par Plutarque ni par Dion. On doit considérer comme fort probable l'absence de l'infanterie de Tigrane aussi bien que de Mithridate, car il ressort du passage déjà cité de Plutarque, que c'est Tigrane qui, avec sa cavalerie légère, s'était lancé à la poursuite des troupes romaines et les avait rejointes. Il était naturellement impossible que la lente infanterie armé-

---

[1] Eckhardt, *ibid.*, p. 210. Les objections qu'Eckhardt oppose aux opinions de Mommsen et de Th. Reinach, dont les récits de la bataille de l'Arsanias ne s'accordent pas avec les témoignages des sources, sont tout à fait exactes et fondées (voir Mommsen, *op. cit.*, t. VI, pp. 208-211, et Reinach, *op. cit.*, p. 367).

nienne ait pu arriver au bord de l'Arsanias, en même temps que la cavalerie.

De même, il ressort des témoignages des sources que Tigrane avait appliqué à ce combat sa vieille tactique de guerre: éviter toute bataille décisive et ne frapper l'ennemi que lors de sa traversée du fleuve. La fuite de la cavalerie arménienne n'était qu'une fuite feinte, pendant laquelle la cavalerie légère, armée d'arcs, ne cessait de faire subir à l'ennemi de nouvelles pertes. On sait que les Parthes avaient aussi pratiqué cette tactique orientale dans leurs luttes contre Crassus qui, de ce fait, avait, en 53, essuyé une défaite complète.

Or, une fois admis que seuls participèrent à la bataille de l'Arsanias Tigrane et sa cavalerie légère, il paraît assez vraisemblable que les renseignements fournis par Plutarque sont forgés à dessein, pour montrer que les Romains avaient, toute la nuit, massacré et fait prisonniers les Arméniens et que Mithridate de Pont avait été le premier à se sauver du champ de bataille. Ces renseignements, non seulement ne sont pas confirmés, mais encore se trouvent en complète contradiction avec les témoignages impartiaux et dignes de foi de Dion.

La bataille de l'Arsanias se déroula vers la mi-septembre de l'an 68. Le rude hiver arménien, avec ses bourrasques de neige, était déjà proche, et l'armée romaine n'avait pu encore, ni livrer de combat décisif, ni remporter de succès tant soit peu appréciables. La distance entre la plaine de Mouch et le cours supérieur de l'Arsanias, c'est-à-dire de l'ancien bourg de Patranse jusqu'au gué de ce fleuve, près de Didem, où se trouvait alors l'armée romaine, était, par la grande voie tracée sur la table de Peutinger, d'environ 250 kilomètres en tout[1], distance relativement courte, que les Romains avaient parcourue en l'espace de deux à trois mois. Si les sources romaines ne nous renseignent pas sur toutes les péripéties de cette longue expédition, c'est probablement signe qu'elles n'ont pas été favorables aux troupes romaines, pas plus qu'elles ne leur ont fait honneur. Et cependant, malgré le silence

---

[1] J'ai précisé, en détail, cette voie dans mon récent ouvrage en arménien: *Les principales routes de l'ancienne Arménie,* pp. 92–114. La distance entre Patransauna et Tsumbo est, d'après la carte romaine, de 114 milles romains ou près de 170 kilomètres; celle de Tsumbo (Tsoumb) jusqu'à la rivière, à proximité de Didyma (Didem), est d'environ 80 kilomètres.

des sources, il est possible de conclure des maigres témoignages rapportés ci-dessus, que l'armée lucullienne, déjà suffisamment épuisée au cours de ces deux ou trois mois, avait perdu de sa vigueur; pendant les escarmouches que nous avons mentionnées, elle avait, sans doute, subi plus de pertes qu'elle n'en aurait éprouvé dans une grande bataille décisive, ainsi qu'Eckhardt[1] l'a fort justement observé.

Après avoir franchi le fleuve, Lucullus dirigea son armée vers Artaxata. Mais, comme Plutarque l'atteste, quelques jours plus tard ses troupes refusèrent catégoriquement de continuer leur marche et demandèrent à rebrousser chemin. Plutarque et Cicéron expliquent différemment cette rébellion qui avait contraint Lucullus à se replier. Plutarque l'attribue au fait qu'en ce mois de septembre, mois d'équinoxe d'automne, un froid intempestif avait commencé en Arménie, par suite de neiges soudainement tombées. Quant à Cicéron, qui ne fait à la rébellion qu'une légère allusion, il dit que les troupes romaines refusèrent d'avancer parce que, s'étant trop éloignées de leur patrie, elles en avaient la nostalgie.

Je donne ici la traduction littérale des textes grecs et latins, renfermant les témoignages en question:

1. *Plutarque,* Lucullus, *31:*

> Ensuite, Lucullus résolut de marcher en avant vers l'intérieur du pays, hardiment et avec confiance, pour soumettre les barbares. Mais, en ce mois d'équinoxe d'automne, il fut surpris par la mauvaise saison; il tomba beaucoup de neige, ou, quand le temps devenait serein, on ne voyait plus que frimas et glaces. Les chevaux ne pouvaient ni boire l'eau des rivières à cause de sa froideur extrême, ni les passer sans grandes difficultés, parce que la glace épaisse, se rompant sous leurs pieds, leur coupait de ses tranchants les nerfs des jambes. Le pays, en cet endroit, était presque partout couvert de bois touffus, et les sentiers étaient étroits. Les soldats, couverts de neige, étaient continuellement trempés; les nuits, ils étaient plus mal encore parce qu'ils les passaient dans des lieux humides. Aussi, ayant, après la bataille, suivi Lucullus pendant quelques jours, ils refusèrent de marcher. D'abord ils eurent recours

[1] Eckhardt, *op. cit., Klio,* Bd. X, 2, p. 207.

aux prières et envoyèrent vers lui des tribuns; ensuite, ils s'attroupèrent en tumulte, et enfin, passèrent la nuit dans leurs tentes à pousser des cris, ce qui était signe de sédition. Lucullus insistait naturellement beaucoup auprès d'eux; il les conjurait de patienter jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie et détruit l'ouvrage de leur «plus grand ennemi» (c'était ainsi qu'il appelait Annibal). Mais, ne pouvant les persuader, il les fit retourner en arrière et, ayant repassé le mont Taurus, par d'autres chemins, il descendit dans la Mygdonie.

2. *Cicéron,* De imperio Cn. Pompeii, IX, *23–24:*

En ce qui concerne notre armée, bien qu'elle eût pris une ville du royaume de Tigrane, et livré quelques combats heureux, elle était démoralisée par l'éloignement excessif et le regret de la patrie . . . Je n'en dirai pas davantage, car telle fut la fin de la campagne: nos soldats, au lieu de marcher en avant, demandèrent de se replier rapidement.

Appien et Dion ne nous renseignent que sur la retraite de Lucullus sans mentionner l'acte de rébellion de ses soldats, le considérant sans doute comme déshonorant pour les Romains. Appien indique comme cause de cette retraite l'arrivée de l'hiver[1]; Dion, le nombre considérable des blessés et la pénurie des denrées[2].

Des deux citations mentionnées, c'est surtout le témoignage de Plutarque emprunté à Tite-Live que Mommsen, Th. Reinach, Ferrero et d'autres historiens trouvent admissible et digne de foi. Donnant la préférence à Plutarque, ils ont négligé le récit de Dion, qui, certes, ne mentionne pas la rébellion de l'armée romaine, mais fournit sur la retraite des renseignements aussi sûrs qu'intéressants. Salluste, le plus sérieux et le plus impartial des anciens historiens romains, a certainement servi de source à Dion, pour cette partie de son histoire.

A cet égard, les remarques d'Eckhardt[3] sont tout à fait exactes: il estime que la cause essentielle de la rébellion a été, non le froid

[1] Appien, *Mithr.*, 87.
[2] Dion, liv. 36, ch. 6, 1.
[3] Eckhardt, *op. cit., Klio,* Bd. X, 2, pp. 213-216.

intempestif, comme Plutarque le prétend, mais plutôt les grandes pertes subies par les troupes romaines, le nombre considérable de blessés et le manque de denrées, choses que Dion signale clairement. Asdourian[1] également a raison, lorsqu'il croit que les motifs réels de la retraite ont été la démoralisation des troupes romaines et leur découragement, à la suite des graves échecs qu'elles avaient subis. Autrement, les Romains, au lieu de se replier auraient dû au contraire poursuivre leur marche vers Artaxata; en effet cette ville, déjà tout proche, non seulement les aurait préservés des rigueurs de la mauvaise saison, mais leur aurait permis aussi de s'emparer d'un important butin.

Il me semble possible de déterminer avec précision la distance entre Artaxata et le lieu du dernier cantonnement romain. Selon la table de Peutinger, l'intervalle entre le gué de l'Arsanias et Artaxata est d'environ 170 kilomètres. Suivant Plutarque, l'armée romaine s'était, après la bataille de l'Arsanias, avancée vers l'intérieur du pays en direction de cette ville, mais n'était pas encore, au moment de sa révolte, arrivée à la plaine d'Aïrarat. Partis de la rive de l'Arsanias, les Romains pouvaient avoir parcouru, dans les conditions difficiles décrites par Plutarque, une distance de 50 à 70 kilomètres au maximum. Il est donc aisé de comprendre que l'armée lucullienne qui se dirigeait vers Artaxata par la grande voie militaire, placée sur la table de Peutinger près des anciennes Bagavan et Aroudj, s'était probablement, le dernier jour de sa marche, trouvée dans la partie la plus malaisée de la route, à savoir: la gorge de l'actuelle Koutchagh ou Kervansaraï, à environ 100 kilomètres d'Artaxata[2].

Eckhardt a examiné en détail l'itinéraire de Lucullus pendant sa retraite de l'Arménie vers la Mésopotamie[3]. Cet itinéraire est, nous l'avons vu plus haut, indiqué chez Plutarque; selon ce dernier, Lucullus aurait fait prendre à ses troupes une nouvelle voie qui, selon l'hypothèse d'Eckhardt, est la route qui se dirige vers Nisibis, en passant par l'actuelle Khoï, pour aller vers Bach-Kalé, et de là, vers Tchoulamerk, Zakho et Djézireh. Il me semble qu'il est fort difficile de déterminer exactement la route de la retraite; on peut supposer qu'elle devait passer par le val de

[1] Asdourian, *op. cit.*, p. 35, *passim.*

[2] Voir mon ouvrage: *Les principales routes de l'ancienne Arménie* (en arm.), pp. 17–46.

[3] Eckhardt, *op. cit.*, *Klio*, Bd. x, 2, pp. 226–231.

Berkri ou à travers l'ancien canton d'Artaz, car sauf ce qu'en dit Plutarque, nous ne possédons à ce sujet aucun renseignement.

Dans la Mésopotamie septentrionale où Lucullus était arrivé à sa descente du Taurus, en octobre 68, régnaient encore les chaleurs estivales. Nisibis, célèbre place forte de la région, entourée d'une double muraille, était aux mains des Arméniens. Comme nous l'avons vu, Tigrane avait confié le pouvoir à Nisibis, qui avait une grande valeur militaire et stratégique, à son frère Gouras.

Or il est intéressant et curieux de voir que l'armée romaine rebelle qui avait refusé de marcher vers Artaxata, consentait maintenant à investir Nisibis, sans s'opposer aux ordres de son général. Toutefois, pendant les premiers mois, le siège[1] ne donna aucun résultat.

La ville dont le chef et le défenseur était en fait Callimaque, le célèbre ingénieur grec, opposa aux assiégeants la même résistance opiniâtre qu'à Tigranocerte.

Les défenseurs de la ville étaient, rapporte Dion, parfaitement sûrs que les Romains seraient obligés de se retirer. Mais, pendant une nuit sombre de pluie et d'orage, où l'on ne pouvait rien distinguer ni entendre, les Romains parvinrent à s'approcher inopinément de la ville et se rendirent maîtres de l'enceinte extérieure. En vain, les assiégés décochaient sur les assaillants des flèches et leur lançaient des flots de naphte enflammé; il leur fut impossible, en raison de l'obscurité et des averses, de défendre l'enceinte intérieure. Les Romains comblèrent de fascines le fossé qui séparait les deux enceintes; il leur fut ainsi facile de s'emparer également de la seconde muraille. Dès lors Gouras et sa garnison, retranchés dans la citadelle, se rendirent à l'ennemi sous certaines conditions et furent mis en liberté. Callimaque, qui, avant Nisibis, avait jadis dirigé avec succès la défense d'Amisos assiégée, fut considéré comme coupable et mis aux fers.

La prise de Nisibis fut le dernier succès de Lucullus. A partir de ce moment son étoile pâlit peu à peu, et finalement s'éteignit. Et les troupes romaines, ainsi que nous allons le voir, quittèrent sans gloire l'Arménie après cette victoire.

---

[1] A ce sujet Plutarque et Dion nous fournissent des renseignements détaillés (voir Plutarque, *Lucullus*, 32, et Dion, liv. 36, ch. 6–7).

XIV

Marche victorieuse de Tigrane et de Mithridate. Retraite de Lucullus

Tandis que l'armée romaine, descendue en Mésopotamie par des chemins longs et malaisés, mettait le siège devant Nisibis, Mithridate et Tigrane, au lieu de poursuivre l'ennemi déçu et démoralisé, attaquèrent les corps romains dans le Pont et au nord du Tigre. Ils reprirent les escarmouches locales qui avaient, comme nous l'avons vu, donné d'heureux résultats: elles avaient épuisé et démoralisé le gros des forces de Lucullus.

Mithridate, à la tête de huit mille hommes, dont quatre mille Arméniens envoyés par Tigrane, se rendit dans le Pont pour reprendre son royaume, pendant que le roi d'Arménie s'efforçait de réoccuper les régions méridionales de son propre empire[1]. Là, au nord du Tigre, c'est-à-dire dans la partie sud de la Grande Arménie, Tigrane reconquit un certain nombre de territoires; il assiégea l'une des forteresses locales où Lucius Fannius s'était retranché avec ses troupes. Ainsi qu'en témoigne Dion[2], c'est ce général romain qui, venu de Mésopotamie au secours de Lucullus, l'avait délivré.

De son côté, Mithridate, entré dans les régions orientales de la Petite Arménie, jeta l'épouvante parmi les faibles contingents romains dispersés, et, les détruisant au fur et à mesure, réoccupa très rapidement la partie orientale de son royaume. De là, il dirigea un appel à la population pour l'engager à prendre les armes et à se révolter, et promit de libérer ceux des habitants

---

[1] Appien, *Mithr.*, 88, et Dion, liv. 36, ch. 8-9.
[2] Dion, liv. 36, ch. 10.

du Pont qui travaillaient chez les Romains comme esclaves. Dion affirme[1] que la population l'accueillit à bras ouverts, et l'aida, parce qu'elle détestait les Romains et les gouverneurs cruels et oppresseurs qu'ils lui avaient imposés.

Quand Mithridate quitta la Petite Arménie pour se rendre dans les districts intérieurs du Pont, il se trouva en présence du général romain Fabius Hadrianus. Mais les anciens mercenaires thraces de Mithridate, ainsi que les habitants du Pont, qui étaient au service des Romains comme esclaves, se mirent en rapport avec le roi et l'aidèrent[2] en passant en masse dans son camp lorsque la bataille fut engagée. Dans cette bataille les Romains essuyèrent de grosses pertes, mais Hadrianus vit avec satisfaction l'arrêt du désastreux combat à la faveur d'un incident fortuit: Mithridate, ayant reçu une grave blessure, dut être emporté hors de la mêlée[3]. Les survivants des troupes romaines vaincues prirent la fuite pour se retrancher dans la ville forte de Cabira.

Triarius, venu au secours de Hadrianus, le remplaça après l'avoir destitué[4]. Cependant, lui non plus ne parvint pas à chasser l'ennemi hors du Pont et fut obligé d'hiverner à Gaziura, en face de l'armée de Mithridate qui se trouvait aux environs de Comana du Pont. Ainsi retranché, au sud du fleuve Iris, Mithridate tâcha de rassembler de nouvelles troupes dans la Petite Arménie, entièrement libérée du joug romain. Triarius s'adressa à Lucullus, et l'informant de la défaite de Hadrianus et de la périlleuse situation des Romains, lui demanda son aide.

Instruit de l'échec des légions romaines, Lucullus résolut, pour délivrer le Pont, de retirer ses troupes de la Mésopotamie et de renoncer à ses conquêtes d'au-delà de l'Euphrate. Cependant, les légions qui menaient, à l'abri du froid, une vie joyeuse et tranquille dans leurs quartiers d'hiver au climat chaud, refusèrent de reprendre les attaques avant le printemps[5]. C'était déjà la deuxième fois qu'elles se révoltaient et, au mépris de la discipline militaire, désobéissaient à leur commandant.

---

[1] *Ibid.*, ch. 9, 2.
[2] *Ibid.*, ch. 9, 3-4.
[3] Appien, *Mithr.*, 88.
[4] *Ibid.*
[5] Cf. Plutarque, *Lucullus*, 34.

Il faut dire que depuis l'échec de son expédition arménienne de 68, la position de Lucullus était fort ébranlée. Pendant ces guerres arméno-romaines, justement, le parti démocrate, redevenu puissant à Rome, s'efforçait opiniâtrement de discréditer et de renverser ce prestigieux général, partisan de Sylla. C'est à l'action de ce parti, et principalement à la campagne de propagande des capitalistes et des fermiers, menée contre Lucullus, qu'il faut attribuer le fait que, dès les années 69–68, ce général s'était vu dépouillé de ses fonctions de gouverneur d'Asie et de Cilicie. L'indignation qu'il avait suscitée s'était accrue après ses échecs militaires de 68. Le déclin de son autorité à Rome avait naturellement modifié à son détriment les dispositions de ses légionnaires à son égard: la nouvelle de la destitution de Lucullus par le sénat s'était déjà répandue parmi eux. Ainsi, après les combats et la retraite de 68, l'insubordination des troupes alla en augmentant, et leur tendance à la sédition s'accentua. Elles demandèrent la permission de rentrer en Italie. Bon nombre de soldats, dont l'engagement expirait en 67, exigèrent leur libération. Ayant, pendant leur service, pillé de nombreuses villes et de riches contrées, ces hommes n'étaient plus de pauvres prolétaires, mais des gens aisés. Il était donc fort naturel qu'ils ne voulussent plus risquer leur vie dans de nouvelles guerres, et se hâtassent de rentrer en Italie pour y vivre, repus et tranquilles.

En raison de la résistance de ses troupes, Lucullus fut contraint, nous l'avons vu, de passer en Mésopotamie tout l'hiver de 68–67. Ce n'est qu'au début du printemps de 67, qu'il quitta Tigranocerte et Nisibis et, gagnant la rive droite de l'Euphrate, se hâta d'aller au secours du Pont. En évacuant la Mésopotamie et l'Arménie méridionale, il avait naturellement, comme l'a fort justement signalé Mommsen, renoncé aux perspectives brillantes que lui offrait son expédition arménienne[1].

Pendant que Lucullus allait au secours de Triarius, les opérations de guerre dans le Pont avaient déjà repris. Triarius, ayant sous ses ordres environ 10 000 hommes, évita au début toute rencontre, et se retrancha dans son camp, près de Gaziura. Mais, lorsque Mithridate voulut assiéger Dadasa où était déposé le butin pris par les troupes romaines, les soldats de Triarius le forcèrent à secourir la garnison de cette forteresse. Quittant son

[1] Mommsen, *op. cit.*, VI, p. 212–213.

camp retranché, le Romain fut obligé de livrer bataille à Mithridate sur un terrain fort dangereux, entre Gaziura et Zéla. Malgré la résistance acharnée de l'ennemi, les troupes arméno-pontiques parvinrent à rejeter l'infanterie romaine dans une vallée bourbeuse où elle périt presque entièrement. Seuls Triarius et sa cavalerie purent fuir et se sauver.

Selon Appien et Plutarque[1], l'armée romaine avait perdu dans la bataille vingt-quatre tribuns militaires, cent-cinquante centurions et près de sept mille soldats. Le témoignage de Cicéron au sujet de cette grave défaite est particulièrement intéressant; cet auteur dit qu'il croit devoir, à l'exemple des historiens romains, passer sous silence cette déroute. Elle fut si grande — ajoute-t-il — que la nouvelle en parvint aux oreilles du général, non par un messager ayant participé au combat, mais par la rumeur publique[2]. Les morts demeurèrent trois ans sans sépulture; c'est en 64 seulement, que Pompée les fit enterrer.

Lucullus, qui allait au secours de Triarius était à peine arrivé à mi-chemin lorsqu'il apprit la nouvelle de la grave défaite essuyée par le légat. Il voulu reprendre le combat pour se venger de Mithridate, vainqueur de Triarius, mais le roi de Pont déclina la lutte; suivant son ancienne tactique, il aima mieux attendre Tigrane, pour recommencer avec celui-ci les escarmouches de montagne, qui, comme nous l'avons vu, avaient, dans les combats de 68, donné d'excellents résultats.

Mithridate quitta en hâte Gaziura et Zéla, lieux de la défaite de Triarius, pour se retirer dans la Petite Arménie, prenant avec lui tous les vivres transportables[3] et, afin de gêner le ravitaillement de l'ennemi, il fit détruire tout ce qui était difficile à emporter. Dion rapporte[4] que le roi, posté avec ses troupes sur une hauteur voisine de Talaura, s'y retrancha en attendant l'arrivée de Tigrane. Pendant ce temps, Mithridate, roi d'Atropatène, gendre du roi d'Arménie, fondait inopinément sur les Romains, les poursuivait et passait au fil de l'épée leurs petits détachements dispersés çà et là[5].

---

[1] Appien, *Mithr.*, 89, et Plutarque, *Lucullus*, 35.
[2] Cicéron, *op. cit.*, IX, 25.
[3] Appien, *Mithr.*, 90.
[4] Dion, liv. 36, ch. 14, 2.
[5] *Ibid.*

Au printemps de 67, Lucullus et ses troupes se trouvaient dans la Petite Arménie en face du corps d'armée de Mithridate, tandis que Tigrane, ayant déjà reconquis les contrées méridionales arméniennes de son propre empire, menaçait les arrières du capitaine romain, comme il l'avait fait lors des combats de 68, et se préparait à aller au secours de son beau-père. La position des Romains était fort dangereuse car les troupes arméno-pontiques recevaient constamment des renforts, des troupes fraîches, tandis que celles de Lucullus, qui ne cessaient de subir des pertes, ne recevaient presque plus de nouveaux auxiliaires.

Or, dans la nécessité de réparer ses pertes, Lucullus dépêcha des courriers vers Quintius Marcius Rex qui venait d'être nommé gouverneur de Cilicie, afin de lui demander secours. Ce dernier ayant à sa disposition trois légions, était déjà arrivé en Lycaonie, pour aller occuper sa nouvelle charge. Lucullus espérait fermement qu'il accepterait de l'aider, car non seulement il était son beau-frère, mais appartenait au même parti politique que lui. Vain espoir. Marcius Rex n'accéda pas à sa demande, sous prétexte que ses troupes refusaient d'aller en Arménie[1].

Mauvaises aussi étaient les nouvelles parvenues de Rome. La défaite de Triarius avait fourni aux adversaires de Lucullus une nouvelle occasion d'intensifier leur campagne contre lui; ils atteignirent leur but au printemps de 67. Sur la motion de Gabinius, tribun du peuple, une nouvelle loi fut promulguée à Rome, qui enlevait à Lucullus sa charge de commandant en chef pour les guerres contre Mithridate, de même que ses fonctions de gouverneur de Bithynie et de Pont, pour les confier au consul Manius Acilius Glabrio. En vertu de cette même loi furent démobilisés ceux des légionnaires dont l'engagement était déjà venu à son terme. La loi menaçait les contrevenants de confiscation de leurs biens. Comme Appien en témoigne[2], ces décrets publiés à Rome furent aussitôt portés à la connaissance de toutes les populations d'Asie.

Ainsi Lucullus, qui avait déjà baissé dans l'estime de sa propre armée, à cause de ses échecs militaires et de ses défaites des années 68 et 67, perdit complètement son prestige et son

---

[1] Salluste, *V. Fragm.* 12 & 13; cf. aussi, Dion, liv. 36, 15, 1 & 17, 2.
[2] Appien, *Mithr.*, 90; cf. Salluste, *V. fragm.* 14 (Kritz).

autorité après la promulgation de la susdite loi. Devant cette grave situation, il vit qu'il ne lui restait qu'à confier sa charge au consul Glabrio, déjà arrivé en Asie Mineure. Il le pria de prendre le commandement suprême de l'armée, conformément à la décision du peuple romain. Mais, tout comme Marcius Rex, Glabrio rejeta sa demande, ne consentant pas à assumer cette fonction lourde de responsabilités, devenue fort difficile et dangereuse.

C'est ainsi que Lucullus, livré à lui-même, craignant d'être encerclé près de Talaura par Mithridate et Tigrane, ordonna à son armée de marcher sur le roi d'Arménie; il espérait ainsi surprendre les troupes arméniennes fatiguées qui, se hâtant d'aller au secours de Mithridate, étaient déjà arrivées à proximité de l'Euphrate. Au début les légions romaines semblèrent exécuter son ordre. Cependant, lorsque, quittant la Petite Arménie, elles arrivèrent à la croisée des grandes routes qui menaient, l'une vers l'Euphrate, l'autre, vers la Galatie, elles refusèrent de marcher sur les Arméniens et préférèrent se diriger vers l'Occident, tournant ainsi le dos à l'ennemi. La majorité des soldats, arrivés au terme de leur service, déclarèrent qu'en vertu de la loi, ils étaient déjà libres de tout engagement et que, par conséquent, Lucullus n'avait désormais aucun droit de les commander.

Alors, ainsi que l'atteste Plutarque[1], Lucullus, d'un air triste et désespéré, entra dans leurs tentes, les supplia l'un après l'autre, versa des larmes et alla jusqu'à leur baiser la main. En vain. Les soldats, inébranlables, refusèrent catégoriquement de marcher contre Tigrane et les Arméniens, et Lucullus fut obligé de se replier vers la Galatie[2]. Les vétérans, qui avaient obtenu leur licenciement, consentirent toutefois à rester sous les drapeaux jusqu'à la fin de l'été; ils déclarèrent que si jusque là aucun ennemi n'avait paru pour combattre l'armée romaine, ils seraient libres de s'en aller. Lucullus, content de voir les licenciés demeurer

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 35.

[2] Mommsen (*op. cit.*, VI, p. 213) considère ce repli sans encombre des légions romaines vers l'Asie Mineure comme un merveilleux exploit militaire, bien plus grand que la retraite des Dix Mille, racontée par Xénophon. Cette appréciation est évidemment très exagérée, car Lucullus avait ramené ses troupes en Asie Mineure, principalement à travers la Sophène et la Cappadoce, toutes deux amies et alliées des Romains.

dans l'armée, au moins provisoirement, dut accepter cette condition et durant tout l'été de 67, ses troupes, conformément à la convention intervenue, restèrent immobiles, cantonnées dans ces régions orientales de Galatie, et en particulier dans le pays des Trocmes.

En cette même année 67, alors que Lucullus était, dans son camp, le jouet et la risée de ses soldats, Mithridate parvenait à reconquérir tout son royaume, et sa cavalerie ravageait les régions orientales de la Bithynie. Quant à Tigrane, après avoir franchi l'Euphrate, il avait envahi la Cappadoce[1], et, avec le roi Mithridate d'Atropatène, son gendre, infestait ce pays. Il était derechef parvenu à poursuivre et à chasser de son royaume le roi Ariobarzane de Cappadoce, qui n'avait reçu aucune aide ni de Lucullus ni de Glabrio, son lieutenant, ni même du gouverneur de Cilicie[2].

En été 67, les commissaires du sénat romain allèrent trouver Lucullus qui les avait lui-même réclamés, afin qu'ils se rendissent dans le Pont, pour organiser, suivant l'usage adopté, ce pays conquis. Et pourtant, l'envoi de ces plénipotentiaires n'avait désormais aucun sens car, à cette même époque, les Romains ne possédaient plus dans le Pont un pouce de territoire; c'est par la force des armes, qu'il fallait de nouveau soumettre ce pays.

A la fin de ce même été, les soldats qui avaient déjà obtenu leur licenciement, quittèrent en masse l'armée de Lucullus. De même, nombre de jeunes soldats ne voulurent pas rester avec lui et préférèrent continuer leur service militaire dans les troupes du consul Glabrio qui avait été, comme nous l'avons vu, envoyé pour remplacer Lucullus. Au dire d'Appien[3], il ne restait plus dans le camp du vainqueur de Tigranocerte qu'un petit nombre de soldats qui, très pauvres, ne pouvaient payer leurs frais de voyage.

Comme nous le voyons, les guerres arméniennes et pontiques, si brillamment conduites par Lucullus sept ans auparavant, se terminaient sans gloire.

«Ainsi — dit Th. Reinach — après sept années d'une guerre acharnée, on était tout simplement revenu au point de départ.

---

[1] Plutarque, *Lucullus*, 35. *Appien* (*op. cit.*, ch. 91) attribue à Mithridate de Pont l'attaque contre la Cappadoce.

[2] Dion, liv. 36, ch. 17, 1, et Cicéron, *op. cit.*, v, 12.

[3] Appien, *Mithr.*, ch. 90.

Les prodigieuses conquêtes de Lucullus s'étaient évanouies comme un rêve; les aigles romaines avaient rétrogradé, aussi vite qu'elles étaient avancées, de l'Euphrate au Taurus et du Taurus au Halys; déjà la Cappadoce était perdue, la Bithynie entamée, la province d'Asie menacée»[1].

Cicéron, dans son *Discours sur les pouvoirs de Pompée,* expose la grave situation créée en Asie Mineure à la fin de 67. Il y note[2] qu'en Bithynie, de nombreux villages avaient été brûlés et anéantis, et que toute l'Asie romaine s'attendait à ce que les deux puissants rois, les ennemis les plus cruels de Rome, fassent bientôt irruption dans les territoires romains, pour les ravager. Après avoir parlé du grand péril menaçant les sommes considérables engagées dans l'exploitation des fermes de l'Etat par les capitalistes romains, il décrit l'état d'esprit des fermiers et des collecteurs d'impôts, appréhendant que les cavaliers maraudeurs de l'ennemi ne leur ravissent, en peu de temps, les revenus de toute une année. Les esclaves que les fermiers employaient dans les pâturages, dans les champs, dans les ports, dans les postes de garde étaient aussi pour eux un sujet de crainte.

La situation de la république romaine était en 67 devenue grave et désastreuse, non seulement dans l'Asie romaine, mais encore sur mer, et même en Italie. A cette époque les pirates, devenus extrêmement puissants, étaient les vrais maîtres de l'Egée et de la Méditerranée. Ils attaquaient non seulement les navires isolés, mais même les flottes de guerre. Ils pillaient constamment les régions côtières, et emmenaient en captivité même des fonctionnaires et des hommes de guerre romains parmi les plus célèbres. Les communications maritimes étaient devenues fort dangereuses, même avec l'Italie et particulièrement avec Rome, qui recevait son blé des pays étrangers; aussi, le prix du pain monta-t-il dans des proportions exorbitantes, et une terrible famine commença à sévir.

A Rome, on s'aperçut que les agents ordinaires de la république n'étaient plus en mesure de faire sortir le pays de cette crise alarmante, mais qu'il fallait des fonctionnaires de compétence exceptionnelle, investis de pouvoirs dictatoriaux.

En cette même année 67, précisément lors de la retraite de Lucullus, le sénat, sur la proposition de Gabinius, tribun du

---

[1] Th. Reinach, *op. cit.,* p. 378.

[2] Cicéron, *op. cit.,* II, 4-5; V, 12; VI, 16.

peuple, investit Pompée de pouvoirs dictatoriaux exceptionnels pour lui permettre d'anéantir la puissance des pirates et d'assurer la sécurité des communications maritimes.

Pompée réussit en effet à s'emparer des forteresses des corsaires, à briser leurs forces et à les obliger à se rendre. Après cela, au début de 66, sur la proposition de Manilius, tribun du peuple, le sénat approuva une loi tendant à doter Pompée de pouvoirs extraordinaires *(imperium majus)* pour la poursuite de la guerre en Orient. En vertu de cette même loi, Marcius Rex et Manius Acilius Glabrio furent rappelés d'Orient et leurs fonctions confiées à Pompée. Celui-ci, ancien adversaire de Lucullus, obtint, en sus de ses pleins pouvoirs conférés précédemment par la loi de Gabinius, le commandement suprême de l'armée, pour la conduite des futures guerres contre Tigrane et Mithridate, avec le droit souverain de déclarer la guerre à sa guise, au nom du peuple romain, et de conclure la paix.

Et c'est ainsi qu'en 66, les opérations militaires reprirent en Orient sous la direction de Pompée.



Mithridate Eupator

XV

Expédition de Pompée dans le Pont. Défaite de Mithridate

Pompée était en Cilicie, au moment où le sénat adoptait la loi de Manilius. Ayant appris que ses anciens espoirs étaient pleinement réalisés et que la conduite des guerres pontique et arménienne lui était confiée, il se mit aussitôt à faire des préparatifs de guerre[1]. Il ordonna aux villes asiatiques et aux dynastes, alliés ou soumis, de lui envoyer des troupes auxiliaires. Il parvint même à rassembler sous ses drapeaux les soldats licenciés qui, naguère, avaient refusé de rester au camp de Lucullus. En un temps très court, il concentra en Cilicie une armée fraîche de plus de 50 000 hommes, non compris les trois légions, déjà citées, de Marcius Rex et les auxiliaires asiatiques.

Au début de 66, avant de commencer sa grande expédition, Pompée s'efforça, avec son habituelle prudence, de préparer d'abord le terrain pour une action diplomatique. Il dépêcha vers Mithridate, soi-disant pour négocier un pacte d'amitié, le transfuge Métrophane, ainsi qu'en témoigne Dion[2]. En réalité, cet envoyé était allé dans le Pont, simplement comme enquêteur et comme espion. En même temps, il fit partir pour Ctésiphon une autre ambassade, pour engager Phraate III à conclure avec les Romains un traité contre les rois du Pont et d'Arménie. Dion écrit[3] que ce traité comportait les mêmes clauses que celles qu'avaient, en 68, proposées Tigrane et Mithridate au roi des

[1] Dion, liv. 36, ch. 45, 1-2.
[2] *Ibid.*, ch. 45, 2.
[3] *Ibid.*, ch. 45, 3.

Parthes. Des deux côtés on offrait à Phraate de lui céder toute la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate, c'est-à-dire les pays méridionaux de son empire, que le roi d'Arménie lui avait enlevés. En même temps, les Romains proposèrent au roi parthe d'opérer conjointement avec eux, pour marcher, en qualité d'allié, sur le royaume d'Arménie, du côté sud-est.

Tigrane le Jeune, fils de Tigrane II, qui, en révolte contre son père au début de 66, s'était enfui à Ctésiphon, décida Phraate à accepter l'offre romaine, ainsi que le signalent les récentes études historiques[1]. Il me semble toutefois que cette opinion courante et prédominante, généralement admise, est non seulement discutable, mais encore improbable. Dion, dans son témoignage concernant cette question, indique clairement que le traité avec Pompée était intervenu antérieurement à l'arrivée à Ctésiphon de Tigrane le Jeune, et que ce dernier n'avait demandé à Phraate que de l'aider à faire une expédition en Arménie.

«Quant à Tigrane, fils de Tigrane II — atteste Dion — à la tête de quelques grands de l'empire, qui supportaient mal l'autorité du vieux roi, il se retira auprès de Phraate; et comme celui-ci hésitait sur le parti qu'il devait prendre en raison de ses traités avec Pompée, il le persuada d'envahir l'Arménie[2].

Ainsi que nous le voyons, les événements politiques du commencement de 66 n'étaient pas favorables aux rois alliés. En particulier, Mithridate, qui devait bientôt être attaqué par Pompée, ne pouvait désormais compter ni sur les Parthes ni en particulier sur Tigrane, dans le pays duquel avaient éclaté des troubles, suivis d'un soulèvement.

Appien et Valère Maxime nous apprennent que l'on avait déjà à plusieurs reprises ourdi en Arménie des complots contre Tigrane II. Ces auteurs en font le récit avec des détails dramatiques[3] qui, à mon avis, rendent contestable leur véracité, et ne peuvent être acceptés qu'avec réserves. A en juger par ces témoignages, les intrigues de palais et les crimes sanglants étaient habituels à la cour de Tigrane qui avait épousé Cléopâtre, fille de Mithridate; comme on le sait, il s'en élaborait sur une vaste

---

[1] Reinach, *op. cit.*, p. 382; Mommsen, *op. cit.*, IV, pp. 268-269; Khalatiantz, *op. cit.*, p. 208, *passim.*

[2] Dion, liv. 36, ch. 51, 2.

[3] Appien, *Mithr.*, 104 et Valère Maxime, liv. 9, ch. 11.

échelle à la cour du Pont, ainsi qu'à celles de Séleucie et d'autres pays orientaux.

Selon Appien[1], Tigrane avait eu de Cléopâtre trois fils, qui tous voulaient s'emparer du pouvoir royal avant même la mort de leur père. L'aîné, Zariadrès[2], avec la complicité de princes arméniens mécontents, avait tramé contre son père une conspiration, dans le dessein de le détrôner. Les conjurés, comme le raconte Valère Maxime[3], prêtèrent serment de fidélité et, selon la coutume du pays, se tirèrent tous du sang de la main droite et se le firent mutuellement boire. Cependant le complot échoua. Zariadrès et ses complices, vaincus, furent tous mis à mort. Le fils puîné, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, avait voulu aussi usurper le trône de son père dans les circonstances suivantes: le vieux Tigrane, allant un jour à la chasse, accompagné de ce fils et de Tigrane le Jeune, tomba de cheval et perdit connaissance. Le puîné, abandonnant son père dans cet état grave, lui ôta le diadème et le ceignit, tandis que le cadet, resté auprès de son père, le soigna. Le roi, revenu à lui, ordonna de tuer le puîné, et promit au cadet sa couronne et son trône. Toutefois, pendant l'absence de Tigrane, retenu en Cappadoce, ce fils cadet, comme nous l'avons vu, s'insurgea à son tour.

Au début de 66, Tigrane, informé de cette révolte, fut obligé d'interrompre sa victorieuse expédition dans ce pays, pour rentrer en Arménie. Le fils rebelle, en guerre contre son père, fut défait en une bataille et, avec les seigneurs arméniens, ses complices, se sauva auprès de Phraate, roi des Parthes, dont il épousa la fille[4].

L'insurrection de Tigrane le Jeune, survenue juste à la veille de l'invasion de Pompée, non seulement affaiblit considérablement la puissance des rois alliés, mais aussi altéra leurs relations amicales. Dion[5] rapporte que le vieux roi soupçonnait Mithridate d'être l'instigateur de la rébellion de son fils. En réalité, ces soupçons étaient dans une certaine mesure justifiés. Ainsi que

---

[1] Appien, *ibid.*

[2] Chez Valère Maxime (liv. 9, ch. 11) ce fils porte le nom de Sariaster, qui correspond au nom arménien Zareh (Zariadris).

[3] *Ibid.*, ch. 11, 3.

[4] Appien, *Mithr.*, ch. 104; Dion, liv. 36, ch. 51, 1. Cf. aussi, Gutschmid, *Geschichte Irans . . .*, p. 83.

[5] Dion, liv. 36, ch. 50, 1.

nous l'avons précédemment vu, Tigrane, tout en étant l'allié de Mithridate, pratiquait une politique personnelle indépendante; et il convenait naturellement au roi du Pont de voir le trône arménien occupé par son jeune petit-fils qui serait un jouet entre ses mains.

Au printemps de 66, Pompée laissa en Cilicie et en Cappadoce les trois légions de Marcius Rex, pour la défense de ces pays; quant à lui, à la tête des troupes qu'il avait rassemblées, il passa en Galatie, afin de se faire remettre par Lucullus le commandement suprême. La rencontre des deux généraux eut lieu, comme nous l'apprend Strabon[1], dans la forteresse de Danala, au pays des Trocmes. Leurs amis communs s'efforcèrent vainement de les réconcilier; leur entrevue prit fin sur des insultes et des offenses réciproques. Pompée déclara nuls tous les actes de Lucullus, à dater de son arrivée en Galatie; il lui prit presque la totalité de ses troupes, ne lui laissant que 1600 hommes qui rentrèrent avec lui en Italie.

On sait que Lucullus, rentré à Rome, ne joua plus aucun rôle politique; il mena une existence oisive et fastueuse et se rendit célèbre par ses festins et ses parties de plaisir, par ses banquets somptueux, dits de «Lucullus», que lui permettaient ses richesses immenses, produits de ses pillages dans le Pont et en Arménie.

Du pays des Trocmes, limitrophe du royaume de Mithridate, Pompée, à la tête de son armée composée de plus de 50 000 hommes, tous Romains[2], passa dans le Pont; quant à la flotte, forte de près de 270 vaisseaux, elle fut chargée de surveiller les côtes et de soutenir les forces expéditionnaires terrestres. Mithridate dont le pays avait été, pendant les invasions de Lucullus, épuisé par les dévastations, ne parvint à rassembler contre les puissantes forces de Pompée qu'une armée de 30 000 fantassins et de 2000 à 3000 cavaliers[3]. D'Arménie il ne pouvait plus recevoir

---

[1] Strabon, XII, 5, 2.

[2] Mommsen évalue à 40 ou 50 mille hommes l'armée de Pompée, sans compter les troupes auxiliaires de ses alliés (voir t. VI, p. 269). Reinach estime à 60 000 hommes les troupes romaines proprement dites (voir *op. cit.*, p. 382). Sans doute le chiffre donné par Ferrero est-il inexact car il n'est pas mentionné chez Dion qui lui a servi de source (voir *op. cit.*, t. I, p. 265).

[3] Appien, *Mithr.*, 97, et Plutarque, *Pompée*, 32. Il me semble qu'on peut contester le petit nombre indiqué par les sources pour la cavalerie mithridatique, étant donné que, comme nous l'avons vu, le roi de Pont disposait de 8000 cavaliers lors des combats de 67.

de secours, car Phraate et Tigrane le Jeune étaient en guerre contre le vieux Tigrane.

Mithridate, abandonné à lui-même, et voyant qu'en raison de la supériorité numérique de l'ennemi la partie était presque perdue d'avance, voulut négocier avec Pompée sans faire la guerre. Il lui envoya des embassades, mais les conditions posées par le général romain furent trop lourdes pour qu'un accord fût possible. Pompée exigea que Mithridate rendit les transfuges incorporés dans l'armée pontique, et qu'il déposât les armes sans conditions[1].

Les hostilités reprirent dans le Pont au printemps de 66. Comme en 68–67, Mithridate recommença dans les montagnes ses guerres d'escarmouches qui, ainsi que nous l'avons vu, avaient été pratiquées avec grand succès contre Lucullus. Il se replia sans cesse et força Pompée à le poursuivre. Par des attaques-surprises il lui infligea des pertes, et tâcha d'entraver le ravitaillement des Romains, au risque de ravager ses propres territoires[2].

Fatigué de ces marches continuelles et inutiles, Pompée cessa de poursuivre l'ennemi et fit irruption dans la Petite Arménie, où il ne rencontra guère de troupes, mais trouva des vivres abondants pour le ravitaillement de sa grande armée. Cependant, ainsi qu'en témoigne Dion[3], Mithridate se hâta à son tour de pénétrer dans la Petite Arménie; il se retrancha sur des hauteurs inaccessibles et s'efforça de gêner l'approvisionnement des Romains. Les détachements pontiques de cavaliers volants descendaient sans cesse dans la plaine, attaquaient continuellement l'ennemi, lui assénaient des coups et ramenaient en groupes au camp pontique les déserteurs passés dans le camp ennemi. Ici aussi, la position de Pompée s'aggrava bientôt par suite de la pénurie de vivres. Mais la fortune lui sourit, car Mithridate fut forcé d'abandonner ses positions avantageuses, les provisions d'eau s'étant épuisées en ces lieux arides. Au dire de Plutarque[4], dans les flancs de cette même montagne que Mithridate avait occupée, on découvrit, après le départ de celui-ci, d'abondantes sources d'eau, dont profitèrent les troupes romaines.

Pompée talonna Mithridate à travers les vallées et les défilés boisés de la Petite Arménie, où le roi se trouvait dans l'impos-

[1] Appien, *Mithr.*, ch. 98, et Dion, liv. 36, ch. 45, 3–4.
[2] Dion, liv. 36, ch. 47, 1; cf. aussi Appien, *Mithr.*, 97.
[3] Dion, ch. 47, 2, *passim*.
[4] Plutarque, *Pompée*, ch. 32, 2.

sibilité d'utiliser sa cavalerie. Pendant cette poursuite, les bataillons romains d'infanterie et de cavalerie, disséminés en embuscade, firent subir à la cavalerie pontique des pertes considérables[1]. Après cette défaite partielle, Mithridate, se tenant en garde contre toutes nouvelles attaques de Pompée, occupa, comme Strabon l'atteste[2], «la montagne, abondante en eau, d'Angolisénée, près de Dasteira»[3], où il se retrancha pour entraver de nouveau le ravitaillement de l'armée romaine.

Cependant, cette fois-ci, Pompée fit venir les trois légions laissées en Cilicie, et augmenta ainsi le nombre de ses troupes. Puis il entoura le camp mithridatique de postes de surveillance en chaîne, sur un périmètre d'environ vingt-deux kilomètres. Dès lors, ce fut son tour d'entraver le ravitaillement de Mithridate[4]. Quant aux Romains, ils recevaient sans encombre les vivres nécessaires du canton de l'Acilisène, sur la rive gauche de l'Euphrate, qu'un corps romain avait occupé.

Ainsi, les troupes pontiques, cernées, se trouvaient désormais dans une situation fort difficile; menacées par la famine, elles furent obligées de tuer même leurs chevaux. Il n'était plus possible à Mithridate de rester près de Dasteira. Aussi, le quarante-cinquième jour de l'encerclement il ordonna, Plutarque en témoigne[5], d'égorger tous les malades et toutes les personnes inutiles de son armée. Dans le profond silence nocturne, il traversa tranquillement et sans bruit la chaîne des postes romains, le long du camp endormi, et préserva ainsi ses troupes de mourir de faim. Le lendemain, au matin, Pompée s'empressa de se lancer à sa poursuite; il l'atteignit le troisième jour et l'encercla derechef dans un étroit défilé. Mithridate ne put plus éviter le combat. La dernière bataille décisive eut lieu à proximité de l'actuelle Piourk où fut plus tard fondée la ville de Nicopolis, à environ dix kilomètres d'Endérès, au sud du fleuve Lycos.

Les Romains, prenant l'adversaire à revers, occupèrent les hauteurs environnantes et firent, dans le silence de la nuit profonde, retentir soudain de terribles cris de guerre, en même temps

---

[1] Frontin, II, ch. 5, 33, et Dion, liv. 36, ch. 47, 4.

[2] Strabon, XII, 3, 28.

[3] Chez Orose (liv. VI, ch. 4, 3) c'est la montagne elle-même qui est appelée *Dastracus mons*.

[4] Appien, *Mithr.*, 99, et Plutarque, *Pompée*, 32, 3.

[5] Plutarque, *ibid.*, et Frontin, I, I, 7.



Pompée

qu'une grêle de javelots, de pierres et de flèches s'abattait sur l'ennemi. Puis, quittant les hauteurs ils fondirent sur les troupes pontiques saisies de frayeur et de panique[1], et les massacrèrent presque entièrement.

Cette fois-ci encore, Mithridate réussit à s'évader du champ de bataille et, avec un petit nombre de soldats, se réfugia dans la place forte de Sinoria, située aux confins de l'Arménie. Il était accompagné de sa concubine Hypsicratée, qui, en costume d'homme, le suivait sans cesse et combattait à ses côtés. Il espérait de nouveau trouver en Arménie, chez le vieux Tigrane, asile et appui[2].

La topographie de Dasteira et la route qu'a suivie Mithridate pendant sa retraite de ce bourg jusqu'à Sinoria, sont, dans les ouvrages historiques, indiquées d'une manière erronée et confuse. Le manque de clarté provient du fait que les sources originales ne concordent pas; elles donnent souvent des renseignements topographiques douteux et inexacts. Je crois avoir, dans mon travail géographique consacré à l'étude minutieuse de la table de Peutinger[3], résolu et élucidé cette question obscure. Or, estimant que les nouvelles explications que je propose ne sont pas seulement importantes pour la géographie historique de la Petite et de la Grande Arménie, mais éclaircissent aussi l'histoire des campagnes de Pompée, et déterminent les anciennes routes suivies par ses troupes, je ne crois pas superflu de m'arrêter sur cette question et d'examiner les indications des sources originales d'une façon plus circonstanciée que dans mon ouvrage géographique.

Je rapporte ici, *in extenso,* les importants témoignages relatifs à cette question, en soulignant les passages qui renferment des renseignements sur Dasteira, Sinoria et Nicopolis:

1. *Strabon,* XII, *3, 28 (Leipzig, 1915):*

> Lorsque Mithridate Eupator eut commencé à s'agrandir, et prit possession de la Colchide et de toutes les

---

[1] Cette bataille est diféremment racontée dans les sources (voir Appien, *Mithr.,* 99 & 100; Dion, liv. 36, ch. 48, 3–5 & 49, 1–8; Plutarque, *Pompée,* 32, 3–5).

[2] Plutarque, *Pompée,* 32, 6–7; Valère Maxime, IV, 6, 2; Appien, *Mithr.,* 101.

[3] Voir mon ouvrage en arménien: *Les principales routes de l'ancienne Arménie,* pp. 68–73.

contrées, qu'Antipater, fils de Sisis, lui avait cédées, il s'occupa aussitôt d'en tirer parti et, à cette fin, y fit construire soixante-quinze châteaux destinés à recevoir en dépôt la plus grande partie de ses trésors. Les plus importants de ces châteaux étaient: Hydara, Basgaedariza et *Sinoria, ce dernier situé sur la frontière même de la Grande Arménie, ce qui a donné l'idée à Théophane de changer son nom en «Synoria»*. En ce qui concerne la chaîne du Paryadrès, elle était si abondamment pourvue d'eau et de bois et en même temps si bien isolée de tous côtés par de profonds ravins et des cimes abruptes, et présentait de si grandes commodités que c'est là que Mithridate avait fait construire la plus grande partie des abris pour ses trésors; lui-même se réfugia à la fin dans cette partie lointaine du royaume de Pont, lorsque Pompée le poursuivait; s'étant arrêté dans l'Acilisène, *il occupa près de Dasteira et non loin de l'Euphrate qui sépare, on le sait, l'Acilisène de la Petite Arménie, une montagne bien pourvue d'eau*[1] et y resta, jusqu'à ce que la crainte de s'y voir bloqué l'eut décidé à franchir toute la chaîne du Paryadrès, pour gagner la Colchide et de là, le Bosphore. *Quant à Pompée, il fonda près du même lieu, mais dans la Petite Arménie, la ville de Nicopolis* qui subsiste encore aujourd'hui et qui est bien peuplée.

2. *Plutarque,* Pompée, *32, 3:*

... Puis, il (Pompée) alla camper autour de ce roi (Mithridate) et l'encercla; mais, après s'être défendu durant quarante-cinq jours, il (Mithridate) se sauva sans être aperçu, avec l'élite de son armée, après avoir fait égorger tous les malades et toutes les personnes inutiles. Cependant, *Pompée l'ayant atteint près de l'Euphrate,* campa dans son voisinage, mais craignant *qu'il ne franchît aussitôt l'Euphrate,* il fit marcher, au milieu de la nuit, ses troupes, armées de toutes pièces.

---

[1] Selon la correction de Xylander, dans le texte Meineke Αγγολισηνῆς au lieu de 'Ακιλισηνῆς du manuscrit (voir Markwart, *Die Genealogie der Bagratiden,* p. 60, note).

3. *Plutarque,* Pompée, *32, 6–7:*

. . . *(en s'enfuyant) ils arrivèrent enfin à la forteresse appelée Sinoria* qui était pleine de monnaies royales et d'objets précieux . . . De là, il (Mithridate) se mit en mouvement vers l'Arménie, pour aller auprès de Tigrane; mais, lorsque celui-ci refusa (de l'accueillir) et mit sa tête à prix pour une somme de cent talents, *il alla passer l'Euphrate près de la source de ce fleuve* et s'enfuit par la Colchide.

4. *Dion, liv. 36, ch. 48, 1:*

Or Mithridate, voyant que tout s'était bien passé, *s'empara provisoirement de l'Anaïtis, contrée de l'Arménie, consacrée à une divinité de ce nom;* ici, de nombreux partisans embrassèrent son parti, mais, lorsque les soldats de Marcius se joignirent à Pompée, il fut pris de peur et ne séjourna pas davantage dans ce pays; il s'éloigna aussitôt, à la faveur de la nuit, sans être aperçu, et ne marchant que pendant la nuit, *il se mit en route vers l'Arménie de Tigrane.*

5. *Dion, liv. 36, ch. 50, 3:*

Il (Pompée) *fit bâtir dans l'endroit où il avait remporté la victoire, une ville*[1], qu'il donna aux blessés et aux vieux soldats (affaiblis par l'âge). Ceux des habitants des lieux voisins qui désirèrent y habiter, allèrent s'y établir avec eux; ils y vivent encore aujourd'hui *sous le nom de Nicopolitains.*

6. *Appien,* Mithr., *101:*

Mithridate s'enfuit et se sauva avec ses gardes de corps seulement; il rencontra en chemin quelques soldats de sa cavalerie mercenaire et environ trois mille hommes à pied, *qui l'accompagnèrent jusqu'à la forteresse de Sinoria.*

[1] Cf. aussi, Appien, *Mithr.*, 105.

7. *Orose, liv.* VI, *ch. 4, 3:*

> Pompée . . . *encercla près du mont Dastracus, dans la Petite Arménie,* l'armée du roi (Mithridate).

Comme on le voit, ces témoignages indiquent Dasteira, Nicopolis et Sinoria comme les trois principales localités de la Petite Arménie où se déroulèrent les guerres entre Rome et le Pont, et qui constituèrent les étapes de la retraite mithridatique. Parmi elles, la cité de Nicopolis seule a été précisée d'une manière incontestable dans les ouvrages historiques occidentaux. Elle était, nous l'avons vu, située à proximité de l'actuelle Piourk; les inscriptions qui y furent découvertes mentionnent clairement le nom de la ville de Nicopolis[1].

Bon nombre de savants occidentaux, Th. Reinach, Markwart et d'autres, croient toutefois que Nicopolis était, comme il est signalé dans le passage reproduit ci-dessus[2] (voir témoignage n° 1), située sur l'emplacement de Dasteira, et non au point même de la bataille nocturne où Pompée remporta sa victoire décisive, ainsi que le prouveraient le nom même de la ville (Niko — πολις, «Ville de la Victoire») et les renseignements ci-dessus mentionnés de Dion et d'Appien (voir témoignage n° 5). A l'appui de cette conjecture, Markwart signale que, dans le témoignage (voir n° 2) de Plutarque également, le lieu de la bataille nocturne est placé «près du fleuve Euphrate». Il croit, en conséquence, que l'endroit de la défaite finale de Mithridate devait se situer à proximité de l'Euphrate, dans l'ancien canton d'Acilisène.

La principale objection à l'opinion de Reinach et de Markwart, qui semble au premier abord convaincante, est que le témoignage obscur et ambigu de Strabon ne nous permet pas de tirer une conclusion ayant un fondement réel quelconque. Tout au contraire, Strabon lui-même nous informe que «l'Euphrate qui séparait l'Acilisène de la Petite Arménie» se trouvait près de Dasteira. Il est intéressant de remarquer que cette indication de Strabon s'applique non à l'hypothèse de Th. Reinach et de Markwart, mais

---

[1] Taylor J. G., «Journal of a tour in Armenia, Kurdistan and Upper Mesopotamia», dans *Journal of the Royal Geographical Society of London*, 1868, t. 38, p. 302.

[2] Reinach, *op. cit.*, p. 385, note 1; Markwart, *Die Genealogie der Bagratiden*, pp. 59–63.

à la nouvelle conjecture émise par Adontz, qui n'a malheureusement pas retenu l'attention des auteurs récents.

Selon Adontz[1], le Dasteira mentionné par Strabon correspond à l'actuelle Dostal, entre les villes de Kamakh et d'Akn, près de la rive droite de l'Euphrate, soit, d'après le témoignage même de Strabon, près de l'Euphrate, en même temps qu'aux confins de la Petite Arménie et de l'Acilisène. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque de Mithridate et de Tigrane, l'Acilisène formait, comme l'a fort justement supposé Adontz, un très vaste district; il englobait dans ses limites, non seulement le canton d'Acilisène de l'ancienne Arménie, mais probablement aussi, le Daranaghi, le Mananaghi, l'Aghioun et le Mezour[2].

Que l'identification de Dasteira à l'ancienne Dostal soit considérée comme heureuse et admissible, cela est démontré aussi par nos observations ci-dessous au sujet de la distance entre Dasteira et Nicopolis.

Il est important de signaler tout d'abord, que J. G. Taylor mentionne l'actuelle Dostal comme un bourg situé à dix ou douze kilomètres de Zimara, sur la route de l'actuelle Piourk (Nicopolis) à Zimara, route qu'il a décrite en détail dans son travail intitulé *Journal of a Tour in Armenia*[3]. Cette route n'est autre que l'itinéraire Nicopolis-Zimara de la table de Peutinger; elle est exactement déterminée tant par Adontz que par Konrad Miller sur la carte explicative de ce dernier[4]. Selon la table de Peutinger, la distance entre Nicopolis et Zimara est de 75 milles romains, soit environ 111 kilomètres. Il est donc clair que l'intervalle qui sépare Piourk-Nicopolis et l'actuelle Dostal devait être d'environ 100 kilomètres, et de Dostal à Zimara, près de 11 kilomètres.

Ces distances constituent sans nul doute une nouvelle preuve de l'identité de Dasteira et de Dostal. Dans sa poursuite de Mithridate, qui a dû se replier à marches forcées, Pompée, en partant de Dasteira-Dostal, n'aurait pu arriver à Nicopolis-Piourk que le troisième jour exactement ainsi que l'attestent les auteurs classiques.

---

[1] Adontz, *L'Arménie à l'époque de Justinien* (en russe), p. 54.

[2] *Ibid.*, pp. 54-55.

[3] Dans *Journal of the Geographical Society of London*, vol. 38, London, 1868.

[4] Miller K., *Itineraria Romana*, pp. 679-680.

En conséquence il faut considérer comme exact le renseignement fourni par Dion et Appien, selon lequel Nicopolis a été fondée non sur l'emplacement de Dasteira, comme le supposent Th. Reinach et Markwart, mais à l'endroit où Pompée remporta sa victoire et Mithridate subit sa défaite finale, c'est-à-dire sur l'emplacement de l'actuelle Piourk à environ 100 kilomètres de Dasteira.

J'ai aussi étudié et précisé dans mon travail historico-géographique déjà cité[1], la topographie de Sinoria, troisième des localités mentionnées dans les témoignages ci-dessus.

La forteresse de Sinoria, comme le signale K. Miller, correspond sans nul doute à la station Sinara de la table de Peutinger, mais chez Miller comme chez R. Kiepert[2], cette topographie est inexactement établie. Miller suppose que l'actuelle Sinkaridg est le site de Sinoria; quant à Kiepert, il croit que ce bourg est l'actuelle Alatcha. Cependant, comme je l'ai indiqué en détail dans mon travail déjà cité, il était en réalité situé à environ 15 milles romains ou 22 kilomètres de l'actuelle Gaghtaritch qui correspond à la station de Chalchdiaris, marquée sur la table de Peutinger, et, à en juger par cet intervalle, il se trouve sur la route Gaghtaritch-Sadagh, près de l'Euphrate, à environ 15 kilomètres d'Achkalé, vers le nord-ouest. Le témoignage n° 1 de Strabon au sujet de Sinoria est d'une importance essentielle; selon ce témoignage, le château, situé aux confins du Pont et de la Grande Arménie, était une des célèbres places fortes du royaume pontique. Comme on le voit, on peut en conclure qu'au temps de Tigrane II la frontière sud-ouest de l'Arménie s'étendait jusqu'aux montagnes actuelles de Kop-Dagh; c'est au pied de ces hauteurs, vers le sud-est, que s'élevait, près de l'Euphrate, la célèbre forteresse, la station Sinoria de la table de Peutinger.

Les remarques récentes de Markwart, dans son ouvrage déjà cité[3], confirment que notre conclusion au sujet de l'identification de Sinoria est exacte et incontestable. Markwart aussi est arrivé maintenant à la conclusion que le canton de Dertchan avait probablement, au temps de Tigrane et de Mithridate, appartenu à ce

---

[1] *Les principales routes de l'ancienne Arménie* (en arm.), pp. 66–68.

[2] Miller K., *Itineraria Romana*, pp. 676-677, et R. Kiepert, *Atlas von Kleinasien in 24 Blättern*, 1902–1906.

[3] Markwart, *Die Genealogie der Bagratiden*, p. 63.

dernier, et que, après sa défaite finale, «l'Acilisène et le Dertchan, peut-être aussi la Carénitide» ont été annexés à l'Arménie. Ainsi que nous le voyons, cette hypothèse n'a pas grande apparence de vérité en ce qui concerne le canton de Carénitide qui, jusqu'à Sinoria et Kop-Dagh, a, d'après notre conclusion, fait partie de l'Arménie.

Nous avons cru nécessaire de nous arrêter longuement sur ces questions topographiques, car les ouvrages historiques qui en parlent demandent à être complètement revisés. Nos récentes recherches permettent de déterminer clairement la voie de retraite de Mithridate, de Dasteira jusqu'à Sinoria, par les anciennes routes Zimara-Nicopolis et Nicopolis-Satala de la table de Peutinger, ainsi que l'itinéraire d'Antonin qu'Adontz et moi-même avons tracé, étudié et précisé[1].

La forteresse de Sinoria, où s'était réfugié Mithridate avec un petit nombre de troupes, était l'une de ses plus grandes gazophylacies, où étaient, selon Appien et Plutarque[2], conservés 6000 talents-or monnayés (environ 31 millions de francs-or) ainsi que divers objets et vêtements de grand prix. A Sinoria, Mithridate distribua à ses soldats des cadeaux en argent et en nature; c'est de là aussi qu'il dépêcha vers Tigrane des émissaires pour lui demander l'hospitalité. Toutefois, comme nous l'avons dit précédemment, Tigrane soupçonnait, non sans raison, Mithridate d'être l'instigateur de la rébellion de son fils et du soulèvement ourdi contre lui. Aussi, non seulement refusa-t-il de le recevoir et de l'aider, mais encore, il fit arrêter ses envoyés et les expédia à Pompée. En outre, il fit annoncer par des hérauts la mise à prix de la tête de Mithridate, avec promesse d'une récompense de 100 talents (près de 520 000 francs-or).

Les savants français Tournebize et Morgan, ainsi que l'Allemand Mommsen, supposent fort justement[3] que Tigrane, lors même de la fuite de Mithridate, avait déjà entamé avec Pompée des négociations de paix.

Manifestement, Mithridate lui-même ne comptait plus sur l'hospitalité de son gendre en Arménie. Sans attendre la réponse

---

[1] Adontz, *op. cit.*, pp. 75–80, et mon ouvrage: *Les principales routes de l'ancienne Arménie*, pp. 66–81.

[2] Appien, *Mithr.*, 101; Plutarque, *Pompée*, 32, 6.

[3] Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 774; J. de Morgan, *op. cit.*, p. 78; Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 272.

de Tigrane, il quitta Sinoria avec sa petite armée, pour se diriger vers le nord. Il espérait, le littoral nord de la mer Noire une fois atteint, parvenir à chasser de son ancien royaume bosporan son fils rebelle qui avait déjà contracté une alliance avec les Romains.

Appien décrit en détail la route que Mithridate avait suivie pour aller de Sinoria en Colchide[1]. Quittant Sinoria, il longea les rives de l'Euphrate jusqu'à ses sources, où il s'arrêta trois jours pour reconstituer son armée. Puis il se dirigea vers le nord, à travers le Chotène[2], en Arménie, où les habitants de ce canton et les Ibères, armés d'arcs et de frondes, tentèrent de lui barrer le passage. Mais Mithridate, après les avoir repoussés, suivit les bords du fleuve Acampsis (Djorokh), et, côtoyant le littoral de la mer Noire, atteignit le port Phasis (actuelle Poti), puis, Dioscurias. Il faut donc supposer que Mithridate avait pris la route qui, passant près de l'Achkalé et Erzéroum actuelles, va vers Thorthoum, et de cette ville, vers Sokhoum, par Artvinn et Batoum.

Après la fuite de Mithridate, Pompée considéra la guerre contre le roi de Pont comme terminée et, en cette même année 66, il conduisit ses troupes vers l'Arménie.

---

[1] Appien, *Mithr.*, 101; cf. aussi Plutarque, *Pompée*, 32, 7; Dion, liv. 36, ch. 50, 2-3.

[2] Hubschmann (*op. cit.*, p. 212) croit que Chotène (Χωτηνή), canton de l'ancienne Arménie, était situé entre les sources de l'Euphrate et du fleuve Apsaros. Mais Reinach (*op. cit.*, p. 389, note 2) suppose que Chotène correspond sans doute à Chorézène (Χορζηνή-) mentionnée par Strabon (XI, 14, 5).

XVI

Paix de Tigrane avec Pompée

Pendant que ces événements se déroulaient dans le Pont, l'Arménie était à son tour envahie. À la demande de son gendre Tigrane le Jeune, et probablement aussi à l'instigation de Pompée, Phraate III, roi des Parthes, entreprit la guerre contre Tigrane, son rival et son ennemi irréconciliable. Accompagné du fils rebelle du roi d'Arménie et des seigneurs arméniens factieux, il fit incursion dans ses territoires et atteignit Artaxata, la capitale, après avoir occupé les régions sud-est de l'Arménie.

Le vieux Tigrane, pris au dépourvu, fut, comme l'atteste Dion[1], obligé de s'enfuir vers les districts montagneux de son pays. Cependant, la capitale, fidèle au roi, opposa une opinâtre résistance. Ainsi que Strabon en témoigne, Artaxata était alors, grâce à ses fortifications, presque inexpugnable.

«Cette ville — dit ce géographe[2] — a été bâtie dans une espèce de presqu'île, formée par un coude du fleuve qui baigne ses murs de trois côtés, pendant que le quatrième côté, figurant l'isthme de la presqu'île, est fermé par un fossé et un mur».

Les Parthes, inexpérimentés dans le siège des villes fortifiées, ne parvinrent pas à s'emparer de cette place, et l'investissement dura très longtemps.

Au dire de Dion[3], le roi des Parthes, voyant que le siège se prolongeait, laissa au fils de Tigrane une partie de son armée

---

[1] Dion, liv. 36, 51, 2.
[2] Strabon, XI, 14, 6.
[3] Dion, liv. 36, ch. 51, 2.

et rentra dans ses Etats. Toutefois, à peine s'était-il éloigné, que le vieux Tigrane, qui avait rassemblé le reste de ses troupes demeurées fidèles, attaqua son fils félon et les princes arméniens insurgés. Il les vainquit, les poursuivit et rétablit son pouvoir dans tout le pays. Tigrane le Jeune, obligé de s'enfuir de l'Arménie, se proposa d'aller trouver Mithridate, et se dirigea vers le Pont. Cependant, instruit en cours de route de la grande défaite de son grand-père, et voyant que ce dernier avait lui-même besoin de secours, il changea de projet, et se rendit auprès de Pompée. Il espérait s'entendre avec les Romains, et, au prix d'une nouvelle trahison, recevoir d'eux la couronne et le royaume de son père.

Il ressort d'un important témoignage de Plutarque[1], que Tigrane le Jeune était allé au camp romain et avait rencontré Pompée sur les bords de l'Araxe. On peut, par hypothèse, placer cette localité près de l'actuelle Kerkouk. En effet, en ce lieu, sur la route de la haute Arménie vers Artaxata, se trouvait la station, dite *Ad Confluentes* («Près du Confluent»), de la table de Peutinger, ainsi que nous l'avons indiqué dans notre étude géographique[2].

Le général romain devait sans doute se réjouir de voir le fils rebelle de Tigrane trahir son père et mettre son espoir dans la protection et l'appui des Romains. Mais il était déjà trop tard pour Tigrane le Jeune, car à son arrivée chez Pompée, le vieux Tigrane, devant l'impossibilité de combattre simultanément, d'un côté les Parthes et son fils, de l'autre, les Romains, avait déjà, comme nous venons de le voir, engagé avec Pompée des pourparlers de paix. Avant que les négociations eussent abouti, il avait fait arrêter et livrer au général romain les envoyés de Mithridate, et mis à prix la tête de son beau-père, avec promesse d'une récompense de 100 talents, soit près de 520 000 francs-or.

Pompée était probablement lui aussi disposé à faire la paix, mais, profitant des troubles domestiques éclatés en Arménie, il voulut naturellement imposer à Tigrane des conditions conformes à ses propres vues. Il ressort clairement d'un témoignage digne d'attention de Dion[3], qu'à cet égard Pompée avait été, dans une

---

[1] Plutarque, *Pompée*, 33, 1.

[2] Voir notre ouvrage: *Les principales routes de l'ancienne Arménie* (en arm.), pp. 60–62.

[3] Dion, liv. 36, ch. 52, 1.

large mesure, favorisé par les agissements de Tigrane le Jeune qui, par tous les moyens, avait troublé et entravé les pourparlers commencés. Suivant Dion, ce fut justement cette hostilité de son fils qui empêcha le vieux Tigrane d'obtenir des conditions de paix modérées.

Dans l'espoir de se faire accorder le trône paternel, Tigrane le Jeune servit de guide aux Romains, et conduisit Pompée directement vers Artaxata. La route de cette expédition se trouve aussi clairement tracée sur la table de Peutinger; c'est l'ancien itinéraire Satala-Bagavan-Artaxata, précisé dans mon ouvrage géographique: *Les principales routes de l'ancienne Arménie*. L'armée romaine marcha de Satala vers Keuprukeuy, par Gaghtaritch; elle se dirigea ensuite vers la plaine d'Alachkert, et de là, pénétra dans la plaine d'Aïrarat, en passant par le sud de la chaîne de Parkhal arménien (Aghri-Dagh) et le défilé de Koutchagh. Un important témoignage de Dion[1] nous permet de conclure que Pompée aussi, comme plus tard Corbulon, avait dans la plaine d'Aïrarat franchi l'Araxe par le gué[2], près de l'ancienne Vardanakert, et s'était rapproché d'Artaxata en suivant la rive gauche de l'Araxe, et non la droite.

Lorsque l'armée romaine arriva près de cette ville, Tigrane II, convaincu de l'inutilité de toute résistance, résolut de s'entendre à tout prix avec Pompée. Il alla en personne vers ce dernier, et se rendit volontairement aux Romains. Les sources classiques donnent sur l'entrevue entre Tigrane et Pompée des renseignements confus, qui diffèrent sensiblement sur quelques points importants. Appien, par exemple, tout en affirmant, en accord avec Dion et Plutarque, que Tigrane était spontanément et volontairement allé auprès de Pompée, signale que d'aucuns témoignent que c'est Pompée qui avait, le premier, invité Tigrane.

Il me semble que ce renseignement, fourni incidemment par Appien et passé sous silence dans les œuvres historiques, pourrait bien être exact, car Plutarque indique également qu'avant d'aller auprès de Pompée, Tigrane avait introduit dans Artaxata la garnison romaine envoyée par ce général. Il est donc vraisemblable que Tigrane se soit rendu auprès de ce dernier, non spontanément, mais, selon toute probabilité, sur une invitation spéciale de Pom-

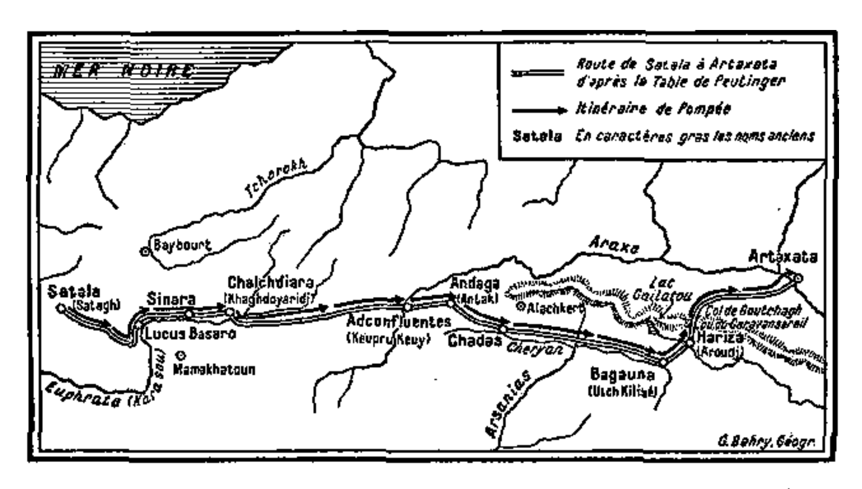
---

[1] *Ibid.*

[2] Voir notre ouvrage: *Les principales routes de l'ancienne Arménie*, pp. 45-46.

pée, après des préliminaires de négociations, et peut-être aussi à la suite de certaines assurances. Les sources romaines ont, apparemment, voulu dissimuler cet accord préliminaire et, pour faire honneur à Pompée, tenu à souligner le fait que Tigrane s'était fié sans réserve à la générosité du général romain.

Selon les renseignements des sources, le vieux Tigrane, âgé alors de près de soixante-quinze ans, alla vers Pompée monté sur un cheval, sans manteau de pourpre, mais gardant sa tiare et son diadème. Arrivé à la porte du camp romain, il voulut, suivant



Itinéraire de Pompée de la Petite Arménie vers Artaxata

la coutume arménienne, y pénétrer à cheval. Mais, obéissant aux injonctions des licteurs de Pompée, il se conforma au protocole romain, et descendit de sa monture; puis il entra à pied dans le camp, après leur avoir remis son épée. Comme Dion en témoigne[1], Tigrane, introduit chez Pompée, ôta sa tiare et voulut se prosterner pour le saluer, mais le général romain s'élança aussitôt vers lui, le releva et le fit asseoir à ses côtés. A en croire le même Dion, Pompée réconforta alors le roi d'Arménie, en lui déclarant que non seulement il serait maintenu sur son trône, mais encore considéré désormais comme ami et allié de Rome. Ensuite, après avoir par ces paroles rassuré le vieillard et ranimé son courage, il l'invita à dîner. Le fils de Tigrane, présent à cette entrevue, assis de l'autre côté de Pompée, espérait recevoir des mains de

[1] Dion, liv. 36, ch. 52, 3.

ce dernier la couronne d'Arménie, mais voyant qu'il avait été abusé, en éprouva un profond ressentiment et n'alla pas auprès de Pompée à dîner, comme il y avait été convié en même temps que son père. C'est surtout d'après le témoignage de Cassius Dion que nous rapportons cette description, qui est peut-être, nous l'avons dit, faussée de façon délibérée, de l'entrevue de Tigrane et de Pompée. Il convient cependant de signaler l'existence, dans les passages de Plutarque et d'Appien relatifs au même sujet, de différences inconciliables, montrant clairement que les renseignements de ces deux historiens sont fondés sur des sources originales différentes. Selon l'avis de Th. Reinach, Dion a probablement utilisé dans cette partie de son histoire Tite-Live, Plutarque, Théophane de Mitylène, biographe de Pompée, Appien, Nicolas de Damas ou Posidonius[1].

Je ne crois pas superflu de donner la traduction des trois sources au sujet de l'entrevue de Tigrane et de Pompée.

1. *Dion, liv. 36, ch. 52, 1–4:*

> . . . Et lorsque Pompée, ayant franchi l'Araxe, s'approcha d'Artaxata, Tigrane, non seulement lui livra la ville, mais se rendit volontairement dans son camp. Il manifesta de manière expresse, autant que cela était possible, sa grandeur d'antan comme son humilité présente, pour qu'il paraisse digne à la fois de respect et de pitié. Il se dépouilla de sa tunique, coupée de raies blanches, et de son manteau, qui était tout de pourpre; mais il garda sa tiare et la bandelette. Alors, Pompée envoya au-devant de lui un de ses licteurs, pour le faire descendre de cheval (car Tigrane, suivant la coutume de son pays, se disposait à pénétrer à cheval dans le camp romain). Mais, lorsque Pompée vit Tigrane entrer à pied, déposer son diadème, se prosterner pour le saluer, il fut ému de compassion, s'élança vers lui, le releva, ceignit son front du bandeau royal et le fit asseoir à ses côtés. Il le consola, en lui disant, entre autres choses, que non seulement il n'avait pas perdu son royaume d'Arménie, mais encore avait gagné l'amitié des Romains. Ainsi, il ranima son courage, et l'invita à

[1] Reinach, *op. cit.*, p. 452.

souper. Quant au fils, assis de l'autre côté de Pompée, il ne se leva pas devant son père et ne lui donna aucune marque de déférence. Il ne se rendit même pas au souper auquel il avait été invité; et ce fut là ce qui lui attira surtout la haine de Pompée.

2. *Plutarque,* Pompée, *33, 3-4:*

Quant au roi Tigrane qui venait d'être entièrement défait par Lucullus, informé que Pompée était d'un caractère doux et facile, il fit entrer dans sa capitale la garnison romaine et, prenant avec lui ses parents et ses amis, il partit pour aller se rendre à Pompée. Lorsqu'il arriva à cheval à l'entrée des retranchements du camp, deux licteurs de Pompée, allant à sa rencontre, lui ordonnèrent de descendre du cheval et d'entrer à pied, car il n'a jamais été vu qu'un homme, quel qu'il soit, entre à cheval dans un camp romain. Tigrane obéit, et ôta même son épée, qu'il remit aux licteurs. Quand il fut auprès de Pompée, il détacha son diadème pour le mettre à ses pieds et, de plus, en se prosternant, ce qui était le plus honteux, il voulait aussi se mettre à genoux[1]. Cependant, Pompée le prévint et, le prenant par la main droite, le tira près de lui et le fit asseoir d'un côté de lui, et le fils de l'autre côté . . . Mais ce fils fut très mécontent, et Pompée, l'ayant fait inviter à souper, il répondit qu'il n'avait pas besoin des honneurs que Pompée lui donnait et qu'il trouverait bien une autre personne parmi les Romains (qui saurait lui en procurer de plus considérables).

3. *Appien,* Mithr., *104:*

Mais la réputation de justice et de loyauté de Pompée était grande chez les barbares. Tigrane le père, se fiant à cette réputation, alla auprès de lui sans lui avoir préalablement envoyé de hérauts. Et se fiant en tous points à sa justice, il voulut se plaindre à lui de son fils. Lorsque

[1] Cf. le témoignage de Valère Maxime (liv. v, ch. I, 9) ayant comme source originale un *Discours* de Cicéron (voir *Pro Sestio,* XXVII, 58).

Pompée ordonna à ses tribuns militaires et à ses officiers de cavalerie d'aller à la rencontre de Tigrane, pour lui faire honneur, ceux qui l'accompagnaient prirent peur en cours de route, parce que, étant déjà tout près (du camp), ils n'avaient pas envoyé de hérauts (pour annoncer leur arrivée) et ils tournèrent bride; mais Tigrane continua son chemin, et, estimant que Pompée était plus puissant que lui, il le salua en se prosternant selon la coutume des barbares. D'aucuns disent que les licteurs avaient conduit Tigrane à Pompée qui l'avait auparavant invité.

L'entrevue entre Tigrane et Pompée aboutit à la paix; une paix qui, cependant, mit fin à l'empire arménien récemment créé. Conformément aux conditions établies[1], Tigrane abandonna toutes ses conquêtes: la Syrie, la Cilicie orientale, la Phénicie, la Cappadoce, la Gordyène, la Sophène; il ne demeurait ainsi roi que de la Grande Arménie, son pays paternel. Quant à son fils, Tigrane le Jeune, il devait recevoir la Sophène (selon Appien[2], la Gordyène aussi), et après la mort de son père, il hériterait de son trône. D'aucuns, se basant sur un témoignage incertain d'Appien[3], croient qu'il avait déjà précédemment obtenu de son père la couronne de Sophène[4].

Le vieux Tigrane ne fut pas seulement obligé de renoncer à ses conquêtes, il dut encore payer à Pompée une indemnité de guerre de 6000 talents, soit, au cours actuel, environ 31 millions de francs-or français. En sus, il consentit à faire aux troupes romaines des présents en argent: 50 drachmes à chaque soldat (environ 43 francs-or français), 1000 drachmes à chaque centurion (environ 865 francs-or français) et 1 talent (5185 francs-or) à chaque tribun militaire[5].

---

[1] Dion, liv. 36, ch. 53, 2; Plutarque, *Pompée*, 33, 3-4; Appien, *Mithr.*, 104–105.

[2] Appien, *ibid.*, ch. 105.

[3] *Ibid.*, ch. 104.

[4] Asdourian, *op. cit.*, p. 47.

[5] Strabon, XI, 14, 10; Plutarque, *Pompée*, 33, 3-4; Appien, *Mithr.*, p. 104. Selon ce dernier, le cadeau fait à chaque tribun militaire était de 10 000 drachmes, et non 6000 drachmes ou 1 talent. D'après Hultsch (voir *Griechische und Römische Metrologie*, pp. 250–252, 297–299 et 711), le dinar-drachme de la république romaine équivalait à 0,864 francs-or.

Citons aussi, en traduction littérale, les témoignages relatifs aux conditions de paix.

1. *Dion, liv. 36, ch. 53, 2:*

Le lendemain, après avoir entendu le père et le fils, Pompée rendit au vieux Tigrane tout le royaume qu'il avait reçu de ses ancêtres; quant aux provinces qu'il avait conquises (c'étaient entre autres contrées, diverses parties de la Cappadoce et de la Syrie, la Phénicie, la Sophène, pays limitrophe de l'Arménie), il les lui enleva; de plus, il exigea une contribution d'argent, et ne donna au fils que la Sophène.

2. *Plutarque,* Pompée, *33, 3–4:*

Il (Pompée) dit que pour les autres événements (pertes), il faut qu'il (Tigrane) s'en prenne à Lucullus, lequel lui avait ôté la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Galatie et la Sophène. Mais ce qui lui est demeuré jusqu'à son arrivée (de Pompée), lui est acquis. Seulement, il faut qu'il paye aux Romains pour tout le tort qu'il leur avait fait 6000 talents à titre de contribution de guerre. Et son fils serait alors reconnu comme roi de Sophène. Tigrane accepta ces conditions avec satisfaction, et lorsque les Romains le saluèrent et le proclamèrent roi, il s'en réjouit fort, et promit de donner à chaque soldat une demie mine, à chaque centurion 10 mines et à chaque tribun militaire 1 talent.

3. *Appien,* Mithr., *104–105:*

Il (le roi Tigrane) se rendit auprès de Pompée, et s'excusant de tout ce qui s'était passé, fit présent à Pompée de 6000 talents, à chaque soldat de 50 drachmes, de 1000 à chaque centurion et de 10 000 à chaque tribun militaire et Pompée lui pardonna, le réconcilia avec son fils, ordonna que le fils devînt roi de Sophène et de Gordyène qui forment aujoud'hui l'Arménie Mineure, et adjugea au père le reste de l'Arménie, à condition que son fils lui succédât. Quant aux contrées qu'il avait conquises, il devait les abandonner aux Romains. Et Tigrane quitta toute la Syrie, depuis

l'Euphrate jusqu'à la mer; ce pays, ainsi qu'une partie de la Cilicie dont il s'était emparé après en avoir chassé Antiochus, surnommé le Pieux, lui avaient appartenu.

4. *Strabon:* XI, *14, 10.*

L'un des signes évidents de la richesse et de la puissance de cette contrée (Arménie) était le fait que Tigrane, père d'Artavast, à qui avait été imposée une contribution de guerre de 6000 talents-argent, distribua incontinent cette somme aux troupes romaines; à chaque soldat 50 drachmes, à chaque centurion 1000 drachmes, à chaque préfet de la cavalerie et à chaque tribun militaire 1 talent.

Les ouvrages historiques signalent souvent que l'attitude de Pompée envers Tigrane a été extraordinairement bienveillante, mais, comme nous venons de le voir, la paix qu'il avait imposée à ce roi, était assez dure. Il faut dire que la douceur apparente et la prudence excessive ont toujours été les caractéristiques fondamentales des actes politiques et militaires de Pompée. Partisan des financiers et des usuriers de Rome, Pompée, lui aussi, on le sait, était l'un des usuriers les plus notoires de l'Italie. Il préférait réaliser les objectifs de l'impérialisme romain, non par les armes, comme Lucullus qui était un militaire hardi, mais par des moyens pacifiques ne comportant pas de risques. Ainsi que nous le voyons, il avait parfaitement réussi à soumettre l'Arménie, et à la piller, sans effusion de sang et sans sacrifices.

Evidemment, Tigrane le Jeune n'avait aucune raison d'être satisfait des conditions de paix imposées par Pompée. Pour prix de sa trahison, il espérait obtenir le grand et puissant empire arménien, et non le royaume de Sophène seul, qu'il avait déjà, semble-t-il, obtenu de son père avant sa félonie. De même il considérait comme très dur et injuste le fait que cette indemnité de guerre allait être payée principalement sur les réserves se trouvant en Sophène, c'est-à-dire aux dépens de son propre royaume. Dion nous rapporte en détail au prix de quelles difficultés les richesses monnayées furent retirées de la gazophylacie sophénienne. Nous donnons, en traduction, et *in extenso,* le témoignage de cet historien, qui est fort intéressant, car il nous informe des règles en usage dans les territoires arméniens concernant la conservation des trésors royaux.

Dion, liv. 36, ch. 53, 3–5:

> . . . Et comme par hasard les trésors du roi d'Arménie se trouvaient là (dans la Sophène), le jeune Tigrane les réclama à Pompée; n'ayant pu les obtenir (car Pompée ne pouvait se faire payer avec d'autres fonds les sommes qui lui avaient été promises), il éprouva un vif mécontentement, et résolut de prendre la fuite. Instruit de son projet, Pompée le fit garder à vue, et envoya aux gardiens des émissaires, avec ordre de remettre les trésors à Tigrane le père. Les gardiens refusèrent, disant que cet ordre devait être donné par le jeune Tigrane qui était le souverain de ce pays. Pompée l'envoya alors, en personne, au château où les trésors étaient déposés: Tigrane le Jeune l'ayant trouvé fermé, s'en approcha de très près et ordonna contre son gré de l'ouvrir. Les gardiens n'obéirent pas davantage, prétextant qu'il ne donnait pas cet ordre de bon gré, mais par contrainte. Pompée, indigné, fit mettre en prison Tigrane le Jeune. Et les trésors furent ainsi remis au vieux Tigrane.

Au sujet de l'arrestation de Tigrane le Jeune, dont il est question dans le témoignage ci-dessus, les sources classiques fournissent des renseignements totalement différents. D'après Dion, la cause en fut, comme nous venons de le voir, le mauvais vouloir dont Tigrane le Jeune fit preuve, ainsi que les difficultés qu'il avait suscitées pour la livraison des trésors se trouvant dans la Sophène. Appien fait allusion à un nouveau complot que le fils aurait ourdi contre son père[1] mais Plutarque dont nous avons cité le témoignage relatif à cet épisode, signale que Tigrane le Jeune, prié à dîner par Pompée, avait décliné l'invitation, et aurait ainsi insulté et blessé l'amour-propre du général romain[2]. Il me semble que ces témoignages sont exacts, dans une certaine mesure. Tigrane le Jeune, mécontent de Pompée et le haïssant, aurait pu en effet se comporter insolemment envers lui, et s'opposer à la remise des trésors royaux, en même temps qu'il pouvait avoir comploté contre son père.

L'arrestation de Tigrane le Jeune, en fait l'allié de Pompée, était non seulement une flagrante violation du droit des gens, mais

[1] Appien, *Mithr.*, 105.

[2] Plutarque, *Pompée*, 33, 4.

aussi un affront et une insulte envers Phraate III, roi des Parthes, beau-père du prisonnier. Suivant Plutarque[1]:

> Phraate, roi des Parthes, envoya (vers Pompée) une ambassade pour obtenir la libération du jeune prince, qui était son gendre, et demander (à Pompée) que l'Euphrate fût fixé comme frontière entre leurs Etats. Pompée répondit que le jeune Tigrane tenait de plus près à son père qu'à son beau-père; en ce qui concerne la frontière, elle serait déterminée équitablement.

En conséquence, malgré les protestations de Phraate, qui en vain rappelait à Pompée le traité qu'il avait conclu avec les Romains, Tigrane le Jeune, sa femme et sa fille[2] furent aussitôt expédiés à Rome, pour figurer dans le cortège triomphal de Pompée.

La modification inattendue du comportement du général romain vis-à-vis du roi parthe était tout à fait conforme à la politique étrangère, déloyale et astucieuse, de Rome. Aussi longtemps que les royaumes de Pont et d'Arménie, hostiles à Rome, luttaient contre elle, Rome se montra l'amie des Parthes, et les généraux romains, tels que Sylla et Lucullus, ainsi que Pompée, engageaient d'amicales négociations ou pactisaient avec eux, leur promettant la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate. Mais le royaume de Pont n'existait plus; quant à Tigrane, il était reconnu ami et allié de Rome. Par conséquent, Rome qui ne voulait pas avoir sur ses frontières de grands et puissants Etats, devint désormais la protectrice du roi Tigrane, et modifia son attitude envers Phraate. Elle ne pouvait plus souffrir l'existence de la Parthie comme Etat puissant et indépendant. Et ainsi qu'on va le voir, leur ancienne amitié se transforma bien vite en une implacable haine.

Il est de même aisé de comprendre pour quelle raison Pompée ne donna pas à Tigrane le Jeune la couronne d'Arménie. Il est clair que le vieux Tigrane, ennemi mortel des Parthes, était pour les Romains un allié plus souhaitable que Tigrane le Jeune, gendre et ami de Phraate.

Faisant entrer l'Arménie dans la zone d'influence romaine, Pompée, Plutarque l'atteste[3], y laissa Afranius en qualité de

---

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, 45, 4.

[3] *Ibid.*, 34, 1.

gouverneur, et conduisit l'armée romaine vers le nord, contre Mithridate du Pont qui, avec des troupes peu nombreuses, s'était réfugié en Colchide; mais comme les froids étaient déjà survenus, il fut obligé d'hiverner aux environs de l'ancienne route militaire, près du fleuve Cyrus, sur la voie Artaxata-Colchide.

Comme nous l'avons indiqué dans un article détaillé, qui précise la question des routes militaires transcaucasiennes suivies par Pompée[1], les légions romaines avaient campé, durant l'hiver 66–65, entre Akhalzkha et Akhalkalaki actuelles et non entre le cours supérieur de l'Euphrate et les sources du Cyrus, comme le suppose Mommsen[2]. Cet historien s'est sans doute fondé sur l'attestation de Dion qui situe l'emplacement de l'hivernage des Romains sur le territoire d'Anaïtis, et près du Cyrus[3]. Et pourtant, ce territoire, considéré comme correspondant à l'ancien canton d'Acilisène, avoisinait en réalité le Cyrus et la station de la Caspiae (auj., Khospis) de la table de Peutinger, ainsi que je l'ai indiqué dans mon article déjà cité.

Dans cet article, la route suivie par l'armée romaine d'Artaxata jusqu'au lieu d'hivernage est, elle aussi, exactement déterminée. Il faut supposer que cette voie est la même que celle Artaxata-Sébastopolis, tracée sur la table de Peutinger, et que j'ai minutieusement précisée dans mon travail géographique: *Les principales routes de l'ancienne Arménie;* elle est la route qui se dirige vers la rive droite du Cyrus, en passant près d'Achtarak, Kondakhsaz, Kanlidja et Khospia.

Ainsi que Dion nous en informe[4], Pompée avait, dans ce lieu d'hivernage, divisé son armée en trois corps, campés à une certaine distance les uns des autres, et placés respectivement sous son commandement et sous celui de ses deux légats, Lucius Flaccus et Metellus Seler. C'est au camp de ce dernier qu'était détenu Tigrane le Jeune.

Tout en s'occupant des préparatifs de son expédition en Colchide où se trouvait Mithridate, Pompée se mit en relation avec les rois Artocès d'Ibérie, et Oroizès d'Albanie, qui lui promirent de demeurer neutres, et consentirent à ce que les troupes romaines

---

[1] Manandian, *La route de l'expédition de Pompée en Transcaucasie* (en russe), dans *Revue d'Histoire Ancienne* (en russe), 1939, 4.

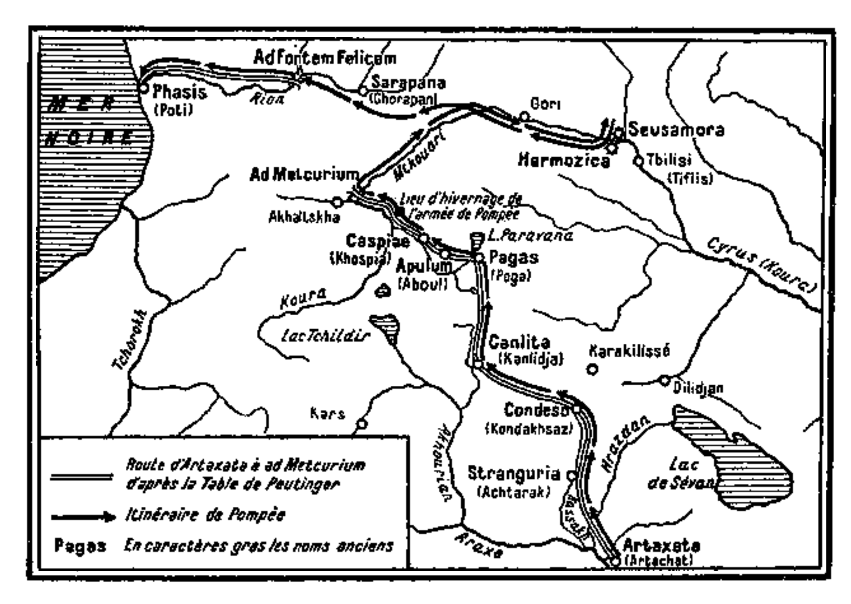
[2] Mommsen, *op. cit.*, t. VI, p. 270.

[3] Dion, liv. 36, ch. 53, 5.

[4] *Ibid.*, ch. 54.

traversassent leurs territoires respectifs, sans encombre[1]. Pourtant, à l'instigation de Mithridate ou dans le dessein de libérer Tigrane le Jeune, ils tendirent aux Romains une embuscade et les attaquèrent à l'improviste.

Vers la mi-décembre, alors que les légions romaines, insouciantes, fêtaient tranquillement les Saturnales, les Ibères et les Alains franchirent le Cyrus et se jetèrent brusquement sur les trois corps romains, espérant les massacrer chacun séparément.



ITINÉRAIRE DE POMPÉE D'ARTAXATA VERS L'IBÉRIE ET DE CE PAYS VERS SÉBASTOPOLIS — PHASIS

Cependant, l'attaque qui pouvait être fort dangereuse pour les Romains échoua. Les troupes d'Artocès et d'Oroizès furent repoussées; elles subirent de grosses pertes pendant leur retraite, en particulier lors de leur traversée du gué du Cyrus[2], qui probablement était situé près de la station d'*Ad Metcurium* de la table de Peutinger, à proximité de la ville actuelle d'Akhaltzka.

Après cette attaque inattendue et dangereuse, les légions romaines demeurèrent près de Cyrus sans être inquiétées, jusqu'au printemps de l'année 65.

---

[1] Plutarque, *Pompée*, 34, 2.

[2] *Ibid.*, 34, 1-3; Appien, *Mithr.*, 102-103; Dion, liv. 36, ch. 54, 1-5.

XVII

L'Arménie et les pays limitrophes après l'expédition de Pompée

Au début de l'an 65, Pompée, au lieu de marcher vers la Colchide, voulant tout d'abord protéger ses arrières du côté de l'Ibérie, envahit ce pays. Les légions romaines se mirent en mouvement par la vallée du Cyrus, sans rencontrer de résistance; elles arrivèrent à Harmozica, forteresse située au sud de ce fleuve et de l'actuelle Mestchetka. Nous trouvons chez Dion le récit détaillé de cette expédition[1].

Cet auteur raconte que le roi Artocès brûla le pont du Cyrus et se sauva sur sa rive gauche. Mais voyant que Pompée, après s'être emparé de Harmozica se préparait à franchir le fleuve, il s'empressa d'entrer en négociations avec les Romains; il leur envoya des vivres, et rebâtit le pont incendié.

Cependant, quand il vit que l'armée romaine était déjà passée de l'autre côté du fleuve, il prit peur et s'enfuit à nouveau jusqu'à Pélore; il brûla le pont de cette rivière après l'avoir traversée. Comme cela s'était déjà produit lors de la poursuite de Pompée, pendant cette traversée également les Ibères essuyèrent des pertes considérables. Et comme la rivière n'arrêta pas les Romains, Artocès envoya à Pompée des présents, livra ses fils en otages et accepta ses conditions.

Ayant ainsi assuré ses arrières contre toute attaque éventuelle, l'armée romaine victorieuse reprit la poursuite de Mithridate Eupator. Passant près de Harmozica, elle suivit le bassin du Cyrus, et, par les villes nommées actuellement Souram et Srapané,

---

[1] Dion, liv. 37, ch. 1, 3-5, et ch. 2, 1-6.

elle se dirigea vers la vallée de Rion, et de là, vers Sébastopolis-Poti où la flotte romaine avait jeté l'ancre. Pompée croyait que Mithridate, bloqué du côté de la mer, était pris dans un piège, mais il fut surpris d'apprendre que la proie venait de lui échapper. L'opiniâtre vieillard, après avoir fait avec sa petite armée, par des chemins impraticables, un parcours de sept cent kilomètres, avait déjà gagné la Crimée où il avait reconquis son royaume bosporan.

Pompée estima dès lors dangereux et sans objet de poursuivre par mer son expédition vers la Crimée, où Mithridate avait raffermi sa puissance et rétabli son pouvoir. De Colchide il rentra en Arménie et de là, il envahit l'Albanie[1], décidé qu'il était à punir et à soumettre Oroizès, roi de ce pays, qui, comme nous l'avons vu, avait, probablement à l'instigation de Mithridate, attaqué les Romains.

Le chemin de retour de Pompée, de Colchide en Arménie, ainsi que sa route d'invasion en Albanie, qui n'ont pas été précisés jusqu'ici, peuvent maintenant être à peu près exactement déterminés grâce aux récentes recherches géographiques. On peut supposer que cette voie, de Colchide jusqu'à la région actuelle d'Aparan, passait, comme nous l'avons dit précédemment, par la grande route militaire Sébastopolis-Artaxata de la table de Peutinger, et par les villes actuelles d'Abastouman, Khospia et Kanlidja. Quant à la route qui conduit en Albanie, on peut supposer de même qu'elle suivait, selon toute probabilité, l'ancien itinéraire régional Artaxata-Armastica-Lazo de la table de Peutinger, itinéraire que Markwart a examiné dans l'un de ses ouvrages[2].

L'armée romaine, partant de l'actuelle Kanlidja, a dû passer par Kirovakan, Dilidjan, Itchévan et Aghstafa, pour gagner l'ancien canton de Kambedj, au nord du Cyrus. On suppose que ce canton s'étendait entre les rivières actuelles Iora et Alazan.

L'expédition de Pompée contre les Albans a été décrite par Dion et Plutarque[3] d'une manière circonstanciée. Suivant ces

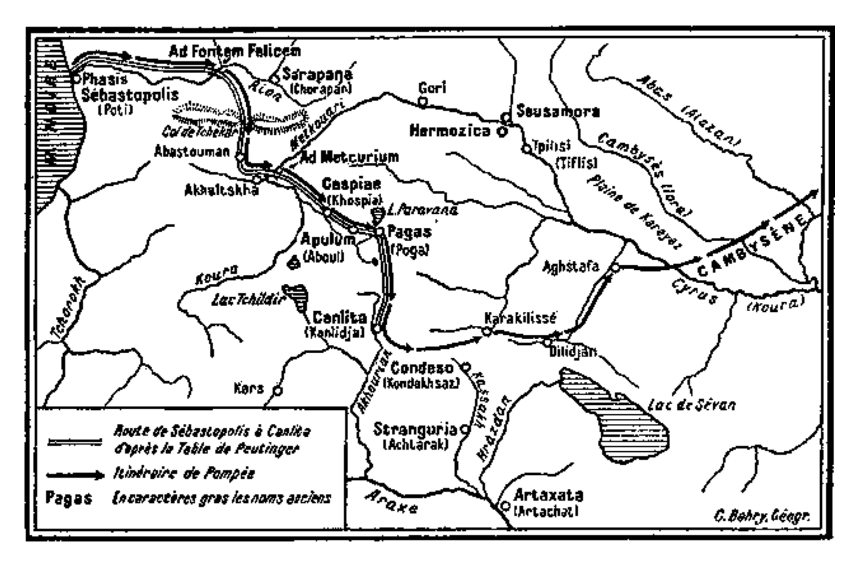
---

[1] Dion, *ibid.*, ch. 3, 3-4.

[2] Markwart, *Das Itinerar von Artaxata nach Armastica auf der römischen Weltkarte*, Vienne, 1928 (Extrait de la revue *Handès Amsorya*, année 1927, n°s 11-12).

[3] Dion, liv. 37, ch. 3, 3-6; 4, 1-4 & 5, Plutarque, *Pompée*, 35, 1, 21; cf. aussi, Appien, *Mithr.*, 103.

auteurs, l'armée romaine, arrivée à proximité du cours inférieur du Cyrus, put franchir le gué de ce fleuve dont les eaux, en raison de la chaleur d'été, avaient fortement décru. Après cette traversée elle pénétra dans la plaine actuelle de Karayagh, et continua sa marche vers la rivière Iora, appelée par Dion, Cambyse (Kambedj). Ce cours d'eau franchi, l'armée se dirigea vers l'actuelle rivière Alazan dont l'ancien nom était, selon Dion et Plutarque, Abas ou Aband. A cause de la chaleur, les Romains faisaient tous ces parcours le plus souvent la nuit; ils souffraient



ITINÉRAIRE DE POMPÉE DE SÉBASTOPOLIS VERS L'ALBANIE

fort de la soif. Ils n'avaient emporté avec eux que de l'eau, environ 10 000 outres; quant aux vivres, ils leur étaient volontiers fournis par les habitants du canton de Kambedj.

La bataille avec les forces du roi des Albans se déroula sur la rive gauche de l'Alazan, où l'armée romaine venait d'entrer en contact avec elles. Suivant le récit de Plutarque, les troupes albanes, conduites par Cosis, frère du roi, étaient mal armées et la plupart n'avaient guère pour vêtements que des peaux de bête.

Avant la bataille, Pompée avait ordonné à son infanterie de se dissimuler derrière la cavalerie. Les Albans, croyant n'avoir affaire qu'à cette cavalerie, engagèrent aussitôt le combat. Mais, à ce moment même, les légions romaines, sorties de leur cachette,

s'élancèrent sur eux, en firent un grand carnage et poursuivirent les survivants vers les forêts environnantes, où un très grand nombre de fuyards périrent dans les flammes. Pompée, en effet, avait fait mettre le feu à ces forêts après les avoir encerclées. Dès lors le général romain conclut la paix avec Oroizès. Comme le roi Artocès d'Ibérie, ce monarque fit lui aussi sa soumission à Pompé et reconnut, ne fut-ce que pour la forme, la suzeraineté romaine.

L'armée romaine, comme Plutarque nous en informe[1], quitta alors l'Albanie, pour rentrer en Arménie, et de là, se retirer dans la Petite Arménie. Suivant Dion, elle prit, en 65–64, ses quartiers d'hiver dans cette même localité du canton d'Aspis (ἐν τῇ 'Ασπίδι)[2] où elle avait hiverné durant la mauvaise saison de 66–65. Il est à remarquer que Dion, dans son second récit, appelle ce canton Aspis, alors qu'il l'avait, dans son premier témoignage, désigné sous le nom de territoire d'«Anaïtis». Comme nous l'avons longuement exposé dans notre article en russe[3], ce canton a été appelé Aspis, ou plutôt Caspis, probablement d'après le nom de la grande station Caspiae, indiquée sur la table de Peutinger, station qui a été le principal centre du territoire de l'actuelle Khospia. Apparemment, Caspis, comme le canton d'Acilisène, s'appelait «territoire d'Anahit». Les historiens occidentaux, contrairement à ce que rapporte Dion, situent dans la Petite Arménie le lieu d'hivernage de l'armée romaine pendant la mauvaise saison de 65–64, ce qui est une évidente erreur.

En 64, les troupes romaines, quittant l'Arménie, rentrèrent dans le Pont, où, ainsi que dans la Petite Arménie, en particulier, elles s'emparèrent des riches trésors et des célèbres archives de Mithridate, qui se trouvaient à Talaura, Nor-Amrotz (Château-Neuf), à Sinoria et en d'autres lieux. Dans ces forteresses étaient conservés des milliers de coupes d'onyx doublées d'or, des vases en quantités considérables, des lits, des trônes, des cuirasses et des armements, pour la plupart dorés et ornés de pierres précieuses. Toutes ces richesses, et tous les objets d'art hellénistique de grande valeur qui avaient échappé au pillage lors de l'invasion de Lucullus, furent expédiés à Rome.

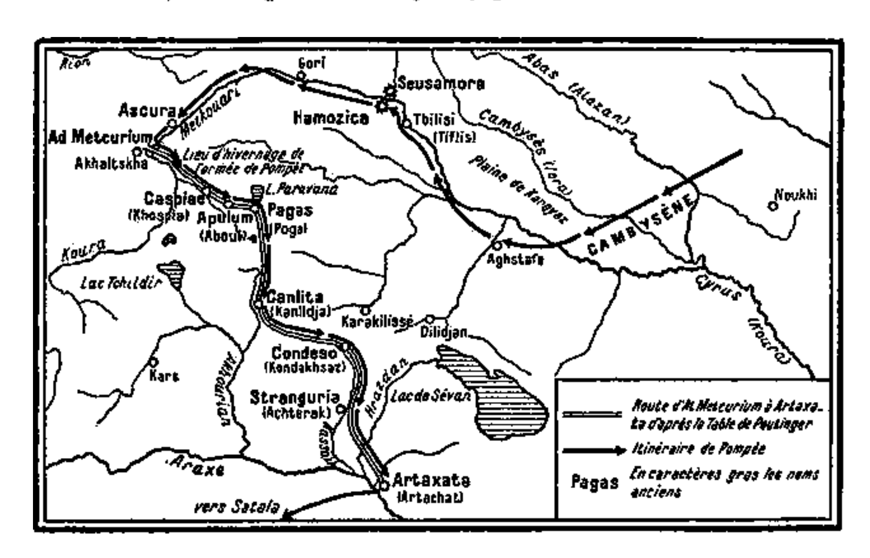
---

[1] Plutarque, *Pompée*, 36, 1.

[2] Dion, liv. 37, ch. 7, 5.

[3] Article déjà cité (voir plus haut, p. 184).

Pendant que Pompée faisait la guerre aux Ibères et aux Albans et s'emparait des forteresses pontiques, les Parthes occupaient la Mésopotamie qui, on l'a vu, devait leur revenir, jusqu'à l'Euphrate, en vertu du traité conclu avec Pompée. Ils firent aussi incursion dans la Gordyène dont ils disputaient la possession aux Arméniens; de ce fait ils étaient en conflit avec eux. Toutefois, Pompée exigea de Phraate qu'il évacuât ce pays, sous prétexte qu'il appartenait en réalité à Tigrane II. Sans attendre la réponse du roi parthe, le général romain ordonna à Afranius, un de ses lieutenants, d'occuper la Gordyène, pour la remettre ensuite au



Itinéraire de Pompée d'Albanie vers la Petite Arménie

roi d'Arménie. Selon le récit de Plutarque[1], ce légat se mit à la poursuite des Parthes jusqu'à la ville d'Arbèles, dans l'Adiabène.

De là, Afranius avait mission, en passant par la Mésopotamie septentrionale, de gagner la Syrie où, en 64, devait aussi arriver Pompée. Mais, au milieu de l'hiver de 65–64, Afranius et ses troupes, comme l'atteste Dion[2], se trompèrent de route et s'égarèrent; ils eurent beaucoup à souffrir de l'hiver et du manque de vivres; ils auraient même pu périr dans les déserts mésopotamiens si les colons macédoniens de la ville de Carrhes (auj. Kharan)

---

[1] Plutarque, *Pompée*, 36, 1.
[2] Dion, liv. 37, ch. 5, 5.

ne les avaient secourus. Ceux-ci donnèrent l'hospitalité à Afranius et le conduisirent en Syrie.

Malgré les provocantes usurpations de Pompée et sa violation impudente du traité, selon lequel la Mésopotamie septentrionale jusqu'à l'Euphrate était reconnue comme territoire revenant aux Parthes, Phraate n'osa faire la guerre aux Romains. Au printemps de 64, il se dirigea vers l'Arménie à la tête de son armée, et l'attaqua. Tigrane demanda alors aux Romains, ses alliés, de venir à son secours. C'était une occasion propice qui s'offrait à Pompée d'entreprendre la guerre également contre les Parthes; c'est ce que souhaitaient, en réalité, bon nombre de ses partisans et officiers. Cependant Pompée, fort circonspect, déprouvu de l'audace de Lucullus, ne voulant pas compromettre les succès déjà acquis, évita le combat. Sa manière d'agir était justifiée par le fait que le peuple romain ne lui avait pas donné mandat pour cette expédition, et que, d'autre part, Mithridate du Pont n'avait pas encore déposé les armes[1]. Phraate III, de son côté, évitait de faire la guerre aux Romains, comme nous l'avons dit, et n'eut pas le courage d'affronter le général romain parjure. Et comme il avait de nouveau dépêché des ambassadeurs vers Pompée, celui-ci déclara qu'il enverrait trois arbitres qui aplaniraient le conflit de frontières surgi entre lui et Tigrane II[2]. Phraate III et Tigrane cessèrent le combat et se mirent d'accord pour accepter la sentence des médiateurs.

Ceux-ci, envoyés par la suite, après avoir examiné les plaintes et les revendications respectives des deux rois, se prononcèrent en faveur de Tigrane, et le roi d'Arménie reçut ainsi non seulement la Gordyène, mais aussi une partie de la Mésopotamie septentrionale. Fait remarquable: Phraate lui-même, comme Dion en témoigne[3], ne fit aucune objection; il accepta la sentence arbitrale, dans l'espoir de parvenir plus tard à se réconcilier avec les Arméniens et à obtenir leur aide contre Rome.

Au moment où se déroulaient ces événements, Mithridate du Pont, ayant rétabli son pouvoir dans le royaume bosporan, fit aux Romains de nouvelles propositions de paix; il déclara que si Pompée lui restituait le Pont, il serait disposé à se soumettre

---

[1] *Ibid.*, 7, 1.
[2] *Ibid.*, 7, 3; Appien, *Mithr.*, 106; Plutarque, *Pompée*, 39, 3.
[3] *Ibid.*, liv. 37, ch. 7, 4.

aux Romains à titre de vassal et tributaire. Comme en 66, Pompée répondit qu'avant toute négociation, il fallait que Mithridate vînt en personne, faire sa soumission. Dès lors, la paix étant impossible, Mithridate fit des préparatifs pour reprendre sa guerre contre les Romains. Il conçut l'audacieux projet d'une nouvelle expédition: pactiser avec les Scythes, les Thraces et les Celtes et envahir l'Italie par le bassin du Danube et les Alpes, comme Annibal le Carthaginois l'avait fait avant lui. Cette grande entreprise exigeait naturellement des forces et des moyens très considérables tant en hommes qu'en matériel. En 63, au moment où Mithridate était sur le point d'achever ses préparatifs militaires, dont les populations et les villes bosporanes faisaient tous les frais, une violente révolution éclata aussi brutale qu'un cataclysme, révolution à laquelle participèrent non seulement presque toutes les villes, mais aussi, ses propres troupes, et même son propre fils, Pharnace. Le vieux Mithridate comprit qu'il ne serait pas épargné et qu'il n'y avait désormais aucun espoir de salut, assiégé comme il l'était dans sa citadelle de Panticapée (auj. Kertch); ne voulant pas se rendre aux rebelles, il se suicida (printemps de 63).

Sa dépouille mortelle que Pharnace avait envoyée en Syrie, fut déposée, par ordre de Pompée, dans la sépulture royale du Pont, à Sinope. Dès lors, la grande et longue guerre contre Mithridate, commencée vingt-cinq ans auparavant, pouvait être considérée comme terminée.

La guerre pouvait aussi être regardée comme achevée dans tout l'Orient et en Syrie. Dans les années 65 et 64, les généraux de Pompée, Gabinius, Scaurus, Afranius et d'autres, avaient soumis, au sud, la Phénicie, la Palestine, la Syrie et quelques petites principautés et villes de la Mésopotamie. Les frontières orientales de la république romaine atteignirent, dès lors, les déserts mésopotamiens, et presque l'Egypte.

Pendant les années 64 et 63, Pompée s'occupa de l'organisation politique des pays conquis dont il régla les affaires administratives intérieures. Dès 64, alors qu'il se trouvait encore dans le Pont, il avait érigé en province romaine l'ancien royaume de Nicomède, la Bithynie, et la partie occidentale du Pont mithridatique. Avant Pompée, Lucullus et le sénat romain avaient déjà, comme nous l'avons vu plus haut, reconnu Antiochus l'Asiatique de Séleucie comme roi légitime de Syrie. Mais maintenant, Rome ayant proclamé la suppression de ce royaume, toute la Syrie devenait dé-

sormais province romaine. Antiochus devint le vassal de Rome et, en échange de la Syrie, il reçut le petit royaume de Commagène dont la capitale était Samosate. Le célèbre passage de l'Euphrate près du château de Séleucie (auj. Birédjik), place forte de grande importance stratégique et commerciale, se trouvait dans les frontières de ce royaume.

Ariobarzane, roi de Cappadoce, ami et allié de Rome, et le prince Déjotaros, tétrarque de Galatie, qui avaient rendu aux Romains d'éminents services pendant les guerres contre le Pont et l'Arménie, obtinrent de nouveaux et vastes territoires. Pompée donna à Ariobarzane non seulement quelques régions qu'il détacha de Cilicie, mais aussi, tout le royaume de Sophène. C'est à lui qu'appartenaient désormais le célèbre passage de l'Euphrate et la forteresse de Tomisa. Quant à Déjotaros, proclamé roi, il reçut, en sus de la Petite Arménie, la côte orientale du royaume pontique, avec les villes de Pharnacie et de Trébizonde qui en faisaient partie. La Colchide située au nord du royaume de Déjotaros, érigée en Etat distinct, fut donnée à Aristarque, dont le nom figure sur quelques pièces de monnaies, mentionnées dans les ouvrages numismatiques.

A l'est de l'Euphrate, non seulement l'Arménie, déclarée amie et alliée du peuple romain, mais encore l'Atropatène, l'Ibérie, l'Albanie, l'Osrhoène et quelques territoires appartenant aux tribus arabes de la Mésopotamie septentrionale, reconnurent la suzeraineté de Rome, et entrèrent dans sa zone d'influence.

L'Arménie, ayant nominalement accepté l'hégémonie romaine, devint désormais l'avant-poste stratégique de l'empire romain. Dès lors, Pompée modifia fondamentalement sa politique envers elle. Tigrane, comme Ariobarzane et Déjotaros, obtint lui aussi de Pompée, ou avec son appui, non seulement la Gordyène et la Mésopotamie septentrionale dont nous avons plus haut mentionné le rattachement à l'Arménie, mais aussi, le Dertchan et l'Acilisène[1] qui, à cette époque, outre l'ancien canton d'Acilisène, englobait probablement le Daranaghi, le Mananaghi, l'Aghioun et le Mezour[2]. Ainsi la Grande Arménie, comme on le voit, avait de nouveau, au temps de Tigrane, reculé ses frontières tant au

[1] Markwart, *Die Genealogie der Bagratiden,* p. 63, et notre ouvrage en arménien: *Les principales routes de l'ancienne Arménie,* p. 73.

[2] Adontz, *op. cit., pp.* 54-55.

sud du haut plateau arménien que dans les régions limitrophes de la Petite Arménie et de la Sophène.

La nouvelle politique inaugurée par Pompée et tendant à s'attacher la Grande Arménie s'est encore manifestée par le retour à Tigrane du titre de «roi des rois», que portaient les rois parthes jusqu'à Tigrane et que les Romains, après l'effondrement de Tigrane II, avaient de nouveau reconnu à Phraate III. Il fut encore une fois réservé à Tigrane II et l'on commença à donner à Phraate III le seul titre de «roi». Phraate fut obligé de supporter sans murmures cet affront manifeste. Cet allié de Rome, dupé, se trouvait maintenant lui aussi entre deux feux, comme l'avait été Tigrane, son rival, en 66: à la frontière syrienne, la grande armée de Pompée se trouvait prête à l'attaque, et en Mésopotamie et dans l'Atropatène, il était sous la menace des troupes de Tigrane, nouvel allié de Rome. Ce n'est qu'alors que Phraate III se rendit compte que, par son alliance avec les Romains, il avait, selon les prévisions de Mithridate, voué à leur perte non seulement ses voisins, mais aussi, son propre royaume.

Il faut attribuer à l'exceptionnelle prudence de Pompée le fait qu'il n'a pas profité du concours de circonstances favorables et a renoncé à attaquer les Parthes qui n'étaient presque pas prêts pour une grande guerre. Laissant derrière lui intactes les forces de son ancien allié, offensé et humilié, il lui offrit aussi la possibilité d'organiser une expédition et de choisir son temps, pour prendre sa revanche. Il va sans dire qu'en cas d'une guerre prochaine inévitable, l'amitié et le concours de l'Arménie étaient, tant pour les Romains que pour les Parthes, d'une importance exceptionnelle. C'est justement la raison pour laquelle Phraate s'était vu contraint dès l'an 64 de modifier sa politique arménienne, naguère hostile; il avait tacitement cédé à Tigrane la Gordyène et la Mésopotamie septentrionale. Grâce à cette politique de bon voisinage le rapprochement arméno-parthe fut possible pendant le règne d'Artavast, fils de Tigrane[1].

---

[1] L'hypothèse de Mommsen et d'autres historiens, suivant laquelle Mithridate III (57–54), fils de Phraate III, aurait entrepris la guerre contre Artavast, n'est qu'une erreur. Le témoignage de Justin à ce sujet (liv. 42, ch. 4, 1) ne concerne en réalité, comme Gutschmid le signale, que les guerres de Mithridate II contre Artavast Ier (voir *Geschichte Irans*, p. 86, note 2. Voir aussi Mommsen, *op. cit.*, VII, p. 177).

Après le retour de Pompée en Italie (61), Tigrane II régna paisiblement en Arménie, jusqu'à un âge avancé, c'est-à-dire jusqu'en 56 ou 55. En 56 il était encore en vie; Cicéron nous le dit dans l'un de ses *Discours*[1]. Comme l'on sait, lors de l'expédition de Crassus, en 54, c'était son fils Artavast II qui régnait seul en Arménie. Selon Lucianus, Tigrane mourut très vieux, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans[2]. Si ce témoignage que l'on peut considérer comme douteux, se confirmait à l'avenir, on pourrait supposer qu'il est né en 141 ou 142 avant notre ère, et, par conséquent, était de dix ans l'aîné de Mithridate Eupator, né, d'après Th. Reinach, en 132[3].

Cléopâtre, femme de Tigrane, avait, semble-t-il, quitté son époux, pour aller chez son père, probablement pendant la rébellion de Tigrane le Jeune. En 63, lors du suicide de son père, elle se trouvait aussi, comme l'on sait, auprès de lui, dans la ville de Panticapée[4].

Avec Tigrane II prit fin la période fort courte de l'ascension impérialiste de l'Arménie. Il est très clair que ce puissant roi, qui avait transformé son royaume en un vaste empire et s'était fixé comme objectif le développement dans son pays de la culture des cités helléniques, pour faire sortir son peuple de son état arriéré, ne peut être considéré comme un homme médiocre et commun. Cependant, cette grande figure dominante de l'histoire est altérée et faussée dans presque tous les ouvrages historiques, étrangers et arméniens.

D'après moi, le portrait de Tigrane, tel qu'il est décrit dans ces ouvrages, doit être rejeté, sans réserve, car il est fondé, comme nous l'avons vu, principalement sur les inventions malveillantes de Plutarque et des sources originales qu'il a utilisées, et qui n'ont pas de signification historique.

Tigrane II et Mithridate Eupator étaient, sans aucun doute, des monarques de type hellénistique qui poursuivaient vigoureusement la grande œuvre civilisatrice d'Alexandre le Macédonien et de ses successeurs. Le fait que le fils de Tigrane, Artavast, ait, comme nous l'avons dit plus haut, composé en langue grecque des tragédies, des discours et des ouvrages historiques dont quel-

---

[1] *Pro Sestio*, 27, 59.

[2] Lucianus, *Macrob.*

[3] Reinach, *op. cit.*, p. 52.

[4] *Ibid.*, p. 405.

ques-uns furent connus de Plutarque[1], démontre combien étaient profondes les racines que la culture hellénistique avait jetées à la cour d'Arménie.

Les expéditions de Lucullus et de Pompée mirent fin à l'activité réformiste et progressiste déployée par Tigrane et Mithridate. Ayant pénétré dans le pays en conquérant, l'envahisseur romain victorieux non seulement réduisit en déserts et en amas de ruines les villes et les villages riches et somptueux du Pont et de l'Arménie méridionale, mais encore, installé en permanence en Syrie, il ralentit peu à peu en Arménie ainsi que dans toute l'Asie Antérieure l'expansion de la civilisation hellénistique, et inaugura une ère de régression culturelle[2]. L'hellénisme et la culture des villes hellénisées, en particulier en Arménie et dans les territoires de la Pharthie, sa voisine, cédèrent le pas à l'ancien mode de vie et aux anciennes traditions iraniennes qui avaient déjà pris, spécialement dans ces pays, de profondes racines.

*

Avec l'établissement de l'impérialisme romain près de l'Euphrate et du Tigre, l'ancienne Arménie se trouva durant de longs siècles dans la situation politique, grave et pénible, propre aux Etats-tampon. Située entre deux puissants empires ennemis, Rome et l'Iran, l'Arménie fut à l'encontre des intérêts vitaux de sa population, forcée de prendre part aux guerres violentes et continuelles que recommençaient périodiquement ces deux grands Etats voisins.

Le haut plateau arménien devint dès lors l'enjeu des luttes et des rivalités internationales, et joua souvent le rôle ingrat de glacis, de point d'appui militaire et de théâtre d'opérations. Pour les Etats belligérants, la domination de l'Arménie était d'une importance capitale, non seulement parce que ce pays était traversé par la grande ligne septentrionale des routes du commerce international, mais encore et principalement, pour sa grande valeur militaire et stratégique. Grâce à ses particularités géographiques, le haut plateau arménien forme, on le sait, une gigantesque citadelle naturelle d'une valeur militaire de premier ordre,

---

[1] Plutarque, *Crassus*, 33, 1.

[2] Meyer Eduard, *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*, p. 62, *passim*.

tant pour les guerres défensives qu'offensives. En tant qu'amie de la Parthie, l'Arménie constituait un danger pour les provinces orientales de Rome, danger que cette dernière ne pouvait laisser subsister; en tant qu'alliée de Rome, elle était une terrible menace pour le royaume parthe. Aussi, le rapprochement politique avec l'Arménie ou sa soumission par la force devenait désormais le problème fondamental de la politique extérieure de ces grands voisins: Rome, la Parthie et la Perse.

La situation désastreuse, créée en Arménie à la suite des campagnes victorieuses de Pompée et de celles qui suivirent les événements de 66, se prolongea non seulement à l'époque partho-romaine, mais aussi dans les périodes byzantino-sassanide, byzantino-arabe, et aux siècles postérieurs. Théâtre de guerres opiniâtres et sanglantes, elle fut périodiquement ravagée et pillée; ses habitants furent passés au fil de l'épée et emmenés en esclavage. Sa position d'Etat-tampon fut la principale cause qui l'empêcha d'être maîtresse de son sort: c'étaient les grands Etats intéressés qui dirigeaient presque toujours sa politique.

Afin que l'Arménie pût être délivrée de sa position d'Etat-tampon, il eût fallu que les frontières entre l'Occident et l'Orient, ainsi que le théâtre de leurs luttes continuelles, fussent déplacés ailleurs qu'à proximité de ses territoires. Pour l'Arménie, il était sans contredit souhaitable qu'en Asie Antérieure fut rétablie la situation politique, dans laquelle cette contrée se trouvait sous la domination d'Alexandre le Macédonien, ou sous celle de la Perse achéménide.

Mais elle ne devait pas avoir cette chance. Durant des siècles, les grands empires conquérants de l'Occident et de l'Orient se maintinrent sur leurs anciennes positions, c'est-à-dire aux confins de l'Euphrate et du Tigre. Et l'Arménie qui avait, après la victoire de Pompée, en 66, et postérieurement, perdu son ancienne indépendance de grand pays, fut l'éternelle victime des grands Etats rivaux de l'Ouest et de l'Est.

Aperçu sommaire sur les sources

L'époque de Tigrane II fut une période agitée de bouleversements politiques et sociaux, pendant laquelle le destin, non seulement de l'Arménie, mais aussi celui de l'Asie occidentale subirent un changement radical et décisif. Toutefois, dans tous les ouvrages historiques et même dans les études considérées comme classiques, ces grands bouleversements, et en particulier les événements historiques survenus en Arménie, sont, dans une large mesure, faussés et altérés.

L'une des principales causes de cet état de choses doit être sans doute attribuée aux renseignements fournis avec partialité par les sources originales, que les récents ouvrages historiques ont reproduits sans réserve.

Les récits des témoins oculaires et ceux des auteurs contemporains forment les sources originales et fondamentales de l'époque de Mithridate et de Tigrane. Ce sont:

1. *Les rapports officiels* de Sylla, Lucullus et Pompée;
2. *Les Mémoires* de Sylla;
3. *L'Histoire des campagnes de Pompée,* par Théophane de Mitylène;
4. *Le Poème* d'Archias d'Antioche;
5. *L'Histoire (Fragments)* de Salluste, et
6. Les *Discours* de Cicéron.

Nul doute que la plupart des historiens postérieurs aient utilisé ces sources originales. Mais, à en juger par les récentes recherches critiques, les rapports ci-dessus mentionnés et les documents analogues s'avèrent fort suspects.

«Les auteurs des rapports — dit Th. Reinach[1] — comme tous ceux du même genre, étaient fort sujets à caution; leurs auteurs, sûrs de n'être

---

[1] Reinach, *op. cit.*, pp. 418-419.

pas démentis, enflaient leurs succès, taisaient leurs échecs, transformaient parfois des défaites en victoires — Muréna obtint le triomphe pour avoir été battu — exagéraient ridiculement les effectifs et les pertes de l'ennemi, tout en diminuant les leurs dans la même proportion. Par exemple, Lucullus, dans son rapport sur la bataille de Tigranocerte, portait à 250 000 hommes l'effectif de l'armée de Tigrane que d'autres sources n'évaluent qu'à 80 000[1]; il n'avouait qu'une perte de 5 morts et de 100 blessés dans cette journée qui avait coûté — disait-il — au moins 30 000 hommes à l'ennemi. Lucullus, d'ailleurs, ne faisait que suivre l'exemple de Sylla, et l'on peut être sûr que Pompée, élève du même maître, renchérit encore sur son devancier».

Archias d'Antioche et Théophane de Mitylène fournissent sur leurs protecteurs Lucullus et Pompée les mêmes récits hyperboliques et mensongers.

Salluste et Cicéron sont regardés comme relativement plus dignes de foi. Toutefois ces auteurs latins, qui ont probablement tiré parti des rapports officiels précités ou de sources analogues, ne sont pas, d'après moi, exempts de certaines exagérations.

Les sources romaines et grecques des périodes postérieures peuvent être divisées en deux groupes: 1. ouvrages qui se sont fondés sur les sources originales romaines; 2. ouvrages grecs, ayant comme sources les traditions orales d'Asie Mineure, ou des écrits perdus.

Parmi les écrits du premier groupe, on considère comme particulièrement importante l'*Histoire* de Tite-Live, œuvre patriotique, composée avec partialité, que Florus, Eutrope, Orose, Frontin et d'autres ont abrégée ou abondamment utilisée. On estime que Plutarque et Appien également, chez qui sont conservés intégralement des renseignements détaillés au sujet de Tigrane II et de l'Arménie, font partie de ce même groupe de sources.

On sait que le premier de ces auteurs, Plutarque, a composé les biographies de Sylla, Lucullus et Pompée. Mais ces écrits ne sont que des apologies ou des récits didactiques qui, souvent, voilent ou embellissent les événements historiques, en grande partie en faveur des généraux romains, dans le dessein de leur rendre hommage et de les présenter comme des héros. On remarquera que ce sont précisément les exagérations et les inventions évidentes de Plutarque, que reproduisent constamment les récentes œuvres historiques.

Quant à Appien, il a, outre Tite-Live, utilisé les sources asiatiques perdues; probablement, Nicolas de Damas et Posidonius. Les passages de son histoire, qui sont puisés à ces sources neutres d'Asie Mineure, méritent assurément une attention particulière.

Les ouvrages grecs de l'Orient hellénistique faisant partie du second groupe sont malheureusement peu nombreux, et ne nous sont pas intégralement parvenus. La plus importante de ces sources est l'*Histoire d'Héraclée* de Memnon, qui nous fournit incidemment des renseignements intéressants sur les campagnes arméniennes de Lucullus. Ceux des té-

[1] Memnon, ch. 57.

moignages de cet historien, qui sont recueillis des anciennes chroniques d'Héraclée, sont plus exacts et plus dignes de foi que les rapports romains prétentieux et tendancieux.

Strabon, né à Amasia dans le Pont, en 63 avant notre ère, est, comme Memnon, très sûr et fort digne de foi. Ses ancêtres avaient, dans le royaume Pontique, rempli de hautes fonctions, ou s'étaient distingués comme hommes de guerre. Ce géographe a dû sans doute recueillir de la bouche de ses parents et de ses compatriotes des renseignements sur la grande époque mithridatique, dont il a consigné le récit dans ses *Mémoires historiques* (Ἱστορικὰ ὑπομνήματα). Il a aussi utilisé un certain nombre d'anciens ouvrages historiques du Pont, qu'il appelle dans sa *Géographie* «auteurs mithridatiques» (τὰ Μιθριδατικὰ συγγράψαντες, voir liv. XI, 2, 14). La perte de cet important travail est sans doute l'une des plus grandes que la littérature historique ait jamais eu à regretter.

Des écrits de Strabon, il n'est parvenu jusqu'à nous que sa *Géographie* qui contient heureusement certains renseignements succincts, fournis incidemment, sur les guerres mithridatiques, sur l'Arménie artaxiade et Tigrane II.

Les *Olympiades* de Phlégon de Tralles renferment de même un certain nombre de témoignages importants, puisés, semble-t-il, aux sources neutres d'Asie Mineure.

Comme on le voit, les ouvrages du second groupe ne nous offrent que des témoignages fragmentaires, entrecoupés d'autres renseignements; aussi, ne peuvent-ils nous servir de base pour la reconstitution détaillée des faits historiques. Cependant, ces témoignages, tels qu'ils nous sont parvenus, démasquent les mensonges et les altérations des sources romaines; ils nous incitent donc à utiliser ces sources avec la plus grande précaution, même lorsqu'il s'agit de témoignages considérés comme acceptables.

Malheureusement, cette mesure nécessaire de prudence n'est pas observée dans les ouvrages des savants occidentaux, ni dans ceux d'auteurs arméniens.

Par l'étude comparative des sources, nous avons, dans le présent travail, signalé, autant que possible, les renseignements forgés et exagérés fournis par les auteurs romains, et retracé l'histoire de Tigrane II et de son époque avec de nouveaux éclaircissements.

Liste des sources

I. Sources romaines contemporaines

1. Les *rapports officiels* de Sylla, Lucullus et Pompée, adressés au sénat romain après le traité de Dardanos, la prise de Tigranocerte et la mort de Mithridate.

   Ces documents qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ont été utilisés par Cicéron, Appien, Plutarque et d'autres.
2. Les *Mémoires* de Sylla *(Commentarium rerum gestarum)* qui ne nous sont pas non plus parvenus, ont servi de sources à Plutarque, Tite-Live et d'autres. Certains fragments qui en sont conservés, ont été publiés par Peter (voir *Historicorum Romanorum fragmenta*, 2e éd., p. 127, *passim*).
3. *Salluste* (87–34 avant notre ère), voir *Historiarum fragm.*, éd. Fr. Kritzius, Leipzig, 1853, et *Historiarum reliquiae*, éd. B. Maurenbrecher, fasc. I–II, 1891, 1894. Cet ouvrage, dont quelques passages importants sont parvenus jusqu'à nous, est considéré comme la meilleure des sources pour les expéditions de Lucullus.
4. *Cicéron* (106–43 avant notre ère), *Discours, Lettres*, etc. (voir *Pro lege Manilia* ou *De imperio Cn. Pompeii, Pro Murena, Pro Sestio, Pro Archia poeta, Pro Flacco* et *Academicorum libri duo.*

II. Sources grecques contemporaines des événements

1. Posidonios d'Apamée (environ 135–51 avant notre ère), continuateur de Polybe. Selon l'hypothèse de Reinach (*Mithridate Eupator*, p. 426), il a probablement composé aussi l'histoire des campagnes de Pompée (voir *Strabon*, XI, 1, 6). Les fragments conservés de son ouvrage sont publiés par C. Müller (voir *Fragmenta historicorum graecorum*, III).
2. Théophane de Mitylène qui participa aux expéditions de Pompée, nous en donne l'histoire, mais son récit est visiblement faussé en faveur de Pompée. Les fragments qui en sont conservés, sont publiés par Müller (voir *Fragmenta historicorum graecorum*, III).

3. ARCHIAS D'ANTIOCHE qui accompagna Lucullus dans toutes ses campagnes, a composé un poème épique en l'honneur de ce général, son patron. On notera que cet écrit apologétique perdu a servi de source à Tite-Live et Plutarque (voir Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 427).

III. Sources romaines du siècle d'Auguste et des époques postérieures

1. Du grand ouvrage de TITE-LIVE (59 avant notre ère-17 ap. J.-C.) sur l'époque de Tigrane II ne nous sont parvenus que les sommaires *(Periochae)* des livres perdus, ainsi que des fragments qui ont été transcrits par Florus, Eutrope, Orose et d'autres auteurs.
2. TROGUE POMPÉE, contemporain de Tite-Live, nous a laissé une histoire universelle *(Historiae Philippicae)* dont les préfaces et la table des matières sont conservées dans l'ouvrage de Justin (voir *M. Juniani Justini Epitoma historiarum Philippicarum Pompeii Trogi*, ex recens., Fr. Ruehl, Leipzig, 1915).
3. VELLEIUS PATERCULUS, contemporain de l'empereur Tibère (14–37 ap. J.-C.), a composé un abrégé d'histoire romaine (voir *Vellei Paterculi, ex Historiae romanae, libris duobus quae supersunt*, éd. C. Halm. Bibl. Teubner).
4. FRONTIN, contemporain de l'empereur Domitien (81–96 ap. J.-C.), a écrit le *Strategematon, libri* 4, Bibl. Teubner.
5. FLORUS a écrit dans la première moitié du IIe siècle une histoire des guerres romaines jusqu'à Auguste, pour laquelle il a principalement utilisé le grand ouvrage de Tite-Live (voir *Flori Juli Epitomae de T. Livio bellorum annorum* DCC, *libri* II, ex rec., C. Halm, Bibl. Teubner).
6. EUTROPE a composé, au IVe siècle, un abrégé d'histoire romaine jusqu'en 364 ap. J.-C. (voir *Eutropii Breviarium historiae Romanae, rec.*, Fr. Ruehl, Bibl. Teubner).
7. *L'abrégé de l'histoire du monde païen*, que le P. PAUL OROSE a rédigé en Espagne, contient des passages extraits d'anciens ouvrages, et fournit d'importants détails sur les campagnes de Lucullus et de Pompée (voir *Orosii Pauli Historiarum adversus paganos, libri* VII, rec., C. Zangemeister, Bibl. Teubner).

IV. Sources grecques du siècle d'Auguste et des périodes postérieures

1. STRABON (63 avant notre ère-19 ap. J.-C.) (voir *Strabonis geographica*, recogn., A. Meineke, vol. I–III, Leipzig, 1915–1925).
2. NICOLAS DE DAMAS, secrétaire d'Hérode (37–4 avant notre ère), a écrit une histoire universelle dont il ne nous reste que des fragments (voir C. Müller, *Fragm. hist, graec.* III). Il a servi de source à Appien.

3. PLUTARQUE (environ 46–120 ap. J.-C.) nous a laissé les biographies de Sylla, Lucullus, Pompée, Sertorius, Crassus, etc. (voir *Plutarchi vitae, graece et latine*, éd. de Paris de Th. Döhner et F. Dübner, vol. I–V, 1846–1855).
4. FLAVIUS JOSÈPHE (né en 37–38 ap. J.-C.), auteur de la *Guerre juive* et des *Antiquités judaïques* (voir *Josephi Flavii opera omnia, recogn.*, Emanuel Beker, Bibl. Teubner).
5. PHLÉGON DE TRALLES, contemporain de l'empereur Hadrien (117-138 ap. J.-C.), a laissé des annales sous le titre de: *Olympiades* ('Ολυμπιάδες) dont il ne reste que des fragments (voir C. Müller, *Fragm. hist. graec*, III).
6. APPIEN D'ALEXANDRIE, contemporain des empereurs Hadrien (117–138 ap. J.-C.) et Antonin (138–161 ap. J.-C.). Son *Histoire romaine* nous donne, dans ses livres XI et XII, le récit des événements durant la période de Tigrane-Mithridate (XI, Συριακή); XII (Μιθριδάτειος) voir *Appiani Alexandrini Historia Romana*, éd. L. Mendelssohn, 2 vol. Bibl. Teubner).
7. MEMNON (dates de naissance et de décès inconnues) est l'auteur de l'*Histoire d'Héraclée* (voir *Memnonis Historiarum Heracleae Ponti*, éd. C. Orellius, Leipzig, 1816).
8. CASSIUS DION (environ 155–235 ap. J.-C.) a composé une *Histoire romaine* (voir *Cassii Dionis Cocceiani Historiarum Romanorum quae supersunt*), éd. Boissevain, vol. I, Berlin 1895.

V. Diverses sources auxiliaires

1. *Diodorus*, Biblioth. Hist., ex recensione L. Dindorfii.
2. «Isidori Characeni Stathmoi Parthicoi» (voir C. Müller, *Geogr. graeci min.* I).
3. *Lucianus Makrobioi*, Bibl. Teubner.
4. *Herodoti Historiarum*, libri IX, Bibl. Teubner.
5. «C. Plinii Secundi Naturalis Historiae» (voir *Histoire naturelle*, de Pline, avec la traduction en français par E. Littré, t. I–II, Paris, 1883).
6. *Polybii Historiae*, Bibl. Teubner.
7. *Ptolemaei Geographia*, éd. C. Müller.
8. *Valeri Maximi factorum et dictorum memorabilium, libri* IX, rec., C. Kempf, Bibl. Teubner.
9. «C. Cornelii Taciti opera», adc., Weise, t. I, *Annalium libri* XVI, Leipzig, 1829.
10. «Moïse de Khorène», *Histoire d'Arménie* (en arm.), par M. Abéghian et S. Haroutunian, Tiflis, 1913.
11. «Faustus de Byzance», *Histoire d'Arménie* (en arm.), 2e éd., Venise, 1889.

Bibliographie

ABEGHIAN (M.), *Les légendes populaires arméniennes* (en arm.), Vagharchapat, 1899–1901.

ADONTZ (N.), *L'Arménie à l'époque de Justinien* (en russe), Saint-Pétersbourg, 1908.

ASDOURIAN, le P. Pascal, *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom von 190 v. Chr. bis 428 n. Chr.* Venise, 1911.

ASLAN KÉVORK, *Études historiques sur le peuple arménien*, Paris, 1909.

BELCK (W.), «Majafarkin und Tigranokerta», dans *Zeitschrift für Ethnologie*, 1899. «Der Weg Xnophons auf seinem Rückzuge bis in die Ebene von Alaschgert», dans *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1899.

BRIOUSSOV (V.), *Annales des destinées historiques du peuple arménien* (en russe), Moscou, 1918.

CARRIÈRE (A.), *Les huit sanctuaires de l'Arménie païenne d'après Agathange et Moïse de Khorène*, Paris, 1899.

CHAPOT (VICTOR), *La province romaine proconsulaire d'Asie, depuis ses origines jusqu'à la fin du Haut-Empire*, Paris, 1904.

DAGHBASCHIAN (H.), *Histoire authentique de l'Arménie* (en arm.), Tiflis, 1914.

DOLENS ET KHATCH, *Histoire des anciens Arméniens, Genève*, 1907.

DRUMANN, *Geschichte Roms*, bearbeitet von P. Groebe, Band IV, Berlin, 1899.

DURUY (VICTOR), *Histoire des Romains*, t. II, Paris, 1890.

ECKHARDT (KURT), «Die armenischen Feldzüge des Lukullus», dans *Klio*, Bd. IX, Heft 4, und Bd. X, Heft 1 und 2.

FABRICIUS, *Theophanes von Mitylene und Q. Dellius, als Quellen der Geographie des Strabons*, Strasbourg, 1888.

FERRERO (G.), *Grandeur et décadence de Rome*, trad. U. Mengin, Paris, t. I, 1904; t. II, 1905; t. III–IV, 1906; t. V, 1907; t. VI, 1908.

GELZER (H.), «Armenien», dans *Realenzyklopädie für protestanische Theologie und Kirche*, Leipzig, 1897.

GUTSCHMID (ALF. von), *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer von Alexander dem Grossen bis zum Untergang der Arsaciden*, Tübingen, 1888.
——, «Untersuchungen über die Geschichte des Königsreichs Osroëne», dans *Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, 1887.
HÜBSCHMANN (H.), «Die altarmenischen Ortsnamen, mit Beiträgen zur historischen Topographie Armeniens . . .», dans *Indogermanische Forschungen*, XVI, pp. 197–480, Strasbourg, 1914.
HULTSCH (FR.), *Griechische und römische Metrologie*, 2. Bearb., Berlin, 1882.
KARAKACHIAN (A. M.), *Histoire critique de l'Arménie* (en arm.), t. II, Tiflis, 1895.
KARBE (HANS), «Der Marsch der Zehntausend vom Zapates zum Phasis-Araxes», dans *Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Königstädtischen Gymnasiums zu Berlin*, 1898.
KÉVORK (ASLAN), voir Aslan Kévork.
KHALATIANTZ (G.), *Esquisse d'histoire d'Arménie* (en russe), Moscou, 1910.
KIEPERT (H.), «Über die Lage der armenischen Hauptstadt Tigranokerta», dans *Monatsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1873.
KIEPERT (R.), *Atlas von Kleinasien*, in 24 Blättern, 1902–1906.
KOVALEV (C. N.), *Histoire de la société antique. Hellénisme et Rome* (en russe), Leningrad, 1936.
LEHMANN-HAUPT (C. F.), *Armenien einst und jetzt*, Bd. I, Berlin, 1910.
LÉO, *Histoire d'Arménie* (en arm.), t. I, Tiflis, 1917.
MANANDIAN (H.), *Du commerce et des villes d'Arménie en liaison avec le commerce mondial des temps anciens* (en russe), Erivan, 1930.
——, *Le féodalisme dans l'ancienne Arménie* (en arm.), Erivan, 1934.
——, *Les principales routes de l'Arménie, d'après la table de Peutinger* (en arm.), Erivan, 1936.
——, «Itinéraire de Pompée en Transcaucasie» (en russe), dans *Revue d'histoire ancienne*, Moscou, 1939, 4, pp. 70–82.
MARKWART (J.), *Eranschahr nach der Geographie des Ps. Moses Xoren*, Berlin, 1901.
——, «Untersuchungen zur Geschichte von Eran», I, Göttingen, 1896, dans *Philologus*, Bd. 54–55.
——, *Südarmenien und die Tigrisquellen nach griechischen und arabischen Geographen*, Vienne, 1930.
——, *Die Entstehung und Wiederherstellung der armenischen Nation*, Potsdam, 1919.
——, «Skizzen zur historischen Topographie und Geschichte von Kaukasien: Das Itinerar von Artaxata nach Armastica auf der römischen Weltkarte», dans *Handès Amsorya*, Vienne, 1927, N° 11–12, pp. 826–866.

——, «Die Genealogie der Bagratiden und das Zeitalter des Mar Abas und Ps. Moses Xoren», dans *Caucasica*, fasc. 6, 2. Teil, Leipzig, 1930.

MERIVALE (CH.), *General History of Rome*, 1875.

MEYER (ED.), *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*, Berlin, 1925.

MILLER (KONRAD), *Itineraria Romana, Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, Stuttgart, 1916.

MOLTKE (H. VON), «Briefe über Zuztände und Begebenheiten» in der *Türkei* (1835–1839), Berlin.

MOMMSEN (TH.), *Histoire romaine*, trad. C. H. Alexandre, Paris, t. I, 1862; t. II, 1863; t. III, 1865; t. IV, 1865; t. V, 1866; t. VI, 1868; t. VII, 1869; t. VIII, 1872; trad. R. Cagnat et J. Toutain, Paris, t. IX, 1887; t. X, 1888; t. XI, 1889.

——, «Die Lage von Tigranokerta», dans *Hermes*, IX, 1887.

MORGAN (J. DE), *Histoire du peuple arménien*, Nancy-Paris-Strasbourg, 1919.

NIESE (B.), *Esquisse d'histoire romaine et de ses sources* (en russe), 3ème éd., Saint-Pétersbourg, 1910.

NITZSCH (K. V.), *Histoire de la république romaine* (en russe), Moscou, 1908.

REINACH (TH.), *Mithridate Eupator, roi de Pont*, Paris, 1890.

SACHAU (E.), «Über die Lage von Tigranocerta», dans *Abhandlungen der kgl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1880.

SPIEGEL (F.), *Eranische Alterthumskunde*, Bd. III, Leipzig, 1878.

TAYLOR (J. G.), «Journal of a tour in Armenia, Kurdistan and Upper Mosopotamia», dans *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. 38, Londres, 1868.

TCHAMTCHIAN le P. M., *Histoire de l'Arménie* (en arm.), t. I–III, Venise, 1784–1786.

TOURNEBIZE (FR.), *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1900.

Tableau chronologique

(De 190 à 55 avant notre ère)

190	Défaite d'Antiochus le Grand à Magnésie.
189	Artaxias et Zariadrès se proclament rois de la Grande Arménie et de la Sophène, respectivement.
180	Adhésion d'Artaxias Ier au traité de paix conclu entre les cinq rois de l'Asie Mineure.
166	Fondation de la ville d'Artaxata.
165 (?)	Invasion d'Antiochus IV de Séleucie, en Arménie.
142-141	Naissance de Tigrane II.
95	Avènement de Tigrane II.
95-94	Traité entre Tigrane II et Mithridate Eupator.
94	Annexion de la Sophène à la Grande Arménie.
93	Première expédition de Tigrane II dans la Cappadoce.
92	Sylla, propréteur de Cilicie, réoccupe la Cappadoce.
91	Nouvelle attaque des généraux Mithroas et Bagoas contre la Cappadoce.
89-85	Guerres victorieuses de Tigrane II contre les Arsacides parthes, et soumission à l'Arménie de leurs territoires occidentaux.
88-84	Première guerre entre Rome et le Pont.
84	Traité verbal de Dardanos.
84-83	Tigrane II soumet la Syrie et la Cilicie Pédiade.
73-71	Troisième guerre entre Rome et le Pont.
71 (été)	Métrodore de Scepsies est envoyé en Arménie comme ambassadeur.
71 (automne) . .	Défaite de Mithridate Eupator et sa fuite en Arménie.
71 (vers la fin) . .	L'Envoyé Appius Claudius demande que Mithridate soit livré à Lucullus.
70	Retour de Lucullus dans la province d'Asie et fêtes célébrées à l'occasion de la fin de la guerre.

69 (printemps) . .	Invasion de Lucullus en Arménie.
	Mithrobarzane attaque l'ennemi;
	Siège de Tigranocerte;
	Entrée nocturne de la cavalerie arménienne dans Tigranocerte.
69 (été)	Entrevue de Tigrane II avec Mithridate.
69 (6 octobre) . .	Bataille près de Tigranocerte.
68 (été)	Combats arméno-romains dans la vallée de l'Arsanias.
68 (septembre) . .	Bataille de l'Arsanias.
68 (vers la fin)	Lucullus investit Nisibis et s'en empare.
67 (printemps) . .	Les légions romaines, sous la conduite de Triarius, subissent dans le Pont une défaite.
67 (été)	Retraite de Lucullus vers la Galatie.
66 (printemps) . .	Expédition de Pompée contre Mithridate; Rébellion de Tigrane le Jeune contre son Père.
66 (automne) . .	Retraite de Mithridate de Dasteira et sa défaite près du fleuve Lycos;
	Pompée envahit l'Arménie et fait la paix avec Tigrane.
66 (17–24 décembre).	Attaque des Ibères et des Albans contre les troupes de Pompée.
65 (printemps). .	Invasion de Pompée en Ibérie.
65 (été)	Invasion de Pompée en Albanie.
65 (printemps). .	Retour de Pompée dans la Petite Arménie.
56–55	Décès de Tigrane II.

Table des cartes et des planches

Index alphabétique

B

C

D

E

F

G

H

I

J

N

O

P

Q

R

S

T

V

X

Y

Z

Bibliographie des principaux travaux de l'auteur

Hagop Manandian a publié une cinquantaine d'ouvrages en arménien, en russe et en allemand, dont voici les principaux:

En arménien

L'histoire de l'Arménie à l'époque turco-tartare, Erivan, 1922.
Remarques sur la situation des paysans dans l'ancienne Arménie à l'époque des marzpans, Erivan, 1925.
Les impôts royaux de l'Arménie à l'époque des marzpans, Erivan, 1926.
Matières pour l'historie économique de l'ancienne Arménie, fasc. I, Erivan, 1927; fasc. II, 1928.
L'école hellénistique et les phases de son développement, Vienne, 1928 (Ed. des Mekhitaristes, Bibliothèque nationale, n.° 119.
Les anciennes routes de l'Arménie: Artaxata — Satala et Artaxata — Tigranocerte, d'après la table de Peutinger, Erivan, 1930.
Les poids et les mesures, d'après les surces arméniennes les plus anciennes, Erivan, 1930.
Recherches sur: 1° La station Hariza de la table de Peutinger; 2° Les invasions arabes en Arménie (remarques chronologiques), Erivan, 1932.
Le féodalisme dans l'ancienne Arménie à l'époque des Arsacides et des marzpans, Erivan, 1934.
Les principales routes de l'Arménie d'après la table de Peutinger, Erivan, 1936.
Les soulèvements populaires en Arménie contre la domination arabe, Erivan, 1939.
Tigrane II et Rome, Erivan, 1940.
Les villes de l'Arménie aux Xe et XIe siècles, Erivan, 1940.
Au sujet de quelques problèmes concernant l'histoire de l'ancienne Arménie et de la Transcaucasie, Erivan, 1944.
Histoire critique du peuple arménien, 1er vol., Erivan, 1944; vols. 2 et 3, posthumes, en 1952 et 1957.

Nouveaux éclaircissements sur les inscriptions grecques d'Armavir, Erivan, 1946.
Recherches historico-géographiques, Erivan, 1945.
L'inscription grecque de Garni et l'époque de la construction du temple païen de Garni, Erivan, 1946.

En russe

Du commerce et des villes d'Arménie en liaison avec le commerce mondial des temps anciens, Erivan, 1930.
Notes sur les chefs féodaux et l'armée féodale de la Parthie et de l'Arménie arsacide, Tiflis, 1932.
Les soulèvements populaires en Arménie contre la domination arabe (trad. du texte arménien), Erivan, 1939.
«L'itinéraire de Pompée en Transcaucasie», dans *Revue d'histoire ancienne* n.° 4, pp. 70-82, Moscou, 1939.
«Itinéraire de la campagne pontique de Pompée et la route de retraite de Mithridate Eupator en Colchide», dans *Revue d'histoire ancienne* n.os 3 et 4, pp. 89-100, Moscou, 1940.
Mesrop Maschtotz et la lutte du peuple arménien pour son indépendence culturelle, Erivan, 1941.
«Le problème de la structure sociale de l'Arménie préarsacide», dans *Mémoires historiques* n.° 15, pp. 3-28, Moscou, 1945.
«Au sujet de l'emplacement du Caspiæ Via et du Caspiæ Porte», dans *Mémoires historiques* n.° 25, Moscou, 1948.
«Itinéraire des campagnes perses de l'empereur Héraclius», dans *Annales byzantines,* t. III, Moscou, 1950.
«Nouvelles remarques sur une inscription grecque du temple païen de Garni», dans *Bulletin de l'Académie des Sciences de l'Arménie soviétique* n.° 4, Erivan, 1951.

En allemand

Beiträge zur Albanischen Geschichte-Inaugural — Dissertation zur Erlangung der Philosophischen Doktor — Würde, Leipzig, 1897.
Nonnos, Die Scholien zu fünf Reden des Gregor von Nazianz Marburg, 1903.
Das Eratosthenische Stadion und der persische Asparez, Erivan, 1934.

Table des matières

Pages

Imprimé au Portugal — Printed in Portugal